

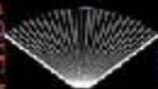
# Neiges rouges

François Lévesque

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

**FRANÇOIS LÉVESQUE**  
***NEIGES ROUGES***



**ALIRE**

# Page Copyright

Les Éditions Alire inc.

120, côte du Passage, Lévis (Qc) Canada G6V 5S9

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)

Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition du Conseil des Arts du Canada (CAC), du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition, et du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alire inc. bénéficient aussi de l'aide de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et du Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés**

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Illustration de couverture : Pascal Colpron

Format epub



EAN 978-2-89615-256-8

© 2018 Les Éditions Alire inc. & François Lévesque

Prologue : « T'es comme mon frère »

Première partie : Les bons amis

1. *La première fois*
2. *L'heure des comptes*
3. *Un bon chum*
4. *Tristes retrouvailles*
5. *« À madame Berthe »*

Deuxième partie : Pêche blanche, glace noire

6. *Une bonne prise*
7. *« J'ai pas le choix »*
8. *De surprises en imprévus*
9. *Un détour salutaire*
10. *Plan de match*

Troisième partie : La jeune fille qui commandait à l'hiver

11. *Du nouveau*
12. *Avec la voix, les poings*
13. *La saignée du porc*
14. *Merci, le chat*
15. *Une berceuse avant de mourir*

Épilogue : Ceux qui restent

*Remerciements*

*Biographie*

*À ma famille,  
À mon chum chum.  
Toujours.*

« Dehors, l'immensité de la neige, à perte de vue. Cette espèce de vapeur blanche, épaisse, s'élevant des champs, de la route, du fleuve, de partout où le vent peut soulever la neige en rafales. La poudrerie efface les pistes et les routes. La pensée de l'anse de Kamouraska, en vrille dans ma tête. La vibration de cette pensée faisant son chemin dans ma tête. La résistance de mes os. »

*Kamouraska*  
Anne Hébert

« Debout au point du jour sur les marches froides de son perron de devant, Ree Dolly sentit venir des rafales et vit la viande. Elle pendait à des arbres de l'autre côté du ruisseau. Les carcasses de chair pâle suspendues aux branches basses des sapins luisaient d'un éclat graisseux dans les jardins adjacents. Trois baraques bancales et décrépites s'alignaient comme agenouillées sur la rive opposée et chacune présentait au moins deux torsos écorchés dodelinant au bout d'une corde à des rameaux dépouillés, venaison abandonnée deux nuits et trois jours aux intempéries afin que le premier stade de la putréfaction pût bonifier leur saveur et attendrir cette chair jusqu'à l'os.

Des nuages de neige avaient remplacé l'horizon, coiffant sombrement la vallée, et un vent coupant soufflait, tant et si bien que la viande accrochée tourbillonnait aux branches sautillantes. »

*Un hiver de glace*  
Daniel Woodrell

## Prologue : « T'es comme mon frère »

Il aurait dû mettre ses bottes plutôt que ses bottines. Déjà, le sergent-détective Vincent Parent sentait la morsure sournoise du froid sur ses chevilles.

Le jour venait de se lever, mais on aurait pu le croire sur le point de tomber : la forêt d'épinettes noires paraissait se refermer sur elle-même. Une aura perpétuellement hantée s'en dégageait, les troncs efflanqués dressés en rangs serrés comme autant de silhouettes inquiétantes.

Il avait beaucoup neigé au cours des jours précédents, et Vincent avait l'impression de s'enfoncer un peu plus profondément à chaque enjambée. Courant autant que faire se pouvait à une dizaine de mètres de lui sur sa droite, son partenaire le sergent-détective Antoine Lemay était à bout de souffle.

À quarante ans, Vincent passait cinq heures par semaine à suer sur son tapis roulant. Il n'avait donc pas ce problème.

Et visiblement, ces deux-là non plus, songea-t-il en reportant son attention en avant.

Devant eux, l'adolescente et sa mère menaçaient de les distancer. Elles étaient toutes deux vêtues d'habits de neige blancs qui se fondaient dans le décor hivernal. Avec leurs pieds chaussés de raquettes, elles avançaient beaucoup plus vite qu'eux dans la neige folle.

La femme portait une carabine en bandoulière, une 30-06 destinée à la chasse à l'original. Elle n'avait pas fait mine de la brandir, et Vincent espérait que cela resterait ainsi.

Soudain, une détonation retentit.

— Stop ! hurla le sergent-détective Lemay.

Il en avait apparemment assez de courir et s'était immobilisé quelques mètres derrière Vincent.

Vincent qui s'arrêta net. Dévisageant son partenaire qui venait de tirer un coup en l'air, il comprit à l'expression de Lemay qu'Anna Wabanonik, trente-deux ans, et sa fille Kanti, quatorze ans, s'étaient arrêtées, elles aussi.

Ce qui avait débuté une heure plus tôt à Nottaway comme une banale perquisition s'était mué en une improbable course-poursuite à travers bois.

Comme si elles s'étaient attendues à la visite de la Sûreté du Québec, Anna et sa fille avaient filé en douce alors même que les deux policiers s'apprêtaient à frapper à leur porte.

Farouchement indépendantes, elles n'habitaient pas sur la réserve située entre Nottaway et Sainte-Sybille, un village fantôme sis dans une



zone plus montagneuse, à environ soixante kilomètres au nord-est. Aussi cette affaire ne relevait-elle pas du service de police de la communauté Anishinabe, mais de la SQ.

Vincent en était encore à essayer de comprendre comment tout cela avait pu dégénérer de la sorte, lorsque le flot de ses pensées fut interrompu par le cri de la mère.

— Chien sale !

En tâchant de maintenir sa fille cachée derrière elle, elle fit involontairement glisser son fusil de chasse et tira sur la sangle afin de la ramener sur son épaule.

Anna Wabanonik tenait encore la sangle lorsqu'elle s'affala dans la neige rougie, l'œil fixe, le front perforé.

Vincent n'était même pas certain d'avoir entendu ce second coup de feu, ses tympan vrillant encore de l'écho du premier.

Et pourtant, Antoine Lemay, son partenaire, venait bel et bien de tirer de nouveau, tuant une civile qui ne présentait aucune menace imminente.

Tandis que Kanti, en pleurs, se jetait sur la dépouille de sa mère, Vincent, effaré, interpella son partenaire.

— Antoine, sacrement !

— Elle allait nous tirer dessus, *bro*, plaيدا ce dernier.

— Non Antoine, pis tu l'sais ! *What the fuck !?*

Vincent remarqua alors que son partenaire n'avait pas fait feu avec son Glock, leur arme de service, mais avec un autre calibre, un .38.

Et il comprit...

Ce dont Antoine parut se rendre compte au même moment.

Le vent se leva.

— Écoute, Vincent. J'ai une femme, j'ai deux beaux p'tits gars... Y'est pas question qu'une guidoune vienne scraper ça.

Son partenaire ajouta quelque chose que Vincent saisit mal, à cause d'une bourrasque.

— ...T'es mon *partner*, *bro*, poursuivit Lemay. T'es comme mon frère...

Une fraction de seconde.

Une fraction de seconde au cours de laquelle Vincent plongea son regard dans celui d'un homme qu'il croyait jusque-là connaître et qu'il aimait, oui, comme s'il s'était agi de son propre frère.

Une fraction de seconde terrible à l'issue de laquelle il comprit qu'il n'avait aucune idée de qui était son partenaire.

Il savait en revanche désormais de quoi celui-ci était capable.

À l'évidence, il était prévu que cette arrestation-là, où qu'elle survienne, se solderait par un bain de sang : celui d'Anna et celui de sa fille Kanti.

La paupière droite de Lemay tressauta lorsqu'il braqua son arme

sur Vincent.

Deux autres coups de feu retentirent simultanément.

Une éclaboussure stria de rouge l'écorce d'un bouleau blanc égaré au milieu des épinettes noires.

Quelques minutes plus tard, le bruit d'une motoneige qui s'éloignait rompit le silence qui s'était abattu sur la forêt.

# **Première partie**

## **Les bons amis**

# 1. La première fois

**Vendredi, 7 février 2014, NEUF HEURES SEPT** — Les deux ambulanciers hissèrent le sergent-détective Vincent Parent dans l'ambulance après que deux patrouilleurs l'eurent sorti de la forêt sur un brancard.

Il avait lui-même garrotté sa blessure au bras gauche avec sa ceinture avant d'appeler les secours.

Durant son transfert sur la civière, quelque part au milieu d'une espèce de flou cérébral qui l'empêchait de prendre pleinement conscience de l'action frénétique se déroulant autour de lui depuis plusieurs minutes déjà, il réalisa qu'il n'y avait plus personne près du cadavre d'Anna Wabanonik quand les secours étaient arrivés.

Kanti s'était enfuie.

Avec la 30-06 de sa mère.

Une motoneige... N'avait-il pas entendu le bruit d'un moteur de motoneige ?

Non loin de là, en bordure de la route, et plus loin en forêt, on sécurisait la scène de crime ; on dressait un périmètre.

Le Service des enquêtes sur les crimes contre la personne...

Les techniciens de l'identité judiciaire...

Le bureau du coroner...

Tous s'affairaient en marge du champ de vision de Vincent, en périphérie de son monde qui venait de basculer.

Il revoyait l'expression sur le visage du sergent-détective Antoine Lemay. Son partenaire. Son « *bro* ». De la surprise, puis de la terreur en réalisant qu'il était celui qui allait mourir.

Son partenaire, oui...

Son partenaire qui avait tenté le premier de l'abattre, ruminait Vincent qui sentait à peine la plaie qu'avait creusée la balle dans son bras avant d'être stoppée par son humérus.

Le projectile s'y trouvait toujours logé.

La balle de Vincent avait en revanche fait mouche, perforant la carotide de son partenaire, qui était mort après une agonie accélérée.

— Comment vous vous appelez ? demanda l'ambulancier, qui connaissait la réponse.

Vincent le savait pour avoir entendu les patrouilleurs lui donner l'information, à l'instant. Mais l'ambulancier devait vérifier s'il était confus, en état de choc, etc.

La procédure.

— Sergent-détective Vincent Parent. On est vendredi le 7 février 2014. Il fait moins vingt-deux dehors pis j'ai les pieds gelés, ajouta-t-il, expéditif, en étudiant l'intérieur de l'ambulance.

— OK, sergent-détective Vincent Parent, répliqua l'ambulancier d'un ton indulgent. On va regarder les dommages.

Vincent n'émit aucune protestation lorsque, après avoir retiré le garrot, l'ambulancier découpa son lourd manteau de service kaki, puis la chemise beige qu'il portait en dessous.

Ce ne fut qu'une fois le haut de son corps exposé que Vincent réalisa qu'il avait perdu pas mal de sang.

Mais pas suffisamment pour mettre sa vie en danger, estima-t-il.

La blessure dans sa chair était bien visible : un trou d'un centimètre de diamètre, presque noir, perdu au milieu d'une tache rouge.

Il la vit comme dans un songe, la tache...

— Est-ce que vous vous sentez faible ou nauséux, monsieur Parent ?

La voix, féminine, émanait de la partie avant de l'habitacle de l'ambulance, théâtre d'une activité méthodique, jugea Vincent à l'oreille.

Un ambulancier et une ambulancière, donc, déduisit-il en essayant de se faire une image mentale d'eux à partir de leurs voix.

C'est qu'il n'arrivait pas à distinguer leurs traits...

Le monde disparaissait par intermittence, ou alors c'était lui qui fermait les yeux ?

— Non, répondit-il. Ça va. J pense pas avoir perdu beaucoup d'sang, voulut-il minimiser.

— On va être les juges de ça, sergent-détective, intervint l'ambulancier sur un ton suggérant qu'il avait l'habitude qu'on veuille faire son travail à sa place. Bon, là, ça va chauffer un peu. Prenez une grande inspiration.

Quand Vincent se fut exécuté, l'ambulancier versa un liquide antiseptique sur sa plaie.

Le blessé ressentit un picotement désagréable mais lointain.

L'adrénaline devait masquer la douleur.

— L'artère brachiale a pas été touchée ? demanda l'ambulancière.

— On dirait que non, répondit l'autre. Passe-moi une compresse pis un pansement... Oui, ce format-là...

Vincent sentit le contact caractéristique de la gaze sur sa peau, puis la pression exercée par le pansement élastique épais que l'ambulancier glissait autour de son bras par-dessus la compresse stérile.

On lui immobilisa le bras...

Il perçut un mouvement...

L'ambulancière quittait l'habitacle, fermait les portes arrière, puis allait s'installer au volant...

Vincent sentit la vibration du moteur lui parcourir le corps lorsque l'ambulance démarra.

— On va être à l'hôpital de Nottaway dans pas long, promet l'ambulancier resté avec lui.

— Ça va aller, répondit Vincent en se forçant à garder les yeux ouverts.

Il fit un effort pour focaliser son attention sur son environnement immédiat, comme à son arrivée dans l'ambulance. Ça n'avait pas duré, mais il sentait cette fois que son degré d'attention restait plus constant.

Sa blessure demeurerait une réalité admise, mais toujours pas vécue.

— C'est ma première *ride* en ambulance, dit Vincent, lui-même surpris de cette confession.

— J'vous en souhaiterai pas d'autres, répartit l'ambulancier.

— C'est ma première blessure par balle aussi.

— C'est toutes des premières fois dont vous vous seriez passé, j'imagine, hein ?

Vincent ne répondit pas.

— Vous êtes à la SQ depuis longtemps ? demanda l'ambulancier qui, Vincent le savait, devait le garder éveillé autant que possible.

— Écoutez... j'connais votre protocole, mais ça va. Si j'avais eu à tomber en état d'choc, ça serait faite. J'ai pas... J'ai pas vraiment envie d'parler, là.

C'était pourtant lui qui avait engagé la conversation, se souvint-il en se taisant.

Diplomate, l'ambulancier ne le lui remit pas sur le nez et se borna plutôt à lui dire, conciliant :

— Désolé, pour votre partenaire.

Le pauvre ignorait que son passager avait lui-même tué son « partenaire ».

— Pas moi, répondit Vincent en serrant les maxillaires.

Il ferma de nouveau les yeux.

Les ambulanciers poussèrent la civière dans le couloir de l'urgence de l'hôpital de Nottaway où l'équipe médicale prit immédiatement le relais en effectuant un nouveau transfert de civière.

Vincent comprit, rien qu'au déroulement de l'échange entre la médecin de garde et les ambulanciers, qu'il était attendu.

D'un ton neutre mais empreint d'une très légère tension, la médecin profita de ce que Vincent était conscient pour lui poser quelques questions et, ce faisant, évaluer son degré de lucidité.

— Vous souffrez d'allergies quelconques, monsieur Parent ? lui demanda-t-elle en remplissant un formulaire pendant qu'on acheminait la civière jusqu'au bloc opératoire.

— Non, pas d'allergies.

— Des opérations dans le passé ?

— Appendicite, y a presque trente ans.

La première chose que l'on fit en immobilisant la civière dans le bloc opératoire fut de lui injecter un antibiotique. Essentielle, l'étape préopératoire de l'antibioprophylaxie visait à prévenir les risques d'infection.

D'emblée pleine de graisse, de poudre et de poussières diverses, la balle de .38 avait en outre aspiré avec elle dans la plaie une foule de particules textiles : toile du manteau, membrane isolante, doublure, mélange de coton et de polyester de la chemise que portait Vincent...

Et chacune de ces particules en apparence propre contenait en réalité une kyrielle de bactéries.

Spectateur d'une pièce dont il était simultanément le protagoniste, Vincent vit l'infirmière le préparer pour l'intervention.

Elle désinfecta l'intérieur de son coude droit, qu'elle ponctionna ensuite avec une aiguille recouverte d'une gaine de plastique. Le cathéter installé dans la veine saillante, elle y brancha un tube rattaché à un sac d'hémoglobine.

La pulsation régulière d'un moniteur cardiaque...

Il ne s'était pas aperçu qu'on avait placé son index droit dans un capuchon muni d'un senseur relié à l'appareil...

Dès qu'elle fit son entrée dans le bloc, quinze, vingt minutes plus tard, la chirurgienne consulta le dossier laissé par sa collègue, puis fit rapidement le point avec son équipe.

— Bonjour sergent-détective Parent. Je suis la docteure Cusson.

— Bonjour docteure. C'est rien...

— J'veais quand même examiner votre blessure avant d'retourner chez moi, rétorqua-t-elle sur un ton très similaire à celui employé par l'ambulancier. Je dois déterminer s'il faudra ou non inciser pour retirer la balle.

Vincent n'écoutait plus.

Le visage de son partenaire flottait de nouveau devant ses yeux, même clos, comme s'il s'était imprimé à l'intérieur de ses paupières.

On était en train de couper le pansement...

On retirait la compresse...

Il perçut une légère succion adipeuse, mais il ne la ressentit pas.

On désinfectait encore la plaie...

Tout allait très vite.

— L'artère brachiale n'a pas été touchée. Vous avez eu d'la chance, sergent-détective. Quelques millimètres et on serait peut-être pas en train de se parler.

Vincent garda le silence.

— Vous êtes toujours avec nous, monsieur Parent ? demanda la chirurgienne en réclamant d'un mouvement de doigts des pinces

chirurgicales à l'une des infirmières.

Vincent le devina au froissement caoutchouteux produit par les gants stériles que portait la chirurgienne.

— Oui-oui. Je suis toute là, docteur, articula-t-il avec une difficulté qui le surprit.

Il essaya de rationaliser.

Après s'être senti à la fois présent et absent dans l'ambulance, puis à l'instant, en arrivant à l'urgence, il avait maintenant l'impression d'être hyper lucide, à l'affût de tout ce qui se passait dans le bloc opératoire.

En même temps, il éprouvait la curieuse sensation que c'était quelqu'un d'autre qui ressentait et observait tout cela...

Comme s'il était détaché de son corps.

— Y fait chaud, balbutia-t-il, la bouche pâteuse.

Le timbre sonore qui s'emballait sur le moniteur cardiaque...

Puis, tout s'obscurcit, et la noirceur tomba sur le bloc opératoire.

Ou, plutôt, ce fut lui qui sombra.

La chaleur était accablante. On était pourtant en plein mois de février...

Non... pas février. Octobre. On était revenu au mois d'octobre, trancha Vincent en sentant aussitôt une fraîcheur l'envahir, comme si son énonciation quant à l'incongruité de la température avait forcé un réajustement météorologique.

Autour de lui, les quelques feuillus qui pointaient parmi les conifères offraient un rappel éclatant, avec leurs riches coloris ocre et carmin, de la saison automnale en cours.

Vincent marchait dans la forêt, à couvert ; il ne courait pas.

Lemay marchait non loin de lui. Il ne courait plus.

Il était vivant.

Vêtu de dossard orange, chacun tenait un fusil de chasse – Vincent reconnut aussitôt le sien : un calibre .303 Lee Enfield Mk3.

Tournant la tête vers Vincent, Lemay lui sourit et, désignant quelque chose devant eux, lui enjoignit d'un geste à ne pas faire de bruit.

Vincent suivit son regard et vit sur le sol un bébé orignal encore couvert de membranes et de fluides.

L'animal essayait désespérément de se mettre sur ses pattes.

Pas de mère à l'horizon, constata Vincent en posant son arme dans les feuilles mortes et en s'approchant du nouveau-né. Il s'accroupit au-dessus du veau qui vagissait.

Le petit approcha son museau du visage de Vincent.

— T'es mon *partner*, *bro*, dit Lemay derrière lui.

Vincent reporta son attention sur son partenaire et le vit lever non



pas son fusil de chasse, mais un calibre .38.

— T'es comme mon frère, répéta-t-il.

Oui, se souvint Vincent : Lemay lui avait déjà dit ça.

Une fraction de seconde, encore une fois...

Vincent ne broncha pas, ne bougea pas. Son corps un bouclier protégeant le bébé orignal, il soutint le regard affolé de Lemay qui braqua son arme sur lui.

Le coup partit.

Au moment où il sentait une douleur intense sourdre dans son bras gauche, Vincent vit de gros flocons de neige danser devant ses yeux.

Durant un bref instant, tout devint blanc avant de virer au noir complet.



*Kanti resserra son emprise sur les poignées de la motoneige. Elle avait dû rabattre son chaud capuchon afin de se coiffer d'un casque.*

*Le vent refusait de s'apaiser.*

*En dépit de l'épais foulard de laine enroulé autour de son cou, l'adolescente sentait l'air hivernal enfoncer ses ongles glacés dans la chair tendre de sa nuque.*

*Contrainte de s'exposer brièvement à la vue de quelque hypothétique randonneur, elle fonça sur une zone marécageuse gelée et déjà sillonnée de pistes.*

*Kanti regagna le couvert de la forêt avec soulagement. Des larmes refusant obstinément de rouler sur ses joues lui brûlaient les yeux.*

*Ne pas pleurer.*

*Pas maintenant.*

*Une fois en sécurité.*

*En sécurité...*

*Les traits de Kanti se durcirent sous son casque.*

*Elle accéléra.*

## 2. L'heure des comptes

**Samedi, 8 février 2014, HEURE MATINALE INDÉTERMINÉE** — Vincent voulut se tourner dans son lit car la lumière du soleil le gênait. En même temps que son mouvement fut entravé, un éclair de douleur fusa dans son bras gauche.

Il prit conscience juste avant d'ouvrir les yeux qu'il ne se trouvait pas chez lui.

La chambre d'hôpital était pâle. Le linoléum blanc cassé ou juste blanc passé, les rideaux qui habillaient la fenêtre, la chaise posée dans un coin : tout était couleur « grège ».

Vincent était toujours branché au moniteur cardiaque.

Une pulsation régulière ; la sienne...

Le capuchon fixé sur son index...

Une faible brûlure se réveilla au creux de son coude droit, là où l'aiguille du soluté était plantée.

Vincent réalisa alors que ses poignets étaient maintenus en place par des sangles.

— On a dû vous immobiliser, monsieur Parent, dit une femme menue qui se tenait près de la porte de la chambre.

— Bonjour, docteur Cusson, dit Vincent en ne reconnaissant pas la personne mais la voix.

La docteur s'approcha et détacha les sangles.

Pendant qu'elle s'exécutait, il détailla la chirurgienne, par réflexe.

Âgée d'environ trente-cinq ans, elle arborait un maquillage discret mais qui avantageait ses traits plaisants. Elle ne portait pas de parfum, mais sa crème hydratante embaumait la menthe. Elle grisonnait prématurément : sa teinture auburn d'aspect naturel était trahie par une repousse de plusieurs millimètres.

Elle trouvait important de bien paraître mais estimait avoir des choses plus essentielles à gérer, en déduisit-il. Elle adhéra à certains diktats sociaux tout en refusant de s'y soumettre complètement.

Et elle aimait lire, suffisamment pour traîner un bouquin avec elle afin de l'avoir sous la main en tout temps. À preuve : cette tranche de livre aux coins écornés qui dépassait d'une des grandes poches latérales de son sarrau blanc.

— Vous nous avez fait un beau choc anaphylactique, poursuivit la docteur Cusson pendant que Vincent s'asseyait prudemment en inclinant la partie supérieure du lit mécanique.

On lui avait enfilé l'incontournable chemise d'hôpital bleu ciel s'attachant à l'arrière, portion du corps dont elle ne cachait pas grand-chose.

— À cause d'un empoisonnement sanguin ou... ? demanda-t-il,

perplexe.

— Vous nous avez dit souffrir d'aucune allergie... commença la docteure.

— Et c'est vrai, la coupa Vincent en jetant un coup d'œil à son bras gauche et au gros pansement qui l'entourait.

— C'est pas tout à fait exact. Vous avez fait une réaction à la céfazoline, l'antibiotique qu'on vous a injecté avant l'intervention.

— Pour prévenir les infections, se souvint Vincent.

Il ne put s'empêcher de trouver ironique la tournure des événements : l'antibiotique chargé de protéger son système s'y était plutôt attaqué.

Comme son partenaire chargé de le protéger s'était attaqué à lui.

— Contente de voir que vous l'prenez comme ça, dit la docteure en notant quelque chose dans le dossier de Vincent puis en le replaçant dans la pochette fixée au pied du lit.

La balle avait creusé un trou dans son biceps et s'était arrêtée à l'humérus sans l'endommager gravement, avait révélé une radiographie effectuée pendant qu'il était endormi et docile à cause du calmant injecté pendant son choc.

Le projectile avait causé un léger renforcement de l'os sans le fissurer. Tirée de la sorte, à une distance relativement courte, la balle de .38 aurait pu faire éclater l'humérus ; question d'angle et de densité osseuse.

— Une infirmière va venir vous installer une écharpe, pour votre bras, poursuivit la docteure Cusson. Elle va aussi vous donner un comprimé antidouleur, si vous en ressentez l'besoin. On vous l'a administré par intraveineuse jusqu'ici, mais l'effet risque de s'estomper bientôt. Je vous ai préparé une prescription. On va vous garder en observation une couple de jours. Je pense que ça vaut la peine.

— J'ai jamais vraiment été malade, à part ma crise d'appendicite, enfant.

— Vous avez une très bonne constitution, oui. C'est heureux pour vous. Et si j'me fie à votre dossier, c'est votre première blessure subie en service... ?

— Vous lisez quoi, docteur ? demanda-t-il brusquement, autant par curiosité que par désir de changer de sujet.

La chirurgienne fut prise de court par la question, puis elle repéra le haut de son roman qui dépassait de sa poche de sarrau.

— On est observateur, sergent-détective, remarqua-t-elle avec un sourire en sortant le bouquin dont elle exposa la couverture.

— *Une architecture de la haine*, de Sven Andersson, lut Vincent à voix haute. J'ai essayé le premier d'la série. Pas certain...

— J'aime les polars scandinaves, confessa la docteure.

— Comme tout l'monde, nota Vincent. J' préfère les policiers américains, plus *hard-boiled*.

— Tenez, ça vous fera une distraction, décida-t-elle en déposant le roman sur son lit. Je l'ai terminé c'matin et c'est très bon. Et puis vous risquez rien : les critiques ont toutes été dithyrambiques.

— Merci, docteur, dit Vincent en prenant le bouquin, à moitié convaincu.

Elle allait quitter la chambre quand il la retint.

— Docteur ? Pourquoi vous avez été obligés de m'attacher ? J'ai convulsé ?

— Pas exactement, répondit la chirurgienne, un pied dans la chambre, un pied dans le couloir. On vous a rapidement stabilisé. Votre pouls et votre respiration sont redevenus normaux très vite : comme je vous l'disais à l'instant, vous êtes en excellente santé, ça aide. Mais... à un moment, vous avez eu ce qu'on appelle un épisode de délire onirique. Vous vous trouviez dans un état proche du rêve mais en état de veille. Vous réagissiez à des hallucinations, à des projections mentales ; à un environnement imaginaire, si vous voulez. Vous... vous reviviez la fusillade. Vous n'aviez conscience de la réalité – de nous – que de façon abstraite, détachée. Vous comprenez ?

— J'pense, oui. Mais j'me souviens pas pantoute de ça.

— Et je doute que ça vous revienne. Vous étiez en état d'choc. Je soupçonne que vous avez été en état d'choc tout du long, depuis le moment où vous avez reçu la balle jusqu'à celui où je vous ai eu au bloc. Encore là, vous êtes fait fort, alors ça n'a pas vraiment paru tout de suite.

La docteur Cusson revint vers le lit. Une moue préoccupée courba ses lèvres, creusant une fossette dans sa joue.

— Vous avez eu des visiteurs... Vos collègues m'ont expliqué certaines choses afin que j'puisse déterminer... ce qui s'est passé avec votre partenaire : un choc affectif aussi violent peut tout à fait expliquer l'épisode de délire onirique.

— Est-ce que... est-ce que j'ai parlé ?

— Oui. Vous... Plutôt que de nous voir, nous, vous voyiez les patrouilleurs qui sont arrivés les premiers sur la scène. Vous leur posiez sans arrêt la même question. « Avez-vous retrouvé la p'tite ? Avez-vous retrouvé la p'tite ? »

— Elle s'appelle Kanti Wabanonik. Et savez-vous s'ils l'ont retrouvée ?

— Pas qu'je sache.

Vincent laissa tomber sa tête sur l'oreiller surélevé.

Ce n'était pas la saison idéale pour se cacher dehors, songea-t-il en regardant le paysage figé dans la froidure hiémale, derrière la fenêtre.

Le ciel promettait une journée dégagée, mais, au rayon de la

température, celles-là étaient souvent les pires.

Il ferma les yeux.

— Reposez-vous, monsieur Parent. Profitez du calme. Et il faudra penser à prendre un rendez-vous avec un allergologue ! Des surprises de ce genre-là, c'est à éviter. Ah et j'oubliais : il y a un de vos collègues, le sergent-détective Jean-Pierre Vadeboncœur, qui désire vous rencontrer cet après-midi. Je lui ai donné une demi-heure, pas plus. Vous devez vous reposer.

Elle attendit une réaction puis, Vincent ne bougeant pas :

— C'est clair, monsieur Parent ? Repos.

— Oui, docteur, répondit-il sans rouvrir les yeux. Promis.

La chirurgienne partie, Vincent maintint sa tête en direction de la fenêtre, les yeux toujours clos.

Il resta ainsi un moment ; la lumière chaude du soleil matinal faisait rougeoyer la membrane de ses paupières.

Le visage de feu son partenaire y restait obstinément imprimé.

Vincent avait toutefois d'autres chats à fouetter. La nature incertaine du sort de Kanti Wabanonik établie, c'était à présent une tout autre question qui le tenaillait : qui pouvait bien être ce Vadeboncœur ?

Vincent occupa sa matinée à tester les limites de son bras gauche désormais écharpé et en partie apaisé par l'antidouleur.

Il décida que l'écharpe « prendrait le bord » dès sa sortie de l'hôpital (le surlendemain, si tout se déroulait comme prévu).

« Une couple de jours », se répéta-t-il.

Libéré du soluté juste avant l'ingestion d'un déjeuner peu goûteux, Vincent alla se dégourdir les jambes dans le couloir, puis explora l'étage.

Il trouva rapidement ses repères, même qu'il aurait pu se diriger les yeux fermés.

En effet, son travail l'amenait souvent ici : soit pour interroger une victime ou un agresseur, soit pour visiter la morgue, au sous-sol.

Il savait donc qu'il y avait une salle commune, au bout de l'étage, dont les grandes fenêtres donnaient sur la rivière Matshi qui coulait en contrebas.

L'hiver, le coup d'œil ne devait pas être désagréable.

Après être retourné dans sa chambre pour ramasser le roman prêté par la docteur Cusson, Vincent se rendit dans la salle en question, qu'il ne trouva occupée que par deux personnes : un septuagénaire à la mine verdâtre et un adolescent occupé à texter sur son téléphone.

En le voyant faire, Vincent regretta de ne pas avoir récupéré le sien – son appareil personnel devait se trouver avec son pendant professionnel dans le grand sac de plastique glissé sous son lit avec ses

autres effets.

Ceux qui n'avaient pas été découpés par le personnel soignant.

Quoiqu'on les avait peut-être réquisitionnés... pour l'enquête, qui s'était à coup sûr déjà mise en branle.

Ses appareils, réquisitionnés... Avec son arme de service : cela allait de soi.

Vincent refusa de vérifier tout de suite.

Morose puisque de nouveau confronté au souvenir récent de la tragédie, il s'assit à l'écart sur l'une des quatre chaises berçantes placées devant les hautes baies vitrées.

Décidé à donner une seconde chance au populaire romancier suédois, qui partait avec l'avantage immense d'offrir une diversion bienvenue au fil de ses pensées du moment, Vincent se plongea dans le bouquin avec reconnaissance.

Comment oublier les ténèbres du monde réel ? Mais en s'immergeant dans la fiction noire, pardi.

*Commissaire de police au commissariat de Malmö, Fabian Engdahl n'avait jamais eu de patience pour les mauvais menteurs. Pour peu qu'ils soient d'habiles fabulateurs, les fourbes, les vrais, pouvaient, eux, s'avérer distrayants. Les mythomanes, prisonniers de leur condition, avaient aussi la faveur du commissaire.*

*S'il fallait composer avec le mensonge, autant en tirer quelque agrément : c'était son opinion.*

*Sans surprise, l'idée que se faisait le commissaire Engdahl de ce qui était amusant – et, par extension, ne l'était pas – ne trouvait que peu d'échos auprès de ses pairs, voire de ses congénères.*

*Il n'empêche, ses collègues étaient bien contents de s'accommoder des idiosyncrasies d'Engdahl lorsqu'une enquête leur mettait entre les pattes un numéro comme Björn Thulin.*

*Thulin, quarante-huit ans, avait été retrouvé aux premières lueurs de l'aube sous l'Älvsborgsbron, un pont en poutre qui enjambait le Rörsjökanalen. Il était couvert du sang d'Anders Løkke, un étudiant en urbanisme de l'Université de Malmö âgé de vingt-trois ans, d'origine danoise, et dont le cadavre décapité gisait à ses pieds.*

*La victime ayant son portefeuille sur elle, son identification s'en était trouvée simplifiée et ce, en dépit du fait, assez fâcheux du reste, que sa tête s'était volatilisée.*

*Changeantes, les versions qu'avait jusqu'ici fournies Björn Thulin avaient en commun d'être toutes plus farfelues les unes que les autres.*

Ancien dessinateur industriel, Thulin était traité pour dépression chronique depuis deux ans. Sans histoire, sentimentale ou autre, il avait récemment été arrêté puis relâché après avoir – lamentablement – échoué à s'introduire par effraction chez son ancien employeur, une importante firme d'architecture dont le dirigeant, Erland Benedek, logeait à l'extrême droite de l'échiquier politique.

Né à Stockholm de père autrichien et de mère suédoise, Benedek avait le profil aryen parfait. Nourrissant des velléités politiques avérées, il était attendu comme candidat adverse du maire sortant.

Ce dernier multipliait les sorties contre le climat antisémite ambiant qui gangrenait selon lui la métropole, laquelle jouissait pourtant d'une réputation multiculturelle enviable, et s'était de ce fait attiré les foudres des différentes factions fachos qui pullulaient depuis vingt ans après un hiatus d'un demi-siècle forcé par l'issue de la Deuxième Guerre mondiale.

L'affaire de la tête disparue était de celles qui plaisaient au commissaire Engdahl. Sachant l'être humain capable du pire, il préférait l'horreur exhibée au grand jour à celle, insidieuse, ourdie dans l'ombre.

Choquée, la population, et le monde par extension, bis, n'avait alors d'autre choix que de prendre conscience de la nature délétère du genre humain. La vigilance, la solidarité, et parfois même la bonté, prévalaient alors, brièvement, et quelques vies étaient sauvées avant que l'indifférence ne s'abatte de nouveau jusqu'à l'horreur suivante.

Pour cette raison donc, le commissaire se réjouissait – oui, il s'en réjouissait – à l'idée de mener cette enquête-là. Mais pas uniquement par souci de permettre à la famille Løkke d'enterrer le mort avec sa tête.

Si, confronté qu'il était depuis maintenant deux heures aux élucubrations de Thulin, Engdahl ressentait l'émoustillement particulier que lui procuraient les affaires les plus embrouillées, c'était parce qu'il éprouvait en ce moment deux certitudes : tout d'abord, Thulin n'était pas un meurtrier, et ensuite, le fait que la victime eût été de confession juive ne pouvait être une coïncidence.

Vincent referma le roman.

Une architecture de la haine, songea-t-il en produisant un mouvement de balancier presque imperceptible avec le bout de ses pieds.

Ça faisait image, il devait l'admettre.

Mais il n'était pas d'humeur.

Ou, plutôt, ce qui l'avait agacé la première fois l'agaçait toujours : des intrigues avec un flic misanthrope doté de petites excentricités, et imparties d'un commentaire social confinant presque au didactisme, Vincent en avait trop lu, et en outre il n'était pas fou du style, avec ces longues phrases à tiroir qui ne lui rendaient pas la lecture aisée.

Il avait mal à la tête, réalisa-t-il alors.

Perdu dans la contemplation du panorama glacé, il rehaussa d'un cran le lent mouvement de la chaise berçante.

Midi venu, il regagna sa chambre sans se presser. Il avait décidé de ne pas lutter contre l'engourdissement cérébral qu'engendrait la quiétude maintenue sur l'étage, et qui n'était interrompue qu'occasionnellement par une annonce ou une requête formulée dans l'interphone.

Sans surprise, il ne trouva pas ses deux appareils dans la poche glissée sous son lit.

— Vous cherchez ça, j'suppose ?

Vincent se redressa en évitant d'accrocher son bras gauche écharpé.

Dans le cadre de la porte ouverte se tenait un homme de stature élancée mesurant à peine quelques centimètres de moins que Vincent, qui faisait un mètre quatre-vingt-sept. La trentaine bien assise, noir, le visiteur avait les yeux marron perçants et portait ses cheveux rasés presque à la peau.

Il tenait dans sa main gauche un attaché-case ainsi qu'un blouson de cuir foncé dont l'épaisseur ne convenait vraiment pas aux rigueurs de leur hiver nordique, et dans sa main droite, glissée dans un sachet de plastique, le téléphone personnel de Vincent.

— Sergent-détective Jean-Pierre Vadeboncœur ? s'enquit Vincent en récupérant l'appareil tendu puis en serrant la main offerte.

— Sergent-détective Parent, confirma implicitement le visiteur en lui rendant une poigne ferme.

— Contenu entièrement copié pour être scruté, dit Vincent en secouant son téléphone.

Ce n'était pas une question, aussi Vadeboncœur resta impassible.

Quant à son appareil de service, Vincent n'en aurait pas besoin avant quelques semaines, puisqu'il était entendu que, convalescence ou non, il serait placé en arrêt de travail avec solde pour la durée de l'enquête.

Ce dont on ne tarderait pas à l'aviser après que le sergent-détective Vadeboncœur l'aurait dûment interrogé.

Si personne d'autre n'était venu le visiter, c'était parce que Vadeboncœur devait être le premier à lui parler.



Entra alors dans la chambre un préposé replet porteur d'un second plateau-repas. Sans mot dire, comme s'il avait mesuré le degré d'intensité qui régnait dans la chambre, le nouveau venu posa le plateau sur la tablette amovible du lit sous l'œil imperturbable des deux hommes restés debout.

— Merci, dit Vincent sans soulever la cloche de plastique opaque qui recouvrait le plateau.

— Bon appétit, dit le préposé en s'éclipsant.

— Ben, assoyez-vous, enjoignit Vincent à Vadeboncœur en désignant une chaise placée près de la fenêtre, lui optant pour le coin du lit. Avec un manteau comme ça, vous pouvez juste arriver d'Montréal. Le SPVM a été chargé de l'enquête ?

Ce qui allait de soi, compte tenu des circonstances.

Vincent ignorait à cet égard ce qui avait filtré jusqu'ici dans la population civile ; sans doute pas grand-chose.

Ça ne durerait pas.

Un scandale pendait au bout du nez de la SQ, il le savait.

— On a été mis sur le coup, oui, confirma Vadeboncœur en posant son attaché-case par terre et en accrochant son blouson au dossier de la chaise avant de s'y asseoir.

Ses gestes étaient mesurés, observa Vincent.

— Meurtre d'une civile, poursuivit le visiteur. Tentative de meurtre sur un agent, et ça, par un autre agent. Surtout, une adolescente évanouie dans la nature en plein hiver : le décret ministériel a pas tardé.

Ses paroles également.

— Si j'entends bien, vous l'avez toujours pas retrouvée, la p'tite ? voulut s'en assurer Vincent.

Vadeboncœur secoua la tête, la mine sombre. Il était arrivé la veille au soir par avion, expliqua-t-il. Il avait rencontré les deux patrouilleurs ayant les premiers répondu à l'appel de détresse et à qui le sergent-détective Parent avait expliqué en détail la prémisse, le déroulement puis l'issue de la poursuite qui avait mené au meurtre d'Anna Wabanonik et à la fuite de Kanti.

Vadeboncœur venait donc à la fois confirmer les dires de Vincent, comprit ce dernier, et vérifier s'il se contredirait. Car forcément, aucun témoin n'était en mesure de corroborer sa version des faits.

La seule personne à le pouvoir s'était sauvée, vraisemblablement en motoneige : Kanti.

Vincent se savait néanmoins couvert : l'étude de la scène de crime et l'analyse balistique attesteraient sous peu que son témoignage était irréfragable.

Comme le voulait la procédure, Vadeboncœur sortit de sa mallette une tablette de papier arborant logo et entête officiels du Service de

police de la Ville de Montréal, jugé suffisamment indépendant de la Sûreté du Québec pour enquêter sur celle-ci<sup>1</sup>.

— Ah et un stylo, se souvint-il avant de tendre le tout à Vincent, qui posa papier et crayon sur la tablette, près du plateau.

— J'vous fais un compte rendu verbal pis j'vous écris tout ça ensuite ? proposa Vincent. J'pense mieux en parlant. J'risque moins d'oublier quèqu'chose.

Vadeboncœur, qui n'était pas facile à lire, et Vincent le respecta d'emblée pour cela, accéda à sa requête d'un léger hochement de tête.

— Y a deux semaines, commença Vincent, soit le mardi 21 janvier un peu avant minuit, un appel anonyme a été fait afin de dénoncer un trafic de stupéfiants qui aurait eu cours au domicile d'Anna Wabanonik...

Anna Wabanonik, trente-deux ans, habitait seule avec sa fille Kanti, quatorze ans, dans une maison mobile sise à bonne distance de la route, entre Malacourt et Nottaway.

En vérifiant, Vincent avait appris que l'adolescente n'allait plus à l'école depuis deux mois et que la Direction de la protection de la jeunesse n'avait donné suite à une plainte de l'école primaire de Nottaway que trois semaines plus tôt.

Au moment où les sergents-détectives Vincent Parent et Antoine Lemay roulaient en direction de la maison de la trafiquante alléguée, mandat de perquisition en poche, la DPJ n'avait toujours pas été en mesure de rencontrer la mère et la fille, qui étaient apparemment peu souvent chez elles.

— C'était un personnage, Anna Wabanonik, précisa Vincent en aparté.

— En quoi ?

— Elle l'a pas eu facile. C'est moi qui ai monté l'dossier avant la perquisition. Elle a grandi sur la réserve, au nord-est. 'Est née d'père inconnu. Sa mère a été tuée dans un face-à-face quand elle avait seize ans. De seize à dix-huit ans, elle a vécu en centre jeunesse. Elle est brièvement retournée sur la réserve à sa majorité ; pas longtemps. Elle était enceinte de sa fille en quittant la réserve. Le certificat d'naissance de Kanti Wabanonik indique lui aussi « père inconnu ». Anna a vécu avec son bébé dans une chambrette à Nottaway, puis elle a loué la fameuse maison mobile qu'elle a finalement achetée.

Un domicile exigu, mais un domicile à elles.

— Avec quel argent ? demanda Vadeboncœur. Légitime ?

— Oui. Dès qu'la p'tite a pu aller à la garderie, Anna a pris des *shifts* de jour comme barmaid dans une taverne de Nottaway, le Continental – beaucoup d'monde va dîner là, le midi, en semaine. Elle était très belle femme, Anna, et... ben c'est un environnement pas mal macho, on se l'cachera pas, alors ça devait pas nuire pour le

pourboire. Mais dans les deux derniers mois, c'était l'chômage. Elle a démissionné ; « raisons personnelles », qu'elle a dit à son boss.

— Pis la drogue ?

— Non, répondit Vincent. Elle était *clean*, selon moi. Elle a même jamais eu un ticket de vitesse. Sachant c'que j'sais maintenant, m'est avis que mon... que Lemay est à l'origine de la dénonciation anonyme. C'était très détaillé : coke, pilules, les quantités... Avez-vous trouvé quèqu'chose ?

Le sergent-détective Vadeboncœur ne répondit pas.

— Vous pouvez m'raconter en détail le fil des événements à partir du moment où vous vous êtes aperçus qu'la suspecte avait pris la fuite avec sa fille ? demanda plutôt le visiteur.

Vincent s'exécuta.

Parvenu au moment de la confession implicite de son défunt partenaire, Vincent fut interrompu par Vadeboncœur.

— Donc, le sergent-détective Lemay aurait eu une liaison avec Anna Wabanonik ? C'est ce que vous comprenez de sa remarque au sujet de sa famille à préserver ? Est-ce qu'il serait le père biologique de Kanti ? Et est-ce qu'Anna le faisait chanter ? Ou est-ce qu'il avait juste eu une liaison avec Anna pas longtemps auparavant et qu'elle le menaçait ?

— Je... Je sais pas, avoua Vincent. Il est resté vague. Il a dit « ... pas question qu'une guidoune vienne scraper ça », en parlant d'sa famille. Vous parlez d'une possible « liaison », mais Anna l'a traité de « chien sale »... Je... J'ai zéro preuve de c'que j'avance, juste mon instinct, mais moi, c'que ça m'dit tout ça, c'est que Lemay a probablement violé Anna Wabanonik pis qu'elle entendait pas en rester là.

— Continuez...

Pendant qu'il revenait mentalement sur ses pas, Vincent eut la vision fugace d'un museau mouillé qui s'approchait de son visage.

Cela ne dura que le temps d'un flash, comme une image subliminale.

Vincent poursuivit son récit, mais, dans son for intérieur, il avait l'impression que quelque chose, un souvenir, cherchait à émerger.



*Kanti ranima le feu dans le baril de métal coupé en deux. Tout était sombre et silencieux alentour, malgré le jour au dehors.*

*Elle était fatiguée.*

*C'était à peine si elle avait somnolé durant la nuit, focalisant son attention sur la flamme et faisant en sorte qu'elle ne s'éteigne pas.*

*Juste à côté, un monceau de petit bois de chauffage accumulé là à*

*dessein lui assurerait à cet égard plusieurs jours de tranquillité. Elle avait une provision d'allumettes hydrofuges, un briquet, de l'accélération combustible...*

*Penser au feu.*

*Le maintenir en vie.*

*Se maintenir en vie.*

*Si fatiguée...*

*Et les larmes de rouler, rouler enfin...*

*Torrents tristes et courroucés.*

### 3. Un bon chum

**Samedi, 8 février 2014, QUATORZE HEURES QUARANTE-CINQ** — Son dîner avalé, Vincent retourna en vadrouille avec l'accord du médecin qui avait pris le relais de sa chirurgienne.

Le nouveau comprimé antidouleur était resté dans son gobelet de papier sur la table de chevet.

Vincent n'alla pas très loin, soit la salle commune au bout de l'étage qui, cette fois, s'avéra complètement déserte. Quand ils quittaient leur chambre, n'avait-il pas manqué de relever, la plupart des patients descendaient deux étages plus bas afin d'aller fumer dehors, malgré le froid.

Fumer vaille que vaille alors même que l'on se faisait soigner : c'était là l'une des nombreuses contradictions humaines qui avaient l'heur de stupéfier Vincent.

Il ne se plaçait pas au-dessus de la mêlée pour autant : il avait ses vices.

Occupé à méditer sur le sort du monde et de l'absence de logique qui le régissait, Vincent s'assit sur la même chaise berçante qu'il avait choisie en matinée.

À la différence que, pour cette équipée-ci, il avait apporté avec lui, hormis le roman prêté par la bonne docteure Cusson, son téléphone.

Après une hésitation, il appuya sur l'onglet des contacts, considéra le clavier virtuel, appuya sur la lettre « M ». Son carnet lui proposa « Maman ».

Vincent ferma les yeux en soupirant, puis les rouvrit. Il effaça la lettre et appuya plutôt sur le « D ».

Un prénom se forma aussitôt.

*Libre pour un FaceTime ?* écrivit-il en message-texte.

L'air de la chanson de Johnny Cash *Ring of Fire* – son indicatif personnalisé pour ses communications – fit vrombir son appareil dans la seconde.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il était toujours seul, Vincent glissa son doigt sur l'écran tactile et sourit aussitôt en voyant le visage qui y apparut.

— Vince ! s'écria Dominic. Enfin ! Es-tu correct ? Y'ont dit le minimum aux médias, mais ç'a filtré à l'interne...

Dominic, ou lieutenant-détective Dominic Chartier, travaillait, comme le sergent-détective Vadeboncœur, au SPVM. Âgé de quarante ans comme Vincent, il était devenu, en moins de deux ans, un ami proche malgré la distance considérable qui les séparait.

À l'automne 2012, Dominic s'était invité dans l'une des enquêtes de Vincent, une sombre affaire de disparition d'enfant<sup>2</sup>.

Après l'avoir suspecté, Vincent, un « vert » de la SQ, s'était rapidement fait un ami de ce « bleu » du SPVM.

Originaire de Malacourt, un village situé non loin de Nottaway où Vincent résidait depuis quatre ans, Dominic y revenait à présent pêcher durant l'été et chasser à la toute fin de l'automne avec lui.

— Ça va, ça va, le rassura Vincent. Juste une égratignure, ajouta-t-il en pointant l'objectif de son téléphone sur son bras gauche. Première blessure de guerre. Pis j'pas près d'l'oublier, celle-là.

— Ça 'fait que... C'est vrai pour ton part...

— Oui, coupa Vincent, qui ne voulait pas risquer que quelque détail que ce soit fût surpris par une oreille indiscreète. Tout c'que t'as entendu entre les branches est probablement vrai. Chu dans une salle commune, là. Y a pas personne, mais... J'aurais dû t'écrire de ma chambre... De toute façon... J'ai pas l'goût d'parler d'ça, sais-tu.

— J'comprends, renchérit Dominic. Bon ben, sinon, conte-moi comment ça s'passe à l'hôpital. Est-ce qu'y vont t'garder longtemps ?

— Une couple de jours.

— Pis la bouffe, c'est-tu mangeable ?

— Correct.

— Y t'ont-tu mis la p'tite jaquette fendue en arrière ?

— Ouep.

— Tu dois être sexy rare !

— Mets-en.

— Pis ton bras, ça t'fait-tu ben mal ?

— Pas trop.

Là-dessus, Dominic éclata de ce rire franc qu'il avait chaque fois que Vincent disait ou faisait quelque chose qui l'amusait. Ce qui était fréquent.

— Quoi ? voulut savoir ce dernier.

— Ben, j'sais pas. Peux-tu m'donner des réponses encore plus courtes, s'il te plaît ? Tu m'rends la conversation *super* facile pis agréable. J'peux me partir une brassée d'lavage pendant qu'on jase : ça m'ferait une distraction, tsé ?

— Là, je sais pas si c'est l'ambiance de l'hôpital ou un effet secondaire de tout ça, mais chu pu trop certain de c'que j't'ai dit, à date, s'inquiéta Vincent. J'me sens bizarre...

Dominic prit aussitôt un air alarmé.

— Ça va, Vince ? T'as-tu un malaise ?

— Je sais pas, Dom. Est-ce que j't'ai dit de manger d'la marde ou j'ai juste imaginé que j'te l'disais ?

À l'air un peu hébété de Vincent succéda aussitôt une mine narquoise.

Dominic lui rendit la pareille en lui adressant un doigt d'honneur en gros plan.

Sur ces entrefaites, une dame assez âgée entra dans la salle commune. En apercevant l'appareil que Vincent tenait devant son visage, et surtout en voyant ce qui s'y trouvait affiché à ce moment précis, à savoir le majeur dressé de Dominic, elle pinça ses lèvres déjà minces jusqu'à les faire complètement disparaître.

— Mais, sérieux... continua Dominic pendant que Vincent se levait pour regagner sa chambre. J'ai quèques jours de congé flottants en avant d'moi. J'attendais juste que tu m'fasses signe. J'vais monter à Malacourt drette là. Je devrais arriver vers dix heures ce soir pis j'pourrai...

— Non-non, Dom, refusa Vincent en arrivant en vue de sa chambre. C'est bon. Pas besoin d'monter ici pis de t'claquer sept heures de route. J'vas être OK. Garde tes congés, mon chum.

— Ben là, t'es sûr ?

— Ben oui, le rassura Vincent en poussant la porte de sa chambre. Ah pis, j'imagine que t'as su que c'est quelqu'un de chez vous qui mène l'enquête ici ? Un sergent-détective Jean-Pierre Vadeboncœur. Y'a l'air solide. Le connais-tu ?

— Ça me dit vaguement de quoi, répondit Dominic. J'vais m'renseigner. Mais t'es ben certain qu'tu veux pas que j'viennne faire un tour ?

— Certain.

— Bon... n'insista pas Dominic. Ah, au faite : on est allés prendre une bière, la semaine passée, avec une couple de gars du service. Y en a un avec qui j'suis pas mal bon *buddy*, Stéfán. *Anyway*, j'leur contais notre dernier voyage de chasse à l'original à ton camp, cet automne. T'aurais dû voir mon Stéfán : « T'as un chum qui a un camp d'chasse dans l'Nord ! ? » J'y aurais dit que j'avais l'numéro personnel de Michelle Pfeiffer qu'il aurait moins capoté.

— Michelle Pfeiffer ? 'Est encore ben belle, mais elle est pas rendue un peu vieille ?

— Stéfán a comme cinquante-trois ans. Pis Michelle Pfeiffer est *fucking* superbe, Vince.

— OK, OK ! Donc, si j'comprends ben, ton chum Stéfán aimerait ça venir à' chasse avec nous autres l'automne prochain ?

— Ouin, genre.

— Ben, moi, ça m'va. Si t'es chum avec, y'est chum avec moi aussi, ou c'est tout comme.

— Pis en espérant qu'tu nous feras pas l'coup qu'tu m'as faite cet automne ! prévint Dominic. Heille, on est dans l'bois trois jours, pis rien. J'remonte à Montréal, pis tu tues l'jour même, maudit mardeux !

En l'entendant évoquer leur récent voyage de chasse, Vincent fut envahi par la même impression qu'il avait ressentie au moment de raconter ce qui s'était passé à Vadeboncœur.

La chasse...

Quelque chose essayait de remonter à la surface.

Et ça devenait plus pressant.

Étendu sur son lit, la partie supérieure toujours redressée, Vincent allait et venait sur Internet, lisant un peu, magasinant un peu.

Sur le site Amazon, il passa un moment à examiner un imposant coffret de films mettant en vedette Clint Eastwood, l'un de ses acteurs préférés. Il tournait autour depuis que le produit avait été mis sur le marché.

Ça lui ferait un cadeau de convalescence, tiens, décida-t-il en passant la commande qui lui serait livrée en quelques jours.

Le temps s'écoulait lentement à l'hôpital. Et hormis celle, officielle, du sergent-détective Vadeboncœur, il n'avait reçu aucune visite.

Bien des fois, son index appuya sur la lettre « M » dans la rubrique « contacts » de son téléphone sans qu'il appelle pour autant.

Aucune visite, donc.

Ce qui donna tout le loisir à Vincent de réfléchir et d'en arriver à la conclusion qui s'imposait : malgré la légitime défense indiscutable, il n'en demeurerait pas moins qu'il avait abattu un confrère.

Un confrère corrompu, certes, mais un confrère néanmoins.

Et cela, ça passait difficilement auprès des collègues, dont plusieurs devaient désormais savoir ce qui était arrivé ou, du moins, une partie des faits, celle accablant peut-être davantage Vincent.

Ils apprendraient la suite bien assez tôt.

La confidentialité, dans ce genre d'affaires qui mettaient à mal le service lui-même, ne pouvait exister. Tous ses collègues devaient l'avoir imaginé en train d'abattre son partenaire. Tous, oui...

Et tous en conséquence avaient évité de venir le voir. Et tous continueraient sans doute de garder leurs distances même après qu'ils auraient appris le fond de l'histoire.

Pas parce qu'ils continueraient de croire Vincent dans le tort, mais plutôt parce qu'ils seraient mal à l'aise ; parce qu'ils se sentiraient coupables de n'avoir rien vu, se sentiraient coupables d'en vouloir à Vincent même s'il n'avait pas eu le choix...

Vincent savait cela, devinait cela, parce qu'il ressentait lui-même tout cela.

C'était injuste, mais c'était comme ça.

Comme pour le faire mentir, la porte de sa chambre s'ouvrit à la volée vers la fin de l'après-midi.

Dehors, le soleil était déjà presque au plus bas.

— Salut, l'gros ! lança le sergent-détective Samuel Dumontier.

La fin de la trentaine, Dumontier était un poil plus jeune que



Vincent. Quoique du poil, Dumontier en avait davantage sur les épaules que sur le crâne, qu'il gardait entièrement rasé à cause d'une calvitie fulgurante. Aux enquêtes, il comptait parmi les bons éléments.

En interrogatoire, il était redoutable.

Vincent n'était entré en conflit avec personne depuis son transfert au Service des crimes majeurs de Nottaway, quatre ans auparavant. Sous des dehors très sociable, il ne possédait toutefois pas une nature particulièrement grégaire. Par exemple, il ne s'était fait aucun ami réel dans le service. Il était copain avec tout le monde mais intime avec personne.

Sauf, peut-être, avec Antoine Lemay, son défunt partenaire avec qui il avait chassé, pêché, bu, rigolé...

Pour ce qui en avait résulté ! déglutit Vincent en revenant au présent.

Mais Dumontier, justement, était de ceux dont Vincent pourrait éventuellement se faire un ami – pour peu qu'il consentît un jour à rejoindre la meute autrement qu'en apparence.

L'image était éculée, mais elle convenait parfaitement : Vincent était un loup solitaire.

Dumontier, lui, était tout le contraire : responsable du comité social, il veillait à organiser une fête à la moindre occasion. Il en allait de même dans sa vie personnelle : après quatre divorces, il s'apprêtait à convoler de nouveau.

La régularité de ses mariages et de ses séparations était devenue l'une des plus importantes sources d'amusement parmi les collègues.

Samuel Dumontier était accompagné de l'agent Suzie Boucher, une patrouilleuse sortie de l'école de police depuis environ trois ans. Cheveux brun foncé presque noirs, yeux assortis et teint naturellement basané, elle affichait un bel héritage cri métissé.

— Viarge, Parent : tu dois avoir frette au paquet avec une p'tite jaquette de même ! commenta-t-elle alors que Vincent se redressait dans son lit.

Suzie Boucher était une agente consciencieuse et dédiée à son travail, mais elle n'avait aucun filtre. Ce qui, en l'occurrence, la rendait d'autant plus sympathique aux yeux de Vincent.

— J'vas aller t'chercher du linge de rechange, veux-tu ? Pour quand tu vas sortir ? proposa Dumontier en venant lui serrer la main avec une vigueur un peu appuyée.

Boucher et Dumontier affichaient aussi peu de naturel l'un que l'autre, analysa-t-il. Ils tenaient à venir, Vincent n'en doutait pas, mais ils devaient soupçonner qu'ils seraient les seuls.

— Tu serais ben d'adon, mon Sam, accepta Vincent en mettant de côté l'évident inconfort de ses collègues. Peux-tu m'donner le sac, en dessous du lit ? Mes clés sont dedans. Pis si tu pouvais nourrir le chat.

Y'a probablement même pas remarqué que chu pas rentré hier, mais bon.

À bien les observer, Vincent discerna au surplus une tension sexuelle latente entre ses deux visiteurs : Boucher dont le regard focalisait sur les fesses de Dumontier pendant qu'il se penchait pour récupérer les clés ; Dumontier dont les yeux s'animaient en s'en rendant compte au moment de se redresser...

— T'étais pas censé t'remarier au printemps, toi, avec la fille de l'agence de voyages ? demanda Vincent qui, à l'instar de Boucher, n'avait jamais été doué pour feindre l'ingénuité.

— Ben, j'me marie toujours au printemps, mais...

Dumontier rougit puis prit la main de Boucher, dont le bout du nez se colora également.

— Félicitations, dit Vincent.

Le reste de la visite tourna autour de la rencontre, fortuite, entre Boucher et Dumontier au club local de bowling, un tout petit mois plus tôt. Hormis leur passion réciproque pour les quilles, la patrouilleuse et le sergent-détective s'étaient découverts d'autres points communs, et très vite.

Vincent n'exprima pas l'évidence, à savoir qu'un mariage planifié aussi rapidement risquait fort de s'effondrer avant même d'être célébré.

En retour, eux évitèrent de lui parler de l'essentiel, à savoir qu'un policier flanqué d'un partenaire corrompu qu'il avait par surcroît abattu risquait fort d'être stigmatisé avant même d'avoir pu témoigner.

Vincent avançait lentement entre les arbres en tâchant de produire le moins de bruit possible.

Il sentait les aiguilles d'épinettes craquer sous ses pas puis s'enfoncer dans le sol moussu qui, encore une demi-heure plus tôt, était recouvert d'une fine pellicule de frimas.

Sans raison particulière, ou peut-être justement à cause de la gelée au sol, Vincent se demanda s'ils auraient droit à un été indien, cette année-là.

Il venait de quitter la cache où Dominic était resté pour faire le guet. Au petit matin, son ami et lui avaient repéré des traces dans le sol de terre rendue meuble par la bruine qui durait depuis deux jours.

L'écorce de certains arbres portait également des sillons causés par le frottement des bois d'un panache.

Tout cela n'était-il pas déjà arrivé... ? se demanda Vincent en sentant que son esprit s'apprêtait à partir à la dérive.

Comme pour se rassurer, il se retourna vers la cache montée sur quatre troncs d'arbres et chercha du regard Dominic, en surplomb.

Couché sur le sol de planches grossières, son fusil posé à côté de lui et ses jumelles accrochées à son cou, ce dernier lui envoya la main sans mot dire.

Vincent allait reprendre sa traque silencieuse lorsqu'il entendit un bruit, derrière un bosquet d'arbustes non loin de lui. Retenant son souffle, il se tourna de nouveau vers Dominic afin de l'en prévenir d'un geste, mais son ami avait déserté la cache.

Puis Dominic se tint debout à côté de lui comme s'il avait toujours été là.

Et Vincent ne trouva pas cela étrange le moins du monde.

Derrière le bosquet, quelque chose fourrageait dans le feuillage racorni.

Vincent vit alors poindre un panache au-dessus de l'entrelacs dense de branchage.

Ça semblait être un beau *buck*, pensa-t-il. Levant doucement son calibre .303, il jaugea la position probable de l'animal en fonction de celle du panache, visa et fit feu.

Qu'est-ce que... ?

Le panache disparut juste comme Vincent pressait la détente.

Comme s'il n'avait jamais été là.

Et Vincent, cette fois, trouva cela étrange.

Cherchant des yeux Dominic, dont il se demandait s'il avait été témoin du phénomène, il ne le vit nulle part.

Un son spongieux monta de derrière les arbustes.

Irrésistiblement attiré, Vincent contourna le bosquet puis s'arrêta.

Ce n'était pas un orignal agonisant qui était étendu sur le sol mais son partenaire, le sergent-détective Antoine Lemay.

Défunt partenaire... ?

N'était-il pas déjà mort ?

Il ne semblait pas l'être encore, pas tout à fait... Non... il le serait plus tard, l'hiver suivant...

Une main sur le cou, Lemay peinait à endiguer l'hémorragie qui aurait raison de lui dans peu de temps, si peu de temps...

Lemay qui était mort « après une agonie accélérée », se souvint Vincent.

Soudain, un mouvement furtif, derrière un gros sapin, attira son attention.

Kanti Wabanonik sortit de sa cachette, déjà vêtue de ses chauds habits de neige blancs qui tranchaient dans le paysage automnal.

Son jeune visage vieilli par un air sévère, elle s'approcha de la dépouille, présentant alors son profil à Vincent.

Ce dernier écarquilla les yeux.

Vincent se réveilla en sueur.

Le lit...

La chambre d'hôpital...

Il chercha son téléphone des yeux...

Il était dix-huit heures pile lorsque le sergent-détective Vadeboncœur répondit à son appel.

— Elle est enceinte ! cria aussitôt Vincent. La p'tite Kanti : il l'a mise enceinte. Lemay courait pas après la mère : il voulait d'abord tuer la fille !

Dans l'esprit de Vincent, les paroles de feu Lemay étaient redevenues audibles malgré la bourrasque de vent :

« Elle faisait plus vieux que son âge, la jeune », avait crié son partenaire.



*Kanti revint s'asseoir sur l'amas de branches de sapin disposées de manière à couper le froid émanant du sol de béton.*

*Ses mouvements empreints de souplesse malgré son ventre rebondi, l'adolescente brassa les braises puis déplaça une bûche avec une tige de métal.*

*Posé près d'elle : un gros sac à dos de randonnée. Délaissant le feu, Kanti tira sur le sac et l'ouvrit.*

*Pour la énième fois, elle procéda à l'inventaire de ses effets et provisions.*

## 4. Tristes retrouvailles

**Mardi, 11 février 2014, PEU AVANT MIDI** — Vincent s'empessa de quitter l'hôpital dès l'obtention de son congé.

Le froid vif qui lui piqua les narines lorsqu'il mit le nez dehors lui fit du bien : l'hôpital, avec son mélange de désinfectant industriel et de malheur qui couve, lui pesait.

Ça sentait la mort.

Vincent rangeait son téléphone après avoir appelé un taxi lorsqu'il remarqua une femme qui se tenait à l'écart d'un petit groupe de fumeurs, en marge du portique.

Bras croisés, et pas l'ombre d'une cigarette en vue, elle le dévisageait avec une froideur équivalente à la température.

Autochtone, la mi-quarantaine, déterminait-il.

Qu'est-ce que la rumeur avait et n'avait pas encore charrié au sujet de l'affaire, ces derniers jours ? se demanda Vincent en détournant les yeux, incapable, il ne savait pourquoi au juste et cela l'indisposa davantage, de soutenir le regard de la femme.

Il l'avait déjà vue... Peut-être dans le contexte d'une enquête ? d'une intervention ?

Une succession de faciès et d'aperçus de situations passées défila dans l'esprit du sergent-détective Parent. Puis, un visage se fixa : celui d'une femme. De cette femme-là.

Elle œuvrait au Centre d'entraide et d'amitié autochtone de Nottaway. Elle s'appelait... Margar... Maggie ! Impossible de se remémorer son nom de famille, quoiqu'il ne l'avait peut-être jamais su. Non... Il n'avait pas eu directement affaire à elle.

Vincent tourna de nouveau la tête en direction de la femme, mais celle-ci n'était plus là.

Il scruta les environs et constata qu'une voiture quittait le stationnement au moment même où son taxi à lui y pénétrait.

Vincent n'avait pas encore refermé la portière du taxi devant le ramener chez lui, à Malacourt, que les premières mesures de *Ring of Fire* retentirent depuis la poche de son jean.

— Oui ?

— Lemay, c'est Thibault.

Le visage de Vincent se crispa.

— T'as eu ton congé.

Son supérieur immédiat, le lieutenant Thibault, avait de toute évidence demandé qu'on le tînt informé, non que l'inquiétude envers un officier le rongât.

Pas le genre de Thibault.

— À l'instant, oui... confirma Vincent.

— Passe rédiger ton rapport, qu'on règle ça.

— OK.

Thibault avait déjà rompu la communication lorsque Vincent précisa : « J'vais être là dans cinq. »

— On va où ? s'enquit le chauffeur.

— L'édifice de la SQ, au centre-ville.

Le conducteur ne pipa mot du court trajet, quelques regards à la dérobée rendant compte de sa curiosité quant à l'identité de son passager et aux motifs qui l'amenaient à se rendre où il allait.

Vincent avait été mis au repos forcé le temps que durerait l'enquête, comme il l'avait anticipé. Il devait néanmoins s'acquitter de certaines formalités avant de rentrer prendre son mal en patience chez lui.

En l'occurrence : finaliser son rapport au Service des crimes majeurs, logé dans l'édifice de la Sûreté du Québec.

Ce n'est pas sans appréhension qu'il en gravit les marches après avoir réglé sa course.

À l'intérieur, Vincent croisa une succession de visages familiers. La plupart de ses collègues, bien que ne pouvant décemment lui en vouloir, n'en furent pas moins son regard.

Un mélange de honte et de ressentiment qu'un des leurs, même corrompu, soit mort, se lisait dans leurs yeux.

Ce n'était ni de la mauvaise foi ni de la mauvaise volonté : c'était juste humain, savait Vincent, qui ne trouva pas cela plus facile à encaisser pour autant.

L'un des rares à non seulement soutenir son regard, mais à le toiser sans une once de sympathie, fut celui qui lui avait ordonné de passer : le lieutenant Thibault.

Vincent ne connaissait pas à Thibault d'affection particulière pour le sergent-détective Lemay – ou pour quiconque du service, d'ailleurs. L'irritation dont le lieutenant faisait étalage alors même que lui gérait sa paperasse sur le coin de son bureau s'expliquait par des considérations beaucoup moins nobles.

Politique et pas très « proche de son monde », Thibault était reconnu au sein du corps pour être un ambitieux.

Or, pour des gens comme Thibault, tout scandale était un scandale de trop.

Et celui qui secouait déjà le bureau prendrait des proportions encore plus importantes lorsque la rumeur selon laquelle Kanti Wabanonik avait été agressée, violée et mise enceinte par un policier serait relayée dans les médias. Ce qui ne manquerait pas d'arriver,

plus tôt que tard.

L'information avait beau être frappée d'une ordonnance de non-publication, âge de la victime oblige, cela finirait par se savoir ; en ces contrées de vastes étendues peu populeuses, c'était inéluctable. Évoquer un tel malheur, chercher à en savoir plus quitte à croire n'importe quelle invention, nourrir soi-même la rumeur : cela devenait pour beaucoup une irrésistible distraction.

Le sergent-détective Parent n'était pas responsable du scandale, mais le lieutenant Thibault ne semblait pas avoir écarté l'idée de tirer sur le messager.

La mine peu affable du lieutenant ne fut en revanche rien comparée à celle du sergent-détective Karl Berthelot. Plus jeune que lui et d'un rang son subalterne (il n'avait pas le grade de sous-officier), Berthelot était le beau-frère du sergent-détective Antoine Lemay, qui avait épousé sa sœur.

Sa sœur à présent veuve, avec à sa charge deux enfants et une pension compromise.

Sa sœur déshonorée publiquement non pas par la faute de Vincent, mais aux yeux de Berthelot, peut-être était-ce tout comme.

Il n'en savait encore rien, car il n'avait pas revu Berthelot après la fusillade. Et évidemment, Berthelot s'était abstenu de venir le voir à l'hôpital.

Ironie du sort, Berthelot était le partenaire d'un des deux seuls collègues dont Vincent avait reçu la visite : le sergent-détective Samuel Dumontier.

D'ailleurs, Vincent aurait bien aimé pouvoir compter sur la présence de ce dernier alors que Berthelot s'amenait vers lui, l'air belliqueux, les veines du cou saillantes.

Vincent resta stoïque, stylo à la main, menton droit, regard inflexible.

Un petit groupe se forma aussitôt autour de Berthelot pour le freiner dans ses ardeurs.

En remettant son rapport sur le bureau d'un Thibault imperturbable, Vincent entendit Berthelot vociférer derrière lui : « C'est lui qui a tout magouillé ça, chu sûr ! »

Appels au calme murmurés au belligérant...

Vincent prit le chemin de la sortie la mort dans l'âme.

Une fois l'édifice derrière lui, il prit une profonde inspiration et réalisa qu'il tremblait sous le coup de la tension prolongée.

Inspirer, expirer...

Ne pas se laisser abattre.

Ne pas se laisser atteindre.

Il sortit son téléphone afin de rappeler un taxi, mais la musique de Johnny Cash résonna avant qu'il ait pu composer le numéro.

- Allo ?
- Vincent ? demanda une voix féminine qu'il connaissait bien.
- Ah, Linda ! Comment ça v...
- T'es-tu sorti d'hôpital, là ? J'ai pas pu venir, j'm'excuse. Le temps que ça se sache... Pis là, avec c'qui vient d'arriver...
- Son interlocutrice éclata en sanglots.
- Linda ? Linda, qu'est-ce qui s'est passé ?
- Elle est morte, Vincent. Elle est morte...

**Samedi, 15 février 2014, ONZE HEURES** — La petite église de Malacourt était bondée en cette fin d'avant-midi grise et froide. N'étant plus guère l'hôte de mariages, le saint lieu accueillait ses secondes funérailles depuis le début de la nouvelle année : celles d'Anna Wabanonik et celles-ci...

Celles-ci... les seules auxquelles Vincent avait assisté.

Les têtes blanches dominaient, mais l'assemblée n'en était pas moins hétérogène. Tout le village ou presque s'était déplacé. De nombreuses personnes étaient en outre venues de la ville de Nottaway, située à une vingtaine de minutes en voiture.

Assis près de Vincent, Dominic avait fait le voyage exprès. Arrivé peu avant le début du service, il était venu assister à l'enterrement d'une de leurs amies communes : Berthe Lacombe, ancienne institutrice et bonne âme que célébrait aujourd'hui le curé avec une rare – pour lui – éloquence.

Dans une petite municipalité comme Malacourt, qui comptait à peine mille habitants, la notion de « pilier de la communauté » revêtait une dimension fondamentale. Et Berthe, madame Berthe comme tout le monde l'appelait avec un mélange de déférence et d'affection, avait été cela des décennies durant.

À quatre-vingt-trois ans, elle n'avait pas volé son droit au repos éternel, quoique Vincent et Dominic l'auraient volontiers gardée davantage auprès d'eux. Autrefois, elle avait enseigné à ce dernier, à l'école primaire. Des années plus tard, elle avait été là pour lui en des temps difficiles.

Depuis qu'il s'était installé à Malacourt, en 2010, Vincent s'était lui aussi lié avec la vieille dame.

Ces dernières années, ils se relayaient quotidiennement, Linda Sigouin et lui, pour veiller sans trop en avoir l'air, afin de ne pas la vexer, sur madame Berthe. Bon œil mais le pied désormais traître, l'octogénaire s'obstinait à rester dans sa maison. Alors ils l'accommodaient, Linda et lui. Fille de la place, Linda tenait le seul casse-croûte de l'endroit, commerce hérité de son père.

Quelques jours plus tôt, madame Berthe s'était assoupie sur sa



causeuse pour sa sieste de l'après-midi et ne s'était pas réveillée.

Linda l'avait trouvée en lui apportant des provisions.

En s'essuyant les yeux, Dominic sortit de sa torpeur Vincent qui, en se redressant sur son banc, réveilla sans le vouloir la douleur dans son bras gauche. Il refusait de le garder en écharpe, en dépit de l'insistance du médecin.

Vincent savait qu'il n'assisterait pas aux funérailles du sergent-détective Lemay – d'Antoine – qui se tiendraient celles-là à Nottaway dès que la dépouille serait retournée à la famille. Il ne souhaitait pour rien au monde croiser le regard de la veuve de son défunt partenaire, ni celui de ses deux jeunes garçons.

Ces regards-là, c'était lui qui les aurait fuis.

Tâchant de chasser ces sombres pensées, Vincent fouilla dans la poche intérieure de son veston noir et en extirpa un petit flacon de cachets antidouleurs. Il allait faire sauter le couvercle lorsqu'il se ravisa et rangea le flacon sans prendre de comprimé.

Il perçut le regard de Dominic posé sur lui, brièvement.

Puis, l'assistance se leva, à l'invitation du curé.

De conserve, les deux flics firent de même.

L'enterrement aurait lieu au mois de mai, lorsque le sol aurait dégelé. En attendant, madame Berthe resterait au frais dans le charnier érigé dans le cimetière de Malacourt situé sur le chemin des Moulins, entre le Rang 1 et le Rang 2.

Avant qu'il ait pu refréner ce souvenir, Vincent revit le corps sans vie de madame Berthe étendue dans son cercueil au salon funéraire, la veille, l'air paisible sous un surplus de fards qui lui donnait une aura irréelle.

Puis, de manière plus dérangeante, il repensa à Anna Wabanonik ; à sa dépouille gisant dans la neige maculée.

Personne n'avait revu sa fille, Kanti, depuis lors.

Cherchant quelque distraction du regard, Vincent se mit à contempler l'église en une suite de coups d'œil discrets.

De toute manière, on en était à la communion, et cette étape-là ne s'inscrivait pas dans son processus de deuil d'athée convaincu.

Construite en pierre, l'église était de taille modeste mais restait bien entretenue. Sculpté jadis par un ébéniste local, le chemin de croix n'était pas davantage spectaculaire, mais c'était cette simplicité qui le rendait parfaitement en harmonie avec le lieu à jamais imprégné d'une odeur d'encens et d'un sentiment de culpabilité savamment cultivé.

À défaut de fréquenter l'endroit autrement que lorsqu'il en avait l'obligation, Vincent prenait plaisir à admirer les quatorze stations du chemin de croix, son regard s'attardant systématiquement à la quatrième, celle de la rencontre entre le Christ et sa mère éplorée.

Alors qu'il tâchait de penser à autre chose, car impuissant à changer le cours des dites choses, cette représentation canonique de la maternité le ramena derechef à Kanti.

Vincent n'était pas un expert mais, au regard du profil de l'adolescente dont il s'était souvenu après l'avoir bloqué, il était certain que la grossesse de Kanti était avancée.

Dominic et lui descendirent la volée de marches du parvis sans mot dire, laissant derrière eux la porte dont le rouge vif ne manquait jamais de surprendre Vincent. Il lui trouvait une connotation « satanique », non que le lieu eût jamais été le théâtre de quelque messe noire, orgie débridée ou massacre sectaire.

Pas à sa connaissance, en tout cas.

Quoique les petites communautés n'avaient pas leur pareil pour garder leurs secrets coupables, à l'inverse de ces scandales si plaisants à faire durer une fois qu'ils avaient éclaté.

Sa gorge chatouillée par le froid piquant, Vincent remonta davantage la fermeture éclair de son manteau.

— 'Faut croire que t'étais dû pour revenir à Malacourt, finalement, dit-il à Dominic en rompant le silence.

— J'aurais préféré venir m'occuper d'mon *buddy* Vince plutôt que de venir à un enterrement, répliqua l'autre tristement. Ça m'étonne que Linda soit pas venue...

Dès que Dominic s'approcha de sa voiture garée dans le stationnement qui jouxtait l'église, la grosse tête velue d'un saint-bernard se dressa sur la banquette arrière.

— Ben non, mon Gandalf, je t'avais pas oublié, dit Dominic en ouvrant la porte afin de laisser sortir le chien. Assis, Gandalf. Reste.

Le chien s'exécuta docilement.

Autour d'eux, les gens regagnaient leurs véhicules ; se dispersait l'assemblée...

— Elle va probablement être à ramasser à la petite cuillère, la Linda, répondit Vincent. Madame Berthe, c'était plus que sa meilleure amie. C'était comme une deuxième mère, ajouta-t-il en grattant l'arrière des oreilles du saint-bernard ravi.

Le silence retomba, mais Vincent parla de nouveau avant que celui-ci ne s'étire.

— Tu... As-tu une idée de c'que son notaire nous veut, à tous les trois, lundi ? demanda-t-il sans cesser de caresser le chien.

— Aucune idée, avoua Dominic. Elle nous a probablement légué une couple de souvenirs. J'vois juste ça.

Madame Berthe était pour le compte la deuxième mère de bien du monde, à commencer par Dominic et Vincent, le premier étant orphelin, le second en froid avec ses parents. Et la défunte devait les

avoir tenus, avec Linda, en affection particulière puisque le notaire avait requis leur présence à la lecture du testament.

Ce qui impliquait que madame Berthe les y avait couchés.

Décidant de laisser leurs voitures respectives dans le stationnement de l'église, les deux hommes marchèrent vers la « station-service-*dîner*-dépanneur » de Linda, qui trônait à une cinquantaine de mètres à peine de là, au milieu de la Grand-Place, c'est-à-dire le centre-ville, ou enfin ce qui en tenait lieu à Malacourt.

Disposées tout autour en un petit quadrilatère de rues et d'avenues, quelques centaines de maisons accueillait la majorité du millier d'habitants de la localité, le reste étant disséminé sur la route du Sud, par laquelle on se rendait à Nottaway, et dans les deux rangs de campagne qui flanquaient le chemin des Moulins, à la sortie nord de Malacourt.

Pendant un temps, le chemin des Moulins avait été l'artère la plus fréquentée de Malacourt. C'est que deux ans plus tôt, un semblant d'embellie économique était survenu. Après des années d'inactivité, les deux moulins à scies de la ville avaient été rachetés et l'un d'eux avait été converti en usine de transformation de copeaux de bois.

Prometteuse, disait-on alors, l'initiative s'était soldée par un échec commercial l'année dernière. On avait retiré les nouveaux appareils du moulin fraîchement retapé puis mis la clé dans la porte – retour de la morosité.

Le second moulin, situé deux kilomètres plus loin, n'avait pour sa part même pas eu droit à un coup de pinceau, ruine décatie d'une prospérité depuis longtemps évaporée.

Ne restait plus donc comme prétexte pour emprunter le chemin des Moulins qu'une visite au cimetière. Occupant un vaste terrain qu'on pouvait apercevoir depuis la fourche du Diable, nommée ainsi parce qu'elle formait un trident avec, à gauche, le Rang 1, au centre, le chemin des Moulins, puis à droite, le Rang 2.

Vincent, qui appréciait le calme, avait acheté puis rénové une maison dans le Rang 2. Dominic était le seul visiteur qu'il y eût jamais accueilli, constata-t-il à brûle-pourpoint.

Sage comme pas un, le chien de son ami trottait au bout de sa laisse, la langue sortie prête à recevoir quelque flocon égaré.

Arrivés devant le commerce, un grand bâtiment fusionnant, à gauche, la station-service, à droite, le restaurant, et dans sa partie arrière les appartements privés de la propriétaire, ils trouvèrent sans réelle surprise le *dîner* plongé dans le noir.

Une feuille blanche avec le mot « Fermé » écrit au crayon de feutre avait été scotchée à la porte en verre renforcé.

Ils allaient rebrousser chemin lorsqu'une voiture noire, un véhicule « de la maison » banalisé, reconnu sur-le-champ Vincent, se gara non

loin d'eux en provenance de la route du Sud.

— J'reviens, annonça-t-il.

À l'approche de Vincent, la vitre du conducteur se baissa, révélant la présence au volant du sergent-détective Vadeboncœur.

— As-tu deux minutes, Parent ? demanda-t-il en désignant le siège du passager. J'essaie d'te joindre depuis une heure. Rien d'urgent mais... n'importe quoi qui peut nous aider à retrouver la p'tite...

Vincent alla prendre place à côté de Vadeboncœur sans se faire prier. Et il n'avait pas été sans remarquer que ce dernier était passé au tutoiement.

— Alors ? s'enquit-il en réactivant son téléphone, qu'il avait éteint le temps du service funèbre.

— C'est qui, ton ami ? demanda en retour Vadeboncœur en examinant Dominic, qui se tenait à quelques mètres d'eux, devant la vitrine sombre du restaurant.

— Un d'tes supérieurs au SPVM. Lieutenant-détective Dominic Chartier. Un d'mes chums.

Vincent n'essayait pas d'exercer un ascendant sur Vadeboncœur : Dominic était après tout, techniquement, plus haut gradé que lui aussi, corps policiers différents ou pas.

S'il prenait en mains certaines enquêtes, dans les faits, Dominic s'occupait dorénavant davantage de gestion de personnel, ce qui ne semblait pas lui déplaire d'ailleurs. Pour le moment.

Vincent, lui, se voyait mal s'éloigner du terrain, même un peu. Il était pourtant question que cela se produise bientôt...

Il balaya cette pensée avant qu'elle se forme.

— Il est monté pour l'enterrement d'une de nos amies, précisa Vincent. On arrive de là, à l'instant.

— Désolé de l'apprendre. Bon... J'te retiendrai pas longtemps. Avant d'aller plus loin, j'précise que t'as pas été mis en cause dans le complot d'ton partenaire. Y a rien qui indique que tu y aies été mêlé. En tout cas, pas de cette manière-là...

Vincent ne cacha pas son étonnement.

— Quoi, « pas d'cette manière-là » ? J'ai rien à voir avec c'que c'te pourri-là a faite !

— Parent, calme-toi ! Je l'sais. C'est établi, j'te dis. La balle qui a tué la mère, récupérée dans l'arbre, pis celle retirée de ton bras viennent de son .38. Les empreintes, les débris de poudre incrustés dans sa peau... On sait que c'est lui qui s'en est servi. J'pas cave. Là, j'vais partager des informations sensibles avec toi, *off the record*. Si y a quoi qu'ce soit qui sonne une cloche, ou si tu t'souviens d'un détail que t'aurais pu oublier parce que t'étais dans les vapes...

La scène de crime avait d'ores et déjà été sécurisée lorsque Vadeboncœur était arrivé le lendemain du drame. Des prélèvements,

cruciaux, avaient également dû être faits sans attendre compte tenu du contexte extérieur, de la neige, et des risques de perdre des indices en cas d'intempéries.

La propriété de la victime avait été mise sous scellés aussi, mais personne n'y avait pénétré avant l'arrivée de l'officier montréalais. Dès qu'il avait pris le relais des autorités locales, tenues à ce stade surtout de monter la garde, Vadeboncœur avait déployé son équipe en donnant pour consigne à tous de suivre la piste de la poursuite sanglante, déjà bien balisée après les prélèvements de la veille.

Pendant que son monde investiguait dans la forêt alentour, Vadeboncœur avait tâché de se faire une vue d'ensemble, de s'imprégner du lieu, puis il était parti à la suite des autres.

Ils avaient fini par la maison mobile d'Anna Wabanonik.

Peu après leur arrivée le jour d'avant, les collègues de Vincent avaient découvert à environ un kilomètre en forêt une cabane de chasse montée sur billots, assez bien camouflée au moyen de branchage, ainsi qu'une bâche blanche sous laquelle devait être dissimulée la motoneige avec laquelle Kanti avait en toute probabilité pris la fuite.

Conscient de la nature délicate des circonstances, ils avaient d'office mis la cabane sous scellés, comme la maison, sans y entrer afin qu'aucun doute ne soit ultérieurement jeté sur le déroulement de l'enquête.

C'est donc sur une scène vierge que s'était présenté Vadeboncœur en y arrivant.

— À l'intérieur de la cabane, on a trouvé des denrées non périssables, des grenailles de viande séchée, le plastique d'emballage d'une caisse de bouteilles d'eau, deux couchettes superposées et un petit poêle à bois, détailla Vadeboncœur. L'état des lieux suggère que la mère et la fille y ont passé beaucoup de temps récemment. De toute évidence, elles s'attendaient, et s'étaient préparées en conséquence, à une éventuelle visite de la police. Leur marge de manœuvre étant limitée, elles se sont pas sauvées avant que ce soit absolument nécessaire. Mais c'est clair dans ma tête qu'Anna Wabanonik a soigneusement planifié la suite de façon à assurer leur subsistance hors de leur foyer.

— Et dans la maison ? voulut savoir Vincent.

— On a retrouvé un kilo de cocaïne et environ mille cinq cents comprimés de méthamphétamine, dans deux sacs scellés pis collés en dessous du divan du salon, précisa Vadeboncœur. Rien de ben-ben pratique pis d'accessible quand t'es censé faire du trafic, n'est-ce pas ? C'était évident que quelqu'un – Lemay – avait planqué ça là au préalable pour justifier l'intervention.

Vincent approuva d'un grognement sourd.

Hormis la drogue, on avait mis la main sur une liasse de billets équivalant à huit cents dollars dans un sac scellé collé sous l'évier, derrière la cuve.

Là encore, un endroit ridiculement difficile d'accès.

Hormis ces éléments de preuve fabriqués, et dont aucun n'arborait les empreintes digitales d'Anna Wabanonik, l'inventaire de la maison mobile n'avait rien mis au jour de particulier, sinon que la mère et la fille vivaient dans un dénuement matériel total, mais qu'elles ne manquaient de rien.

En effet, un congélateur branché dans l'espace salon du petit logis était plein à ras bords de poisson, de viande d'original, de lièvre, etc.

Pas de télévision, pas d'ordinateur. Ni la mère ni la fille ne semblaient avoir de compte à leur nom sur les réseaux sociaux, mais ça ne voulait rien dire. Si Anna n'avait pas de contrat de téléphonie cellulaire, on avait par contre trouvé une carte d'appel périmée, ce qui portait à croire qu'elle avait un téléphone mobile. Aucune trace de l'appareil, ni dans la maison, ni sur la dépouille : il se pouvait que celui-ci eût été en possession de sa fille.

Le cadavre de Lemay en avait révélé plus que la perquisition quant à ses intentions homicides...

Après une hésitation, le sergent-détective Vadeboncœur regarda Vincent droit dans les yeux.

— Lemay avait effacé le numéro de série sur le .38. Je sais pas si t'as bien réfléchi à ce que ça implique, que Lemay se soit rendu là-bas avec toi en dissimulant une autre arme que son revolver de service...

Non, aussi aberrant que cela lui apparaissait maintenant, Vincent n'y avait pas réfléchi du tout.

Le voile de déni qu'il s'était lui-même placé devant les yeux ainsi retiré, il accusa le coup. Car, oui, Vincent comprenait maintenant ce que cela impliquait.

Lemay n'avait jamais eu l'intention de lui laisser la vie sauve.

Ce que confirma davantage la suite des confidences de Vadeboncœur.

L'homme du SPVM reprit la route de Nottaway en laissant un Vincent encore sonné sur le bord de la rue Principale.

Tâchant de se secouer, Vincent revint vers Dominic et Gandalf.

Le maître et le chien avaient l'air aussi intrigués l'un que l'autre par ce qui avait pu se dire dans la voiture.

— Ça serait pas mon confrère du SPVM chargé d'ton affaire, ça ?

— Lui-même, confirma Vincent.

— J'te l'ai pas dit, mais j'ai vérifié comme j'te l'avais promis, pendant que t'étais à l'hôpital. Ton feeling était bon. C'est une pointure. Y niaisera pas.

Vincent opina.

— Y'est correct, c'est vrai. Pas comme d'autres de son service, nargua-t-il en décochant un clin d'œil à Dominic.

— C'est ça, insulte ta visite. J'te dis, ça sait pas recevoir...

Ils s'apprêtaient à regagner le stationnement de l'église lorsque Vincent repéra Linda, qui venait de se redresser derrière son comptoir, dans le restaurant.

Comme ils l'avaient tous deux anticipé, la quinquagénaire d'un naturel enjoué semblait être dans tous ses états. Même dans la pénombre, c'était évident.

En les apercevant, elle hésita, puis vint leur ouvrir.

Linda avait pleuré, nota Vincent en entrant au son de la clochette accrochée au-dessus de la porte.

Après avoir attaché Gandalf dehors, Dominic les rejoignit.

— Allo mes chéris, dit-elle en embrassant Dominic sur les joues puis en se laissant aller à l'étreinte chaleureuse qu'il lui offrit.

— Salut Linda, dit Vincent en la prenant à son tour dans ses bras.

— S'cusez mon état, dit-elle en se dégageant, embarrassée de paraître en public sans la tonne de maquillage dont elle badigeonnait habituellement son visage aux traits durs mais étrangement agréables.

Après avoir reverrouillé la porte, la propriétaire retourna derrière son comptoir et, s'immobilisant, contempla un moment sa cafetière industrielle.

— Ça va, Linda ? s'enquit Vincent en faisant un pas vers le comptoir.

— Oui-oui. Je... Voulez-vous...

Elle hésita quelques secondes en regardant sa machine à café, éteinte, puis reprit :

— J'ai pas pu y aller. J'ai pas pu parce que...

Elle se mordit la lèvre inférieure, puis elle se remit à sangloter en prenant appui sur son comptoir en formica.

Vincent le contournait déjà pour aller la rejoindre derrière. La soutenant gentiment, il l'invita à venir s'asseoir de l'autre côté, avec eux.

Dans l'intervalle, Dominic alluma la cafetière. Il s'affairait à préparer deux allongés, qu'il posa devant Linda et Vincent, avant de retourner se préparer un double espresso.

— Maudit bon achat, cette machine-là, ma Linda, lança-t-il en s'activant.

— J'ai pensé à vous autres, confia-t-elle. Maniaques de café qu'vous êtes. Tsé que j'le fais pu venir de Montréal ? Y a deux beaux jeunes qu'ont ouvert un café à Nottaway. Ils le torréfient sur place. J'm'approvisionne là, astheure.

Le badinage parut lui faire du bien, momentanément.

Après une première gorgée, Vincent décida de poursuivre sur cette voie bénigne mais apaisante.

— J pense que c'est la première fois que j'vois la place sans que le néon de ton horloge soit allumé, Linda, releva-t-il en désignant ladite horloge du menton.

Ronde et entourée d'un néon rose, celle-ci égayait les lieux d'une note kitsch des plus appropriées.

Entièrement blanc du plancher au plafond, le restaurant comptait quatre tables à banquettes rouges dont trois longeaient la vitrine. Six tabourets étaient vissés devant le comptoir derrière lequel une friteuse encastrée et une plaque de cuisson étaient surmontées d'une grosse hotte. Un large miroir moucheté surplombait le comptoir caisse, non loin de l'accès à la toilette, au fond à gauche.

Linda Sigouin avait jalousement préservé le cachet rétro du *diner* fondé par son père à la fin des années 1950. Femme énergique d'un positivisme forcené, elle était paradoxalement une indécrottable nostalgique.

— J'ai pas rien allumé à' matin, répondit-elle en fixant l'horloge sans la voir.

Un long silence suivit, entrecoupé çà et là par le bruit que produisaient Linda et Vincent en buvant leur café, pensifs, et Dominic, devant la machine.

— L'Église devait être pleine ? demanda Linda en émergeant. 'Était tellement aimée, Berthe.

Linda était peut-être la seule personne vivante à se permettre d'appeler la défunte par son seul prénom. Dans sa bouche, cela n'avait jamais une consonance irrespectueuse.

Il y avait le ton.

Il y avait la manière.

Il y avait l'expression dans les yeux...

— Oui, la conforta Vincent en posant sa tasse. L'Église était pleine à craquer.

— Pis y a eu des beaux discours, ajouta Dominic en venant les rejoindre avec son double espresso.

— Mais vous autres, vous avez rien dit, hein ? les taquina presque Linda en regardant successivement les deux hommes qui la flanquaient de part et d'autre. Ben non, c'est ben sûr. Deux grands gaillards comme vous deux, ça garde toute : les larmes, les émotions. Vous pouvez ben être si musclés. À force d'emmagasiner comme ça en dedans, on gonfle du dehors, c'est comme rien, conclut-elle en leur adressant à chacun un clin d'œil mouillé.

Puis, elle parut se remémorer quelque chose ; se remémorer le décès de sa confidente.

Le décès de celle qui lui permettait, sans doute, de ne pas « toute



garder en dedans », songea Vincent en sentant lui-même une bouffée d'émotion monter en lui.

Chère madame Berthe...

En voulant prendre une gorgée, Linda échappa sa tasse. Ses mains tremblaient, constata Vincent en étirant son bras libre derrière le comptoir pour y attraper une guenille.

— Bon, un' autre affaire, lâcha Linda tandis que Vincent épongeait le dégât. J'ai l'*shake*, pis chu pas maquillée... J'ai probablement l'air d'une vra' folle...

Sur ce, elle plaqua sa main contre sa bouche, comme pour étouffer un autre sanglot, ou un cri. Son visage se convulsa.

En dépit de son abus notoire de produits autobronzants, Linda était ce jour-là presque livide, réalisa soudain Vincent qui, doucement, prit la main de son amie et la ramena sur le comptoir en laissant la sienne posée dessus en un geste apaisant.

Linda se calma aussitôt et le remercia d'un sourire éteint.

— Savez-vous, les garçons : j'pense que j'vas aller m'étendre un peu. J'ai pas vraiment dormi la nuit passée...

N'ayant pas besoin qu'on leur en dise davantage, Vincent et Dominic se levèrent, prêts à prendre congé.

— Repassez demain, pour le brunch, OK ?

— Tu vas ouvrir demain ? s'étonna Dominic.

— Oui, confirma Linda en y mettant autant de fermeté qu'elle le put. Berthe aurait pas voulu que j'me laisse aller. Elle a pas toujours eu une vie facile, la Berthe, vous l'savez. Mais elle a toujours avancé, toujours souriante, toujours douce...

Sa voix menaçant de se casser, Linda reprit aussitôt sur elle.

— Allez, on s'dit à demain, mes p'tits chéris. Pis inquiétez-vous pas pour Linda. J'vas pas m'défaire en morceaux.

La neige commençait à tomber lorsqu'ils sortirent dehors. Des flocons abondants et duveteux.

Assis sur son arrière-train, Gandalf lapait goulûment l'air en essayant d'en attraper le plus qu'il le pouvait.

— J'vas aller acheter une couple d'affaires en face, annonça Vincent en traversant la rue Principale au lieu de se diriger vers l'église.

— C'est moi qui paye l'épicerie, décréta Dominic en faisant de même, laissant Gandalf à son festin glacé.

— Dom, est-ce que j't'ai déjà laissé payer l'épicerie quand tu viens dans l'boute ?

— Non, Vince, parce que t'as une maudite tête de cochon.

— Pas que tu l'mérites, mais j'vas t'préparer ton plat préféré, ce soir. J'ai sorti de l'original du congélateur avant d'partir à' matin :

celui que j'ai tué après que t'as pu être là pour l'effaroucher. J'vas juste acheter du bouillon pis des p'tites patates. « Tête de cochon » ! M'as t'en faire, moi, une tête de cochon !

— D'la fondue à l'original... grommela Dominic avec appétit, sourd au reste. Toi tu sais parler aux hommes.

— C'est ça qu'on m'a dit, oui, opina Vincent sans trop de conviction.

En poussant la porte de l'épicerie, il songea que le célibat commençait à lui peser.

Malacourt comptait bien quelques gais dans le placard, mariés pour la plupart, mais Vincent avait depuis longtemps renoncé à manger de ce pain-là. Trop de complications, chaque fois. Et il abhorrait les complications, quelles qu'elles soient.

Peut-être était-ce pour cela qu'il excellait dans son travail : il avait un don pour décomplicer les situations les plus complexes ; il parvenait toujours à les ramener à leur plus simple expression.

En observant, en écoutant, en interrogeant, Vincent constituait un portrait mental hyperdétaillé de chaque enquête, portrait qu'il scrutait ensuite pour y débusquer une cause, un motif à rattacher au crime.

Puis, affinant son approche, il remontait inexorablement jusqu'au coupable.

Au final, le chemin menant de la victime au criminel apparaissait limpide. Souvent tordu, mais limpide.

Dans le cas de la petite Kanti Wabanonik, il n'avait guère eu besoin de recourir à ses facultés de déduction.

Kanti... Enceinte à quatorze ans, violée par son partenaire, selon toute vraisemblance...

Deux vies perdues, une enfance volée.

Puisqu'il en était partie prenante, Vincent ne pouvait évidemment être mêlé à l'enquête, ce qui le contrariait souverainement.

Kanti, où es-tu allée te cacher ? se demanda-t-il en entrant dans l'épicerie.

Désormais affiliée à une bannière provinciale, l'épicerie de Malacourt, la seule que comptait la municipalité, avait été entièrement rénovée un an et demi auparavant. Au décès du propriétaire, qui s'était enlevé la vie, Linda avait acheté le commerce qu'opérait à présent pour elle l'une de ses cousines, Danièle.

La cure de jouvence avait fait grand bien à l'établissement qui, des années durant, n'avait pas payé de mine. L'étage avait également subi d'importantes transformations. Accueillant jadis l'appartement du proprio, il avait été entièrement remodelé afin d'être scindé en deux petits logements tout équipés.

Linda était alors certaine qu'il s'agissait d'une bonne affaire, compte tenu du boom économique et tout ça. Lequel « boom » avait

plutôt fait « pouf ».

Après avoir brièvement accueilli des ouvriers, les deux appartements de Linda avaient échu à sa cousine Danièle et à la fille de celle-ci, Jessica, qui s'occupait de l'épicerie avec sa mère et qui était incidemment la filleule de Linda.

Dès qu'il en franchit le seuil, Dominic porta instinctivement son regard vers le comptoir-caisse où se tenait ladite Jessica.

— Allo Jess, dit Dominic en affichant un sourire presque trop content.

— Salut la visite ! s'exclama la jeune femme en souriant à Dominic. Allo Vincent. Mes sympathies pour madame Berthe. J'sais qu'vous étiez proches d'elle.

— Merci, Jessica. T'es ben fine, la remercia Vincent en ramassant un panier avant de gagner l'allée centrale.

Il ne fut pas sans remarquer, ce faisant, le regard gourmand que décocha à la dérobée Dominic à Jessica dès qu'elle eut tourné la tête.

Une fois hors de portée de voix, Vincent taquina son ami.

— C'est un vrai fétiche, toi pis les caissières de Malacourt.

Lorsqu'ils s'étaient connus, à l'automne 2012, Dominic s'était envoyé en l'air avec la prédécesseure de Jessica, une dénommée Shana qui depuis s'en était allée explorer d'autres horizons.

— Elle doit avoir quinze ans d'moins qu'toi. Pis en plus, c'est d'la famille à Linda, rappela Vincent pour en rajouter.

— J'fais juste regarder, protesta distraitement Dominic en examinant les différents bouillons proposés. Tu l'sais : moi, les belles femmes, j'aime les admirer. Pis Jessica, elle est foutument admirable. C'est pas mêlant, j'pense que j'lui mangerais l'cul même si elle avait la tourista.

Vincent s'arrêta net, interloqué.

— Ça, c'est de loin l'affaire la plus dégueulasse que tu m'aies dite, Dom. Pis tu m'en as dit en ciboire, des affaires dégueulasses.

— P'tite nature, asséna un Dominic impénitent. Mais pour c'qui est de Jess, j'ai pas l'intention de faire un *move*. Sinon, je l'aurais faite ben avant.

— C'est ça, Dom. Sais-tu c'qu'elle te dirait, Linda, si elle te voyait z'yeuter sa filleule ? « Donne à manger à un cochon pis il viendra chier sur ton perron. » C'est ça qu'elle te dirait. Pis elle aurait raison.

— Bon, on va décréter un moratoire sur les métaphores porcines, OK, mon Vince ? J'vais aller prendre d'la bière, conclut Dominic en pouffant par-devers lui tout en se dirigeant vers les frigos.

— Oublie ça, réitéra Vincent en déposant deux cartons de bouillon au vin rouge dans son panier. J'en ai assez pour tenir un an.

— T'es fatigant à rien m'laisser acheter comme ça, obtempéra son ami de mauvais gré. Si tu venais te promener à Montréal de temps en

temps aussi, j'pourrais t'rendre la pareille.

— Une fin d'semaine de temps en temps, j'dis pas. Mais en même temps, Montréal, j'tripe pas. Tu l'sais. Trop gros, trop d'bruit, trop d'toute.

— Trop de gars ? Heille, penses-y : tout un Village à encu... euh... à écumer.

— Hostie qu't'as pas d'classe, rétorqua Vincent en s'éloignant.

Derrière lui, son ami éclata de ce rire d'aplomb qu'il réservait pour de pareilles circonstances.

— Fâche-toi pas, mon gros loup, dit Dominic en le rejoignant devant la section fruits et légumes. Mais sérieux, ton « une fin d'semaine de temps en temps », c'est d'la *bullshit*. Deux ans qu'on est chums pis t'es *jamais* descendu.

— J'sais. Mais moi, tant qu'à voyager, j'aime mieux m'payer un vrai voyage. Tsé, comme quand chu allé à' pêche sur la Méditerranée.

— En tout cas, fais à ta tête, mais y reste que côté gars, tu vas être dû pour te caser. À Malacourt, j'veux ben croire qu'y a pas grand monde qui joue dans ton équipe, mais à Nottaway, y doit ben y avoir une couple de bons partis, me semble ?

— J'ai pas mal atteint les limites de Grindr, j'te dirais, avoua Vincent en sélectionnant une botte de carottes et un chou frisé pour ses *shakes* post entraînement.

En maniant les légumes, il ne put contenir une grimace de douleur.

— Donne-moi ça, le gronda Dominic en lui prenant le panier. Pis j'te parle pas d'cul, j'te parle d'amour, insista-t-il en ramassant quelques oranges.

Il était sérieux, comprit Vincent qui, peu enclin à se confier, opta pour la contre-attaque.

— Tu peux ben parler, Dom. Toi, c'est Tinder que tu dois être sur le bord de faire exploser.

Dominic, qui cumulait les conquêtes féminines depuis la puberté, accusa la rebuffade avec un sourire cryptique.

— Quoi ? s'enquit aussitôt Vincent, soupçonnant qu'il y avait anguille sous roche. Dis-moi pas que... ?

— Que j'ai rencontré une certaine quelqu'une, ouin, admit son ami en prenant l'air d'un gamin attrapé à faire un mauvais coup.

Vincent resta coi une seconde.

— Ah ben sacrement, 'est bonne celle-là, lâcha-t-il enfin. Tu peux ben m'avoir gossé pendant un an pour que j'm'inscrive sur Facebook. « On va pouvoir se donner plus de nouvelles, pouah-pouah-pouah... » Heille, on applaudit le champion d'la nouvelle, tout le monde.

Ils étaient les seuls clients dans l'épicerie.

— Pis comment elle s'appelle, ta quelqu'une ?

— Caroline.

En s'engageant dans la troisième et dernière allée qui contenait entre autres les céréales, Vincent, qui n'en voulait pas vraiment à son ami, car il était lui-même encore plus secret, poursuivit, patient :

— Pis Caroline, elle fait quoi dans la vie ? Vous vous connaissez depuis longtemps ? Tsé, détails de base : on force, un peu.

— Elle s'appelle Caroline Baillargeon, elle est urgentologue et on s'est rencontrés par un ami commun dans une *blind date* v'là... pas tout à fait cinq mois, là ? Ouin... début octobre.

Vincent ne pressa pas davantage Dominic, mais lui adressa un ultime regard de reproche avant de poursuivre ses emplettes.

— Pense pas que j'me suis pas aperçu que t'esquivais ma question sur ton absence de vie sentimentale, asséna Dominic en le dépassant. Pis j'achète d'la bière *anyway* !



*Debout sous les lourds rameaux enneigés d'un cèdre blanc, Kanti respirait l'odeur fraîche mais entêtante caractéristique de l'arbre.*

*Elle était presque invisible, ses habits blancs comme neige.*

*Laquelle promettait de tomber en quantité.*

*L'adolescente tendit l'oreille, évacuant mentalement chaque son issu de la nature ambiante afin d'isoler celui, encore très lointain, d'une motoneige.*

*À l'affût, Kanti attendit sans bouger un cil, mais prête à faire glisser de son épaule le fusil de sa mère.*

*Immobilité, attente...*

*Le bruit se rapprochait.*

*Plus près.*

*Bientôt, Kanti vit poindre l'engin entre les arbres.*

*La motoneige stoppa sa course à trois mètres d'elle.*

*Même si proche, le conducteur ne la repéra pas.*

*Kanti, elle, avait reconnu la motoneige bien avant qu'elle ne s'arrête, puisque c'était la sienne. Elle connaissait également la personne qui la conduisait.*

*Les traits détendus, elle sortit de sa cachette.*

## 5. « À madame Berthe »

**Samedi, 15 février 2014, UN PEU PASSÉ MIDI** — La neige tombait dru lorsqu'ils regagnèrent leurs véhicules près de l'église.

Pensif, Vincent démarra sa camionnette 4x4 et roula hors de la ville. En passant devant la maison de feu madame Berthe, il s'essuya les yeux d'un geste ridiculement brusque, feignant de ne pas pleurer en dépit de ce qu'il se trouvait seul à bord.

Parvenu à la fourche du Diable, il prit à droite. Passé le pont de la rivière aux Fées, un bras maigrelet mais impétueux de la rivière Matshi qui courait sur le flanc est du territoire, le Rang 2 s'ouvrait sur la gauche, orientation nord-sud, et dévoilait une campagne qui n'avait plus d'agricole que son passé.

Si l'on continuait tout droit après le pont, on débouchait sur l'embarcadère municipal, une descente de bateau en béton grossièrement aménagée qui servait aussi l'hiver alors que les gens du coin amenaient par-là leurs cabanes de pêche sur le cours d'eau suffisamment gelé dans ce secteur précis.

Vincent avait installé sa propre cabane peu avant le temps des Fêtes. Cet après-midi même, il comptait y emmener Dominic. Il en profiterait alors pour lui montrer de quel bois se chauffait sa nouvelle motoneige.

Vincent renifla un ultime relent de chagrin puis sourit à cette pensée. Peu après s'être engagé dans le Rang 2, il arriva en vue de l'allée de saules pleureurs qui menait à l'ancienne maison de Dominic – ou enfin au terrain où celle-ci s'était jadis dressée.

Venu régler ses comptes avec une enfance traumatisée deux ans plus tôt, Dominic avait depuis vendu le terrain sur lequel avait été bâti l'été précédent un châtelet préfabriqué assez vulgaire dont un couple d'avocats de Nottaway prendrait possession le printemps venu.

En dépassant l'entrée de cour, Vincent jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et constata que Dominic ne ralentissait pas, ce qui lui fit plaisir : son ami avait tourné la page.

Vincent habitait une maison de plain-pied sous laquelle il avait creusé un sous-sol qu'il était venu à bout de « finir » cet automne. Il y avait installé son gymnase personnel, une deuxième salle de bain et une salle de lavage.

En remontant son entrée de cour, Vincent écarta le sac d'épicerie qui se trouvait sur le siège du passager afin d'appuyer sur le bouton de la manette de la porte du garage qu'il laissait là en permanence.

Son garage était presque aussi gros que la maison.

Il le fallait bien puisque, outre le véhicule personnel de Vincent, l'endroit devait pouvoir accueillir une motoneige, une souffleuse à

neige, un tracteur à pelouse, un établi, un congélateur, et un frigidaire à bières parce qu'ici on aimait en boire « une p'tite frette » assis dans l'un des deux massifs fauteuils de cuir qui flanquaient l'électroménager. Un énorme esturgeon empaillé accroché au mur juste au-dessus desdits fauteuils complétait le tableau outrancièrement mâle, parce qu'ici on aimait également faire étalage de ses trophées de chasse et de pêche.

Sans oublier une armoire de métal verrouillée remplie d'armes de chasse et de deux gilets pare-balles que Vincent s'était procurés pour parer aux urgences ; il vivait loin et aimait arriver préparé, le cas échéant.

Vincent attendit que Dominic l'ait rejoint à l'intérieur du garage avant d'activer la fermeture de la porte coulissante.

— As-tu d'la place pour ça dans ton *fridge* ? demanda Dominic en brandissant fièrement sa caisse de vingt-quatre.

— Non, y'est plein. J'te l'ai dit. Juste à la laisser à côté, dit Vincent en activant la fermeture automatique du garage. Pis pendant que tu y es, rentre-nous-en deux frettes. J'vas préparer le lunch.

Vincent s'éclipsa par la porte mitoyenne donnant accès à la maison.

On entraît d'abord dans une spacieuse aire ouverte constituée, à gauche, de la salle à manger et de la cuisine, avec comptoir en L et îlot de boucher, et à droite, d'un grand salon.

Un écran géant occupait tout un mur de cette pièce et un agrégat savamment organisé de panaches d'originaux, de cerfs et de caribous ornait tout un autre. Le mobilier, recouvert d'un épais revêtement en lainage bourgogne, consistait en deux fauteuils disposés l'un en face de l'autre et un divan qui longeaît le mur sous les panaches.

L'ensemble de la décoration relevait d'une approche toute personnelle du « rustique chic », avec abondance d'essences de bois du plancher aux lambris en passant par les moulures et les armoires, tout cela patiemment conçu et installé par Vincent.

Entre la cuisine et le salon s'ouvrait un couloir permettant d'accéder, à gauche, au sous-sol puis à la chambre de Vincent, et à droite, à la chambre d'amis. Tout au bout du couloir se trouvait la salle de bain.

La porte arrière de la maison était située entre la salle à manger et la cuisine, aire ouverte très éclairée, tandis que la porte d'en avant se trouvait dans le salon.

Vincent ne les utilisait jamais, car il passait toujours par le garage.

Il en était à ranger les provisions dans la cuisine lorsque Dominic déposa une bière décapsulée sur le comptoir devant lui, entre un monceau de revues de plein air et des piles de romans policiers

reposant dans un équilibre précaire – Vincent se promettait de se fabriquer une bibliothèque... éventuellement.

Toujours heureux de rendre visite à Vincent, Gandalf se laissa choir sur le plancher de la cuisine de manière à avoir les deux hommes dans son champ de vision.

— À madame Berthe, dit Dominic en levant sa bière.

— À madame Berthe, trinqua Vincent.

Après une seconde gorgée suivie d'un silence méditatif, Vincent se mit en train de préparer le repas du midi.

— J'ai une demi-aubergine... des oignons... Pâtes ?

— Attaboy, approuva son invité en s'asseyant sur l'un des deux tabourets disposés devant la partie saillante du comptoir.

Dominic allait dire quelque chose lorsqu'un chat lui atterrit sur les cuisses.

— Quessé ça ?

— Dominic, j'te présente Chat, Chat, j'te présente Dominic, répondit Vincent sans interrompre les préparatifs du lunch.

Gandalf, qui s'était relevé en voyant arriver l'animal, poussa un jappement joyeux, curieux de connaître le nouveau venu.

Lequel animal n'en avait pour l'heure que pour Dominic, aussi le chien se recoucha-t-il sans insister, ses yeux naturellement tristes lui donnant à cette occasion un air particulièrement piteux.

D'emblée conquis par les ronronnements très sonores du félin, un bâtard roux à poils courts, Dominic ne chercha pas à le faire redescendre.

Il manquait au félin un bout de l'oreille droite et son museau portait une large balafre blanche.

— 'Me semblait qu'tu voulais rien savoir d'avoir un animal de compagnie, toi ? rappela Dominic en payant la traite au matou extatique.

— J'en voulais pas, non plus. Chu jamais là. Mais bon... C'était en décembre, juste avant Noël. J'étais en train de m'entraîner en bas après l'souper quand j'ai entendu gratter dans' fenêtré, derrière moi. J'me tourne, pis j'vois une paire d'yeux jaunes qui m'enligne. Pis là, j't'entends un miaulement à fendre l'âme. Y devait faire moins trente-cinq, dehors. On a eu nos premiers gros frettes cette semaine-là...

— Pis tu l'as pris avec toi, compléta Dominic.

— Ben, pas exactement. Je l'ai mis dans l'garage. C'est une chose de pas vouloir d'animal, c'en est une autre d'en laisser crever un sans lever le p'tit doigt. J'avais rien à y offrir, 'fait que j'y ai donné du poisson : du doré congelé de cet été.

— Du doré !? Y peut ben être resté !

— Ouin. Mettons qu'y a pas haï ça. *Anyway*, ç'a faite son temps. Y s'laissait pas vraiment approcher, tsé. La première semaine, chaque



fois que j'passais par le garage, je l'voyais jamais. Y s'cachait. Mais y'était propre : j'y étalais d'la gazette à terre pis y faisait toutes ses affaires là-dessus. Dès que j'rentrais dans' maison, je l'entendais aller manger ses croquettes. Pis, ben, la deuxième semaine, j'revenais du travail pis y m'a suivi en dedans. J'me suis installé dans l'salon avec ma bière, pis y'est venu se coucher sur mes genoux, comme y vient de s'coucher sur les tiens. Et pis c'est là qu'on en est.

— En tout cas, y s'est dégêné vite, hein, *Chat* ?

Le matou releva la tête, les yeux mi-clos, puis la reposa sur les cuisses de Dominic.

— Y m'a l'air de s'être battu pas mal, reprit ce dernier en prenant une gorgée de bière.

— Oui. Je sais pas qu'est-ce que ça va être au printemps, mais pour l'instant, y demande jamais à aller dehors. J'y ai mis sa litière pis sa bouffe au sous-sol. Y continue de s'cacher pas mal, mais dès que j'reste assez longtemps dans une pièce, y vient m'rejoindre...

À ces mots, le chat se redressa, s'étira, puis sauta par terre et s'en fut en passant devant un Gandalf tout désireux de socialiser.

— ... pis y s'en va aussi vite qu'il est venu, conclut Vincent.

Le matou n'eut même pas un regard pour le chien qui, débiné, se recoucha en attendant que quelqu'un veuille bien se rappeler sa présence.

Occupé à couper les oignons et l'aubergine, Vincent se tut pendant un moment.

Subrepticement, l'atmosphère se plomba.

— 'Fait que, ton partenaire a essayé d'te tuer, lâcha Dominic sans plus de cérémonie.

Comme il était arrivé de Montréal pile pour le début de la cérémonie, Vincent et lui n'avaient pas encore eu le loisir d'en reparler.

À l'hôpital autant que depuis sa sortie, Vincent s'était volontairement montré éluif lors de leurs quelques échanges virtuels.

Que le sergent-détective Vincent Parent ait, en état de légitime défense, abattu son collègue, le sergent-détective Antoine Lemay, avait depuis fait grand bruit. Mais il ne s'agissait là que du corollaire de la véritable histoire. Laquelle, pour le moment du moins, n'avait toujours pas été ébruitée.

Certaines informations étaient frappées d'une ordonnance de non-publication à cause de l'âge de Kanti Wabanonik, mais on ne pouvait taire en revanche son identité à cause du meurtre de sa mère, d'autant plus qu'on craignait pour sa vie et qu'il fallait la retrouver rapidement.

Sa photo circulait beaucoup depuis le jour même des événements.

Tout en poêlant l'aubergine tranchée en pointes minces avec les oignons, Vincent relata toute l'affaire à Dominic, dont la discrétion

absolue était acquise.

Et avec ce que lui avait dévoilé Vadeboncœur un peu plus tôt, il en avait davantage à dire. Il se raconta donc tout en cuisinant, plongeant, ici, les pâtes dans l'eau bouillante, revenant, là, sur un détail en les brassant.

Dominic ne l'interrompt pas. La mine absorbée, il enregistrerait chaque information.

Quand Vincent fit état du .38 au numéro de série effacé retrouvé sur Lemay, Dominic tira la même conclusion que son confrère du SPVM pendant que Vincent égouttait les pâtes.

— À mon avis, Lemay avait planifié d'te tuer en faisant passer ça sur le dos d'la femme.

C'était le lieutenant-détective Chartier qui parlait et non plus « Dom ».

— Probable. Il me tire avec le .38 une fois qu'on est dans la maison, puis il abat Anna et sa fille avec son arme de service. Il met le .38 dans la main d'Anna et tire un autre coup rapidement pour que d'la poudre de l'arme s'incruste dans sa chair. Il dispose du corps d'la petite enceinte pour pas qu'on découvre qu'il est le père de l'enfant à naître, puis il raconte qu'Anna m'a tué, que lui l'a eue ensuite et que Kanti s'est sauvée, résuma Vincent en redevenant à son tour, le temps de la supputation, le sergent-détective Parent.

Son hypothèse énoncée, il sortit deux bols d'une armoire.

— Ça aurait été facile pour lui de s'débarrasser du corps d'la p'tite ? demanda Dominic.

— Oui. La Matshi coule pas loin d'là, et y a des trouées qui gèlent pas, tout le long des berges. Pis une fois que c'te rivière-là avale quèqu'chose, c'est rare qu'elle le recrache. Le fait qu'elles étaient parées à toute éventualité, la mère et la fille, pis le fait qu'elles se sont poussées dès qu'on est arrivés, ç'a complètement déstabilisé Lemay.

Ils se turent pendant que Vincent servait. Hormis la disparition plus que problématique de Kanti Wabanonik, l'affaire était pour l'essentiel résolue : on connaissait les crimes de Lemay, et on savait quels en étaient les motifs.

« Elle faisait plus vieux que son âge », se répéta mentalement Vincent en étouffant une bouffée de nausée.

Il ne subsistait aucune zone d'ambiguïté.

Pourtant, quelque chose, il n'aurait su dire quoi, continuait de tarauder Vincent.

— Méchant trou d'cul, commenta Dominic en attaquant le bol de pâtes que son hôte venait de poser devant lui.

Après avoir émis un grommellement approuvateur, Dominic leva les yeux vers son ami qui n'avait pas encore touché à son propre bol.

— OK. Qu'est-ce qui t'chicote, Vince ?

— Je sais pas. Sérieux. Y a d'quoi qui accroche, mais je sais pas quoi.

Pour le moment, Vincent choisissait de garder pour lui la teneur de la seconde partie de son entretien avec Vadeboncœur, tout à l'heure.

— Hum...

Songeur, Dominic retourna à ses pâtes.

Vincent l'imita. Le plein air lui avait toujours été bénéfique par le passé. La perspective d'une partie de pêche sur la glace, après le dîner, lui souriait parce qu'il s'agissait d'un contexte, comme la chasse, dans lequel son esprit se mettait en mode résolution de problème sans même que Vincent ne s'en rende compte.

Il formula le vœu que cette fois-ci ne soit pas différente.



*Le baril de métal sectionné rougeoyait dans la pénombre. Posée sur une grille de four recyclée, une casserole laissait échapper un fumet appétissant.*

*Kanti ne raffolait pas de cette cachette, humide en permanence, mais ça pouvait aller pour le moment. Il y avait tout ce dont elle avait besoin, même plus, puisque sa mère et elle avaient commencé à apporter graduellement, en douce, le nécessaire à leur subsistance à toutes deux.*

*« Plusieurs spots, comme les écureuils », lui répétait-elle.*

*Sa mère savait-elle, dans son for intérieur, que les choses prendraient une tournure aussi tragique ?*

*Savait-elle, au fond, qu'en voulant protéger coûte que coûte sa fille, elle risquait de ne pas en réchapper ?*

*Sa mère était, avait été, une femme intelligente et sensible, prévoyante par-dessus tout.*

*Elle le savait sans doute, oui, en conclut l'adolescente.*

*Tout comme elle avait su en un coup d'œil, lorsque Kanti lui avait montré son ventre après lui avoir finalement relaté ce qu'on lui avait fait endurer, qu'il était trop tard pour un avortement.*

*À ce jour, Kanti était incapable de décider si elle était déçue ou soulagée de cela. Elle ne s'était pas tue parce qu'elle voulait garder l'enfant et craignait la réaction de sa mère. Elle s'était tue parce que...*

*Parce qu'elle était incapable de parler.*

*Déjà peu loquace de nature, elle avait fonctionné des mois durant dans une sorte de déni brumeux, sans règles désormais mais jetant néanmoins des tampons à intervalles réguliers. Ça non plus, ce n'était pas pour tromper sa mère : ça tenait du réflexe, ça participait de cette illusion que tout était normal et que tout continuerait d'être normal.*

*Mais rien ne l'était, évidemment.*

*Et son ventre de pousser et de croître, à l'instar du bébé qui y flottait, inconscient de l'infamie qui l'avait engendré.*

*Le geste sec, Kanti brisa deux lanières d'original séché et jeta les morceaux dans le bouillon odorant.*

*Assis en face d'elle, Mikael n'avait dit mot depuis qu'elle l'avait ramené ici après qu'ils eurent caché la motoneige.*

*Du reste, il n'y avait pour l'heure rien à dire.*

## **Deuxième partie**

### **Pêche blanche, glace noire**

## 6. Une bonne prise

**Samedi, 15 février 2014, TREIZE HEURES QUARANTE** — La motoneige fonçait sur la rivière gelée, non loin de la rive, en direction sud.

Bien agrippé à Vincent, Dominic poussait des « Wahouhhh !!! » derrière la visière teintée de son casque, tel un enfant excité.

Tapi au fond du large traîneau attaché à la motoneige dans lequel Vincent trimbalait sa perceuse à glace et sa scie à chaîne, Gandalf avait de grandes goulées d'air froid avec un bonheur évident.

Le mercure indiquait moins vingt et un degrés Celsius. La neige craquante reflétait un soleil éclatant dont elle amplifiait la clarté aveuglante.

Blotties dans un élargissement moins profond de la Matshi qui formait une grande baie, une vingtaine de cabanes placées à bonne distance les unes des autres attestaient de la popularité de la pêche blanche dans le secteur de Malacourt.

Vincent y passait l'essentiel de ses congés, en hiver. La plus éloignée du bord, sa propre cabane était fort confortable, et pas qu'un peu grâce à la truie dont il l'avait équipée, un petit poêle à bois des plus efficace. Assis au calme dans un fauteuil en osier, au chaud malgré le froid qui régnait derrière les panneaux de mousse isolante et de contreplaqué épais d'à peine quelques centimètres, il goûtait un engourdissement bienheureux.

Dominic n'était venu à la cabane qu'une fois puisque, à choisir, il préférait utiliser ses vacances pour la chasse, à la fin de l'automne, et pour la pêche traditionnelle, en été.

Bien que provoqué par des circonstances tristes, ce séjour imprévu leur vaudrait au moins un bon moment sur la rivière, avait décidé Vincent, au plus grand plaisir de son ami.

Dès qu'il descendit de la motoneige une fois arrivé à destination, Vincent sentit un éclair de douleur jaillir de sa plaie non cicatrisée et se réverbérer dans tout son corps.

Sa grimace n'échappa pas à Dominic, qui se saisit aussitôt de la perceuse à glace en lui jetant un regard réprobateur.

— Prends tes antidouleurs, veux-tu ben ! Au minimum, t'aurais dû m'laisser conduire, Vince. Tu t'aides pas.

— Y a juste une personne qui conduit ce bébé-là pis c'est moi. Pis les antidouleurs, c'est des cochonneries super addictives, rétorqua Vincent en ramassant une cannette de bière dans le traîneau.

Gandalf y attendait toujours, assis, que Dominic lui donne la permission d'aller gambader. L'animal obéissait dorénavant à son maître au doigt et à l'œil, avait vite relevé Vincent.

— Va, mon chien, dit Dominic.

Le saint-bernard bondit dans la neige, s'y roulant et s'y grattant le dos en poussant des glapissements satisfaits. Âgé d'à peine plus de deux ans, Gandalf était encore un jeune chien.

Dans l'intervalle, Vincent alla quérir dans sa cabane deux cannes à pêche à brimbale, en bois. Des leurres fluorescents étaient accrochés au bout. À l'extrémité inférieure du bras amovible de chacune, Vincent avait attaché un grelot devant le prévenir d'une prise éventuelle – une coquetterie peu utile en vérité puisque, souvent assoupi dans sa cabane, il entendait rarement le tintement.

Dominic perça – comme un chef, reconnut Vincent d'une moue approbatrice – deux trous ronds dans la glace épaisse d'environ trente centimètres ; elle l'était davantage à mesure que l'on s'approchait de la rive.

Plus au centre, ainsi qu'en amont et en aval, la Matshi gelait rarement assez pour qu'il soit prudent de s'y aventurer, aussi les pistes de motoneige ne s'éloignaient-elles que peu du bord. Et encore, comme l'avait signalé Vincent, des trouées plus chaudes, caprices de la nature, survenaient çà et là.

En cela, la baie constituait une rare zone sécuritaire pour la pêche blanche.

La Matshi, aussi longue que sinueuse, serpentait sur un vaste territoire qui englobait Malacourt, Nottaway et Saint-Clovis. D'ailleurs, son nom originel, abandonné depuis la colonisation, était « Matshi nottaway », ou « Matchi nodowe », qui signifiait en algonquin, littéralement, « mauvais serpent ». Le nom Matshi avait collé à la rivière, surnommée aussi « la Mauvaise ».

La ville de Nottaway, à ce propos, était jadis désignée sous le nom de « Misidji nodowe », qui voulait dire « Gros ventre du serpent », puisque c'était là que la rivière était à son plus large. Là encore, seul le nom Nottaway avait subsisté.

— J'vais allumer la truie, dit Vincent.

— Ah ben j'te pensais pas zoophile ! Pis c'est moi que t'accuses de pas avoir de classe ? l'agaça Dominic en remplaçant la perceuse dans le traîneau.

Vincent roula des yeux en retournant à la cabane.

Des verres fumés vissés sur leurs visages, Vincent et Dominic prenaient le soleil, assis non loin des deux trous sur des chaises pliantes de toile que le premier gardait dans sa cabane.

— Si c'est pas la grosse vie sale, ça, commenta-t-il.

— Mets-en. J'pourrais facilement m'habituer... insinua Dominic.

Intrigué par le sous-entendu, Vincent tourna la tête de quelques degrés vers son compagnon.

— Regrettes-tu d'avoir vendu ton terrain ?

— Non, pantoute. J'ai ben pensé me construire un chalet, plus proche d'la rivière, pis laisser l'ancien emplacement d'la maison retourner à l'état sauvage, mais... J'me suis aperçu que j'pourrais pu jamais habiter là. Trop d'mauvais souvenirs, conclut Dominic sur un ton calme mais qui n'invitait pas au développement.

Vincent respecta cela.

— En tout cas, à défaut d'un chalet, t'as une chambre d'amis à ta disposition *anytime*, rappela-t-il tout en surveillant l'une des deux cannes qui venait, lui semblait-il, de bouger.

Il n'avait pas eu la berlue, comme en attesta le tintement du grelot.

Se voyant déjà déguster un filet de doré poêlé en guise d'entrée avant la fondue à l'original, Vincent se leva d'un bond et empoigna la canne : le poisson se débattait.

Au bout d'une bonne minute de manœuvres prudentes mais assurées, Vincent était sur le point de sortir le poisson, un doré devant peser une quinzaine de livres au bas mot, lorsque l'hameçon déchira la gueule du monstre qui, blessé mais libre, disparut dans les ténèbres glacées.

— Tabarnack ! pesta le pêcheur bredouille en fixant le trou, frustré autant par l'issue du duel avec le doré que par les ricanements de Dominic, resté assis non loin de là.

— Tu perds la main, mon Vince !

— Tsé qu'à la place d'la fondue à l'original, j'peux t'préparer un *kraft dinner*, mon p'tit humoriste, l'avertit Vincent qui n'avait pas tout à fait recouvré sa bonne humeur.

— Fâche-toi pas, mon gros loup. La baie doit être pleine de poissons. On est pas là depuis vingt minutes que ça mord déjà.

— M'as-t'en faire des « gros loup », ronchonna Vincent en ramassant sa cannette de bière dans la neige.

Il se rassit en maugréant, les yeux clos derrière ses lunettes fumées, le visage incliné vers le soleil d'hiver.

— Es-tu encore fâché ? demanda Dominic au bout de quelques secondes à peine et en ne cherchant nullement à dissimuler son amusement.

— Ta gueule, répondit Vincent, incapable de ne pas sourire en disant cela.

À présent avachis dans la cabane, chacun dans son fauteuil en osier, Vincent et Dominic contemplaient, un peu hébétés, le petit poêle duquel émanait une douce chaleur.

Une demi-heure que le doré combatif s'était échappé, et pas une touche depuis.

Un vent du nord-ouest s'étant levé, les deux pêcheurs avaient



déménagé leurs pénates dans la cabane, à présent confortable à souhait.

Dehors, la température avait chuté à moins vingt-cinq degrés Celsius, comme en témoignait la ligne de mercure d'un thermomètre enchâssé dans un brochet miniature en bois sculpté accroché à la fenêtre de la cabane, dehors.

Vincent était l'auteur de l'œuvre.

— Tu dois piquer des bons roudillons ici, nota Dominic en étouffant un bâillement.

Vincent ne répondit pas. Il était occupé à scruter, par ladite fenêtre, le ciel devenu gris.

Gris et lourd.

— Coudon', on va-tu avoir une tempête ?...

Il avait prévu qu'ils disposeraient d'au moins deux heures de pêche compte tenu du jour qui déclinait dès dix-sept heures en cette saison, mais peut-être devraient-ils se contenter d'une heure. Tant pis : ils reviendraient demain de toute façon.

— Quand est-ce que tu vas m'en gossier une, sculpture en bois ? demanda Dominic en étirant le bras pour ramasser une boîte d'allumettes sculptée pleine de fioritures, une autre création de Vincent.

— C'est juste un passe-temps. Ça m'détend.

— Méchant passe-temps, commenta Dominic en examinant de plus près les délicats entrelacs patiemment ouvragés dans le bois. Moi, j'fais des sudokus. Pis j'ai des plantes : toute qu'un hobby comparé au tien ! Mais en tout cas, pour vrai, j'aimerais ben ça, une p'tite sculpture, un moment donné.

— Ça *fitterait*-tu dans ton beau décor urbain ?

— Tu peux ben parler, avec tes panaches pis tes guédiss de bûcheron. Ta maison serait bâtie dans le Mile-End que t'aurais une file d'un kilomètre de long de hipsters prêts à payer pour la visiter.

— J'pourrais vendre des t-shirts avec des imprimés de loups, renchérit Vincent. Ça pognerait, ça avec. Ç'a l'air que c'est ben deuxième degré, par chez vous.

Du dehors leur parvinrent les bruits d'une course animée autour de la cabane.

Veille de tempête ou pas, Gandalf continuait de s'ébattre avec un enthousiasme très audible.

— Pauv' bête, soupira Vincent en accusant encore un éclair de douleur dans son bras, plus léger cette fois. Il doit être petitement dans ton appart'. Un logement un et demi, c'est déjà p'tit pour toi.

— Deux et demi, corrigea Dominic en le regardant subrepticement se tâter le bras.

Dominic se décapsula une seconde cannette. Autrefois, il en aurait

déjà été à la cinquième ou sixième. Il avait ralenti le rythme de sa consommation d'alcool en même temps que celui de ses conquêtes.

— Là, c'est juste de l'orgueil mal placé, Vince, ne put s'empêcher d'ajouter Dominic.

— Fais-toi-z'en pas, môman. Chu pas à l'agonie.

— Vince, tu deviendras pas un junkie si tu prends des antidouleurs pendant quèqu' jours... *Anyway*. Fais à ta tête. Mais c'est moi qui conduis ton bébé au retour, trancha Dominic. On va donner un *break* à ton bras.

— On verra.

— C'est tout vu.

Vincent allait répliquer lorsque les jappements de Gandalf coupèrent court à la discussion.

— J'ai-tu entendu un des grelots, moi là ? demanda Dominic en se levant aussitôt.

— J'croirais ben, l'imita Vincent.

Dès qu'ils posèrent le pied dehors, ils virent le saint-bernard qui tournait autour de l'un des deux trous, sa queue balayant joyeusement l'air.

La neige avait commencé à tomber, éparse.

Vincent atteignit le trou le premier pendant que Dominic appelait Gandalf à lui pour qu'il ne morde pas le poisson, ce que le chien aurait sûrement envie de faire.

Gandalf ! Assis... Reste.

En remontant la ligne, Vincent rencontra une forte résistance, mais l'hameçon semblait bien planté.

Soudain, il cessa de tirer et tourna la tête vers son ami, blême.

— Dom, pourrais-tu *caller* mon C.G.A. ?

Vincent lui indiqua le numéro du Centre de gestion des appels pendant que Dominic sortait son téléphone.

Tout en composant le numéro, il s'approcha.

Par le trou de vingt-cinq centimètres de diamètre, on pouvait clairement voir le visage livide d'un homme. Ses orbites béantes avaient été vidées par la faune aquatique. Il n'en paraissait pas moins fixer un point indéterminé au-delà des deux pêcheurs.

— J'ai pas d'signal, câlice, s'impativa Dominic en se déplaçant tout en montant puis descendant son appareil.

— Pogne le mien dans ma poche-revolver, lui enjoignit Vincent, qui s'était accroupi en étirant le bras droit pour saisir le col du blouson du mort que le courant pouvait emporter à tout moment.

Le cadavre s'était un peu déplacé en cours de manœuvre et avait désormais le haut du visage masqué par la glace, ce qui n'était pas pour déplaire à Vincent, qui continuait toutefois de redouter que le corps lui échappe.

Et il tenait maintenant doublement à le repêcher puisque, en saisissant le col, il avait mis au jour une profonde lacération pratiquée dans le cou de l'infortuné dont la blancheur attestait qu'il s'était vidé de son sang.

Le vent avait redoublé d'intensité, n'augurant rien de bon pour la suite. Ensoleillé à leur arrivée trois quarts d'heure plus tôt, le ciel s'était complètement couvert.

Dominic tenta sa chance avec le deuxième téléphone, sans plus de succès.

— Ciboire ! pesta Vincent entre ses dents en agrippant toujours le col du cadavre, son gant de cuir n'offrant plus guère de barrage contre l'eau froide.

Le débit de la neige avait augmenté. La tempête serait bientôt sur eux.

— OK. Dom ? reprit Vincent en réfléchissant à toute vitesse. Va dans la cabane : y a un crochet à glace près d'la porte, à gauche. Prends-le. Après, va dans l'traîneau pis ramène la scie à chaîne. Tu vas agrandir le trou ben, ben gentiment.

Dominic revint avec le crochet et la scie qu'il démarra au premier coup de cordon de lanceur. En usant de moult précautions, il découpa deux morceaux de glace à partir du trou en prenant garde de ne pas atteindre l'eau dans la partie où le cadavre était amarré : ces quelques millimètres de glace garantissaient que la scie à chaîne n'endommagerait ni n'entrerait en contact avec le corps.

En s'aidant du crochet, Dominic cassa cette fine pellicule et tira ensuite l'un après l'autre les lourds morceaux de glace jusque sur la neige.

Sa main percluse de froid, Vincent maintint sa poigne sur la dépouille flottante que l'ouverture ainsi pratiquée leur permit de hisser.

Sec, le cadavre devait peser près de deux cents livres.

Dominic remarqua à son tour l'entaille au cou de la victime, cause évidente du décès.

— Regarde, Vince, dit-il assez fort pour ne pas être enterré par le bruit du vent. Des lacérations au cuir chevelu. Y m'a l'air d'avoir reçu des coups assez violents. Un objet dur pis rond.

Vincent y regarda de plus près : la tempe gauche et, plus haut, la partie supérieure du crâne affichaient en effet d'importantes lésions, constata-t-il à son tour en pressant sa main droite contre son bras gauche endolori.

— Tes points de suture ont-tu lâché ? s'enquit Dominic dont les yeux allaient de son ami au macchabée.

— Y'ont pas suturé la blessure, y'ont cautérisé. C'est un p'tit trou de rien. Et ça va, Dom, insista Vincent en se dirigeant vers le traîneau.

À dire vrai, il avait en ce moment l'impression qu'on enfonçait un crayon dans sa plaie.

Se tenant non loin d'eux, immobile mais à l'affût, Gandalf surveillait attentivement le déroulement des opérations.

Dans le fond du traîneau, Vincent récupéra une bâche de toile. Tout en la dépliant et en la secouant afin de préserver autant qu'il était possible, dans les circonstances, l'intégrité du cadavre en vue des futurs prélèvements auxquels procéderaient les techniciens de l'Identité judiciaire, il examina de nouveau les cieux gris qui crachaient maintenant une neige lourde et dense.

Normalement, Vincent aurait dû laisser le corps près du trou sans plus y toucher, sécuriser la scène et attendre que le C.G.A. dépêche sur place la patrouille formée en motoneige, le Service d'identité judiciaire et, bien sûr, des plongeurs.

Normalement.

Mais c'était sans compter le signal cellulaire brouillé à cause de la tempête qui se levait, ainsi que le vent et, surtout, la neige qui ne tarderait pas à rendre la visibilité nulle sur la rivière.

Vincent ne disposait pas de piquets pour fixer par-dessus le corps la bâche qui, du reste, serait ensevelie en moins de deux. Ce qui, c'était une possibilité dans le secteur, n'empêcherait pas loups, coyotes, renards, voire lynx, de venir faire bombance.

Impossible, par ailleurs, de déplacer le corps dans la cabane trop chaude : un brusque changement de température risquait d'altérer le cadavre. Et l'y placer en laissant la porte ouverte laissait entier le problème des bêtes.

Tout considéré, trimbaler le cadavre au froid était la solution la moins dommageable.

Bref, dans un contexte extraordinaire, Vincent était contraint de déterminer au plus pressé dans quelle option intrinsèquement fâcheuse résidait le moindre mal.

Conscient du dilemme avec lequel son ami se débattait, Dominic s'approcha et, plaçant sa main près de sa bouche afin de couvrir le vent à présent furieux, déclara :

— Ton *turf*, ton *call*, Vince.

À l'initiative de ce dernier, ils enroulèrent le corps dans la bâche afin de limiter son exposition et le déposèrent, avec force délicatesse, dans le traîneau.

Vincent effectua quelques moulinets avec son bras gauche malmené, puis se dirigea vers la motoneige. Apercevant Gandalf, il réalisa que le chien ne pourrait pas embarquer dans le traîneau, occupé, pour le voyage de retour.

— Il va suivre, inquiète-toi pas pour lui ! cria Dominic en faisant claquer ses doigts en direction de Vincent qui, de mauvais gré, lui

lança les clés de la motoneige.

Ils atteignirent le débarcadère en dix minutes, soit cinq de plus que pour la même distance à l'aller. Pas question de risquer d'endommager la dépouille.

— J'ai un signal, annonça Vincent en descendant de la motoneige. Allo ? Sergent-détective Vincent Parent ici. J'ai une victime d'homicide.

Dominic descendit à son tour et alla scruter la rivière, en vain, une muraille blanche empêchant de voir à plus d'un mètre devant soi.

— Je suis au débarcadère municipal de Malacourt, poursuivit Vincent. On a repêché un corps dans la rivière Matshi, dans la grande baie au sud de Malacourt. Quand on l'a sorti de l'eau, j'ai constaté une laceration au cou à la base de la carotide. Y a aussi d'importantes lésions au cuir chevelu ; possibles fractures du crâne. Je sais pas combien de temps la victime est restée immergée mais elle est exsangue. On pouvait pas laisser le corps sur place sans risquer d'le perdre. Je suis avec le lieutenant-détective Dominic Chartier, du SPVM. Y commence à faire sérieusement tempête ici, fait' qu'y faut s'dépêcher. Oui... Oui... OK. 10-4.

Avec l'aide de Dominic, il détacha le traîneau et déplaça la motoneige plus loin : on ne mettrait pas son « bébé » sous scellé, ça non !

Durant les vingt-sept minutes qui suivirent, Vincent regretta de n'avoir apporté que de la bière et pas de thermos de café.

Écumant mais content, Gandalf reparut sur les entrefaites, suivi de peu par le Service des enquêtes sur les crimes contre la personne.

Vincent et Dominic allèrent à la rencontre des deux véhicules : une voiture de patrouille et le fourgon de l'Identité judiciaire, suivis bientôt par un troisième, un VUS banalisé. Ultimement, un fourgon cellulaire s'ajouterait au défilé pour emmener le corps, mais pas avant qu'on ait soigneusement sécurisé puis fixé la scène, qui n'était pas celle du crime mais celle où le cadavre reposait par défaut.

La première auto-patrouille à se garer était conduite par l'officier responsable du dossier, le sergent-détective Samuel Dumontier.

Vincent se félicita de le voir débarquer, car il savait qu'il ne bâclerait pas le travail. Il n'était en revanche pas pressé de voir descendre le partenaire de Dumontier, le sergent-détective Karl Berthelot. Il y avait peu à parier que ce dernier était revenu à de meilleurs sentiments à son égard depuis leur dernière rencontre à sa sortie de l'hôpital.

Vincent eut sa réponse lorsque Dumontier et Berthelot descendirent de leur véhicule. D'emblée, le second fit mine de se diriger vers lui, mais le premier le retint d'un geste ferme.

Vincent ne pouvait entendre ce qu'ils se disaient d'où il se tenait, mais il vit Dumontier désigner l'équipe de l'Identité judiciaire déjà à pied d'œuvre.

Berthelot s'y rendit tête baissée, non sans décocher à Vincent un regard chargé d'animosité.

Pendant qu'on dressait une tente au-dessus du traîneau, nécessaire compte tenu des précipitations abondantes, et qu'on installait des projecteurs en prévision de la tombée du jour, Dominic et Vincent relatèrent tour à tour les événements à Dumontier dans son véhicule.

— Criss, mon Parent, lâcha Dumontier dont l'enthousiasme habituel apparaissait ici un brin déplacé, ça tombe comme des mouches autour de toi !

— Celui-là était déjà mort, rappela Vincent en se contrôlant.

Assis derrière le volant, Dumontier bredouilla quelque vague excuse pour la maladresse de sa formule pendant que Vincent, installé sur le siège du passager, un bloc-notes rigide sur les genoux, commençait la rédaction de son témoignage sur du papier officiel semblable à celui qu'avait avec lui Vadeboncoeur à l'hôpital, à la différence que s'y trouvait cette fois identifiée la SQ.

— On va faire venir une couple de plongeurs demain matin, pour la forme, mais y a zéro chance qu'on r'trouve l'arme au fond d'la Matshi, confia Dumontier. C'est juste d'la vase. Ajoute les courants...

Dumontier n'était pas défaitiste mais réaliste, Vincent le savait.

— La baie est au sud, vers Nottaway... répondit Vincent en réfléchissant à voix haute. Le corps a dû être *dumpé* en amont, peut-être pas loin d'ici, au débarcadère, cherche. Avec la quantité de traces qu'y a ici, bonne chance. Pis ça, c'est en admettant qu'on l'a mis à l'eau... mettons, la nuit passée, ou très tôt à ' matin. Y peut aussi ben nous arriver de vingt kilomètres en amont. Dans l'eau gelée comme ça, à part des poissons qui s'gâtent, un corps peut s'conservier un bout... La coupure est franche. C'est une lame lisse...

Déformation professionnelle oblige, Vincent ne pouvait faire autrement que de partager des hypothèses avec son collègue, qui pour le compte n'en prit pas ombrage.

— Ouin. On n'en saura pas plus avant quèques jours, le temps qu'ils traitent le corps à Parthenais. C'est jamais aussi vite qu'on voudrait, tu sais ben.

Il le savait bien, oui.

Sa déposition terminée, Vincent prit congé. Il allait refermer la porte du véhicule lorsque Dumontier le retint.

— Pis... euh, ton bras ? Ça va mieux, l'gros ?

— Ça va s'placer, répondit Vincent. Ça va s'placer. Pis les préparatifs du mariage, ça avance, mon Sam ?

— La mère de Suzie pis elle sont là-dessus. J’voulais ça simple. Penses-tu ! Y seraient en train d’regarder pour inviter la reine que j’serais pas surpris !

— Ben hâte à la noce. Bye, Sam, dit Vincent en refermant la portière derrière lui.

Dominic, qui avait rencontré Dumontier le premier, se tenait à l’écart du périmètre avec Gandalf.

Vincent alla le rejoindre.

— On y va ? demanda-t-il en signifiant par là à son ami qu’ils pouvaient disposer.

Son téléphone indiquait dix-sept heures trois. Il faisait déjà sombre. Le vent, ne faiblissant pas, malmenait la tente de l’Identité judiciaire, qui tiendrait pourtant le coup : c’était prévu.

Ils se dirigeaient vers la motoneige lorsque, entre le sifflement des bourrasques de neige, Vincent entendit qu’on l’appelait.

— Parent !

Il se retourna et vit le capitaine Yves Frigon qui descendait du VUS d’où il n’avait pas bougé depuis son arrivée.

Massif mais ventripotent, à l’aube de la cinquantaine, Frigon était apprécié de ses hommes, contrairement à son subalterne le lieutenant Thibault, jugé arriviste. Frigon s’était autrefois illustré par son courage sur le terrain et en portait les cicatrices – là encore contrairement à Thibault, ce qui inspirait toujours le respect des agents qui, à leurs débuts idéalistes du moins, aspiraient tous à ce genre de destin-là.

— S’cuse, Parent : j’étais sur deux affaires en même temps, expliqua Frigon en rangeant son téléphone dans son manteau. Le bras, ça va ?

— Ça va s’placer, réitéra Vincent, surpris que le capitaine se soit déplacé.

— Chartier, c’est ça ? demanda Frigon en tendant la main à Dominic. On s’est vus dans le temps d’la chasse, me semble... ?

— C’est ça, confirma Dominic en lui serrant la main.

— Bon ben, Parent, c’pas pour être plate, mais j’peux pas pas te l’dire : t’es *bad lucké* en enfant d’chienne.

Vincent échappa un rire laconique.

— On peut dire ça, oui, boss, convint-il.

— Écoute... reprit Frigon en hésitant.

Comprenant la nature privée de la conversation, Dominic alla s’asseoir sur la motoneige un peu plus loin, Gandalf à sa suite.

— Ton chum, *chum* ? voulut savoir le supérieur de Vincent.

Vincent pouffa.

— Non. C’est mon bon chum. Mais pas mon *chum*. Y a pas plus hétéro que Dom. Vous êtes venu jusqu’ici pour me demander ça, boss ?

— Ben non, penses-tu, protesta Frigon en essuyant les flocons fondus prisonniers de ses sourcils en broussaille. Pour Lemay, j'espère que tu t'imagines pas qu'y en a un seul au poste pour t'en vouloir. C'est juste pas concevable, c'qu'il a faite. Mettre enceinte une jeune, tuer sa mère pis essayer d'tuer son partenaire... Bout d'criss ! Regarde : tout l'monde est *shaké*, mais tout l'monde comprend, pis tout l'monde a hâte que tu r'viennes. C'est ça qu'ton boss est venu t'dire.

Frigon jaugea Vincent un instant, comme pour s'assurer que le message avait été entendu.

— Vous direz ça à Berthelot, répondit Vincent en voyant le partenaire de Dumontier qui le fixait encore depuis le périmètre sécurisé.

Et au lieutenant Thibault, ajouta-t-il pour lui-même.

— Berthelot, c'est Berthelot. Y pense à sa sœur pis à ses deux p'tits neveux. C'est normal. Y'est sous l'choc, lui avec. Y s'entendait ben avec son beau-frère, tu l'sais. Mais quand on a été certains des intentions de Lemay à ton égard, qu'il avait prémédité ton meurtre, j'y ai parlé. Et je vais y parler encore, crains pas.

Sans doute était-il plus facile pour Berthelot de le haïr, lui, que de composer avec le fait qu'il avait été trahi par un ami, de la famille, même ; un mort à qui il ne pouvait plus adresser de reproches, raisonna Vincent.

— Toujours pas d'trace d'la p'tite ? demanda-t-il en profitant de ce que son patron venait d'entrouvrir cette porte.

— Rien pantoute, soupira Frigon avec humeur. Avec le gars du SPVM, Vadeboncœur, ça simplifie pas les choses. Il enquête sur Lemay, mais en même temps sur la disparition d'la jeune. C'est lui qui a la main haute parce que c'est toute relié. Y'a son équipe de Montréal avec lui, tsé, mais qu'esse tu veux : y connaissent pas l'coin comme nous autres. Y'ont pas eu l'choix d'intégrer des patrouilleurs formés en motoneige d'autres postes d'la région pour les recherches, parce que ça, le SPVM en a pas. Y quadrillent, y quadrillent, mais... Avec toute c'te forêt là pis la neige pis les sentiers pis les pistes tout partout, autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Si tu veux tout savoir, j'ai ben peur qu'y la retrouvent morte gelée contre un arbre. Si y la retrouvent.

Frigon se tut en secouant la tête.

Il s'agissait là d'une possibilité réelle. Le comté était, comme venait de le relever Frigon, très densément boisé dans toutes les directions. Quant aux innombrables pistes de motoneiges, les balisées comme les secondaires, on ne pouvait déterminer quel engin précis les avait foulées.

Bref, Kanti Wabanonik pouvait être n'importe où. Si les cachettes



possibles ne manquaient pas, le risque que l'adolescente meure d'hypothermie, ou qu'elle en soit déjà morte, étaient à ce stade supérieur à l'éventualité inverse.

Voyant qu'il était en train de décourager son subalterne convalescent, le capitaine Frigon se ressaisit :

— Au sujet d'la promotion...

— Boss, chu vraiment pas sûr...

— Ben profite de ta récupération pour te mettre sûr, Parent. J'prends ma retraite dans deux semaines pis c'est final. Le lieutenant Thibault va être promu capitaine, pis toi tu vas être promu lieutenant. T'es parfait pour la job, Parent, pis tu sais que chu pas un complimenteux. En plus, tu sais que c'est pas du *pushing*. Y a pas personne qui t'fait d'faveur : ta candidature était la meilleure, c'est toute.

Vincent ne dit rien. Personne ne lui faisait de faveur, en effet, mais il n'était pas celui qui avait soumis sa candidature. Il n'empêche, une fois le processus enclenché, il s'était dûment rendu à l'entrevue devant le comité de sélection.

Ses actions contradictoires rendaient compte de son ambivalence par rapport à la promotion attendue.

— Bon, va retrouver ta visite, là, conclut Frigon en tournant les talons avant de se raviser aussitôt. Ah ! J'oubliais presque : demain soir, tu t'appelles qu'y a mon party de retraite. T'as d'affaire à être là. Éliane te l'pardonnerait pas si tu nous faisais faux bond, pis tu sais comment qu'ma femme a la mémoire longue.

Vincent, qui s'entendait bien avec l'épouse de son patron, sourit de connivence : il savait, oui. Puis, quelque chose dans l'expression du capitaine changea. Ou peut-être est-ce lui, Vincent, qui décela dans le regard de son patron une ombre qui lui avait jusque-là échappé.

— Ça va sinon, boss ?

Frigon eut une hésitation puis confia à mi-voix :

— Notre plus vieille, Andréanne : cancer du sein.

Le capitaine ne voyait plus Vincent à cet instant, ce dernier en était certain. Sa mine enjouée avait abandonné ses traits frustes, y laissant de profonds sillons où Vincent lut fatigue et anxiété.

Puis, Frigon remit en place son masque d'entrain, et ce fut comme si rien ne l'avait jamais troublé.

— Ça fait qu'on t'voit demain soir, mon Parent.

Parlant assez fort pour être entendu par Dominic, Frigon ajouta :

— Pis y va sans dire que Chartier est invité, même si c't'un bleu !

Frigon parti, Vincent prit place derrière Dominic sur la motoneige, pressé de retrouver la chaleur de sa maison.

— J'suis invité où, moi là ? demanda le « bleu ».

— Au party de retraite de mon boss, demain soir. J'peux pas

vraiment pas y aller, mais entre toé pis moé, ça me l'dit pas pantoute.

— J'ai rêvé ou j'ai entendu l'mot « promotion » ?

— Hostie qu't'es memère, Dom...

— Ton boss a la voix qui porte.

— J'te conteraï ça à' maison.

Sans poser davantage de questions, Dominic démarra.



*Elle devait lutter pour ne pas fermer les yeux.*

*Contrairement à celle qui régnait en permanence dans sa cachette, la pénombre ici était étrangement rassurante. La chaleur ambiante était en outre si douce, si enveloppante...*

*Kanti savait qu'elle retrouverait éventuellement le confort d'une vraie maison : elle en éprouvait la certitude, car cette maison-là, elle se la bâtirait elle-même.*

*Ce ne serait au début qu'un camp...*

*Pourvu que les matériaux, surtout les panneaux isolants, que sa mère et elle avaient amenés puis dissimulés là-bas soient encore là au retour des beaux jours.*

*Les beaux jours...*

*L'expression fit mal à Kanti, qui se retint encore, à grand-peine, de fermer les yeux, cette fois pour éviter de pleurer.*

*Forte.*

*Conquérante.*

*Autant pour se garder éveillée que pour apaiser son âme, Kanti se mit à fredonner tout bas.*

## 7. « J'ai pas le choix »

**Samedi, 15 février 2014, DIX-HUIT HEURES VINGT** — Une fois la motoneige rentrée dans le garage, Dominic retourna dehors pour accueillir Gandalf, qui les avait de nouveau suivis sans peine.

À l'intérieur, Vincent décapsula deux bières et en laissa une pour Dominic sur le frigo. Fourbu, il rentra.

Après avoir suspendu son lourd manteau dans l'entrée, il gagna la cuisine.

Plongée dans le noir, la maison était silencieuse. Machinalement, il alluma le plafonnier au-dessus du plan de travail, dans la cuisine. À proximité du comptoir, il sentit soudain un très faible courant d'air froid.

Vincent constata alors que la porte d'en arrière, entre la salle à manger et la cuisine, était légèrement entrouverte. Il la tenait toujours verrouillée.

Un chant, comme une berceuse, le fit se retourner.

Assise sur le divan de Vincent se trouvait Kanti Wabanonik, le fusil de chasse de sa mère posé sur ses cuisses trop maigres surmontées par son ventre trop rond.

Elle fredonnait en caressant sa bedaine.

Avec son gros manteau blanc ainsi ouvert et son capuchon orné de fourrure rejeté en arrière, elle se révélait à Vincent pour la première fois.

Car il ne l'avait jamais réellement vue, la petite. Aperçue, plutôt. À Malacourt, en bordure de la route, ou courant à travers bois ce matin-là...

Il n'avait jamais réellement eu l'occasion de la regarder.

C'était une belle jeune fille aux traits harmonieux, symétriques. Ses cheveux noirs aux reflets argentés lui arrivaient aux épaules.

Elle avait posé un linge à vaisselle sur le plancher sous ses bottes afin de ne pas mouiller les lattes.

Un coup d'œil suffit à Vincent pour détecter la traînée séchée de neige fondue qu'elle avait laissée derrière elle en essuyant ses traces au fur et à mesure depuis la porte arrière jusqu'au salon.

Extrêmement prudente, pensa-t-il en revenant à Kanti. Et furtive, mais ça n'avait pas suffi à la préserver de l'horreur du monde ; des hommes.

Le chat adoptif de Vincent était couché en boule à côté d'elle.

Même d'où il se trouvait, il pouvait l'entendre ronronner.

— C'était ouvert, dit Kanti en interrompant sa berceuse.

— C'était barré, répondit Vincent.

Kanti eut un haussement d'épaules indifférent.

— Est-ce que tu vas bien ? demanda-t-il en faisant un pas vers elle. Aussitôt, sa visiteuse saisit la carabine et la pointa sur lui.

— Calme, calme, dit Vincent en s'arrêtant net, les mains bien en vue. J'ai aucune intention de t'faire du mal. Aucune, insista-t-il.

— J'sais ça, avoua l'adolescente en reposant l'arme. Je t'ai vu le tuer, l'autre. Pourquoi tu l'as tué ?

Vincent se sentait bizarrement impressionné par l'enfant, car Kanti demeurait une enfant à ses yeux. Le fusil de chasse qu'elle gardait à portée de main n'avait rien à y voir.

Dans la pénombre ambiante, il n'arrivait pas à distinguer les yeux de Kanti, aussi ne pouvait-il se fier qu'au timbre de sa voix.

Il s'en dégageait un mélange d'autorité et de curiosité des plus surprenant pour une personne de son âge. Elle s'exprimait d'une manière franche, sur un ton neutre ; l'effet était insolite.

— Je l'ai tué parce que *lui*, il t'aurait fait du mal, répondit spontanément Vincent qui, en disant cela, comprit pour la première fois à quel point c'était vrai.

S'il avait abattu son partenaire, c'était d'abord pour protéger Kanti, et ensuite, seulement, pour sauver sa propre peau. Aucun doute là-dessus.

Kanti resta silencieuse.

— J'ai répondu à ta question, reprit Vincent. Peux-tu répondre à la mienne, s'il te plaît ? Est-ce que tu vas bien ?

— J'ai quatorze ans. Ma mère est morte. Pis j'suis enceinte.

Vincent s'en voulut en réalisant l'absurdité de sa question : bien sûr qu'elle ne pouvait aller bien ! Il désigna du menton son ventre rebondi :

— Ça m'semble... assez pressant. Il faudrait qu'tu voies un docteur.

— C'est pas avant trois mois encore. Ma mère me l'a dit. Pis j'ai pas besoin d'personne.

— Kanti, j pense que... commença Vincent.

— Est-ce que c'est toi qui les as tués ? le coupa-t-elle en indiquant dans son dos l'arrangement de panaches accrochés au-dessus de sa tête.

— Euh... oui, confirma Vincent, surpris. J'aime la chasse.

— Ma mère appelait les originaux les fantômes d'la forêt. C'est beau, comment tu les as accrochés. Les époussettes-tu souvent ? Tu devrais les épousseter. Ma mère m'a appris. À chasser, j'veux dire. Pis à trapper, à pêcher, à cueillir... À comment allumer un feu qui boucane pas trop aussi... Elle m'a tout appris.

La voix de Kanti devint plus étouffée.

— Comment t'as fait pour trouver où j'habite ? demanda-t-il, la sentant sur le point de se refermer.

Kanti sortit le téléphone de sa mère de la poche de son manteau.

— T'es listé par ta ligne fixe, répondit-elle en remplaçant aussitôt l'appareil au fond de sa poche.

— Et pourquoi t'es venue ?

— Tu... Tu m'as sauvé la vie. J'ai pensé que tu voudrais m'aider.

— Ben c'est certain que j'veux t'aider, ma chouette. Première des choses, je t'emmène voir un médecin.

Comme s'il comprenait chaque mot que Vincent venait de dire, le chat leva la tête dans sa direction.

— Pas de médecin, répéta-t-elle en haussant la voix.

— Bon, mais t'as sûrement d'la famille éloignée que j'pourrais prévenir... ?

— Non. J'en ai plus. Pis j'irai pas dans un centre. Pis... Pis j'les laisserai pas m'enlever mon bébé, s'énerva-t-elle. J'étais pas certaine de... de vouloir le garder, mais là, oui. Personne va m'le prendre. Personne !

Vincent pesa ses mots :

— Ça te change une vie, un bébé. Pour de bon. T'es tellement jeune... Ta mère a pas songé à... à te faire avorter ?

Kanti se rembrunit.

— C'tait trop tard quand elle s'est aperçue pis que j'lui ai tout raconté. Je...

La porte mitoyenne du garage qui s'ouvrait la dissuada de continuer sa phrase.

Vincent attrapa de justesse le collier d'un Gandalf trépignant qui, inconscient du danger, était décidé à aller souhaiter la bienvenue à Kanti.

— Gandalf, reste ! ordonna Vincent.

Le saint-bernard gémit mais obéit. Agacé par le retour du chien, le chat déta la et disparut en direction du sous-sol.

Puis Dominic entra à la suite de son chien, les bras chargés de son sac de voyage et d'une poche de nourriture canine.

— J'avais comme oublié d'renter l'essen...

Il se tut aussitôt et resta interdit devant le tableau inattendu qui s'offrait à lui.

Debout en un éclair, Kanti brandit son arme. Elle contourna Vincent et regagna la porte d'en arrière quand ce dernier lança :

— Kanti, sauve-toi pas, c'est un ami !

— J'ai pas l'choix, répliqua-t-elle en ouvrant la porte en grand.

— Laisse-moi t'amener à l'hôpital. Ou un médecin va venir ici. Tu peux pas t'sauver dans ton état. C'est dangereux...

Dans l'immédiat, il avait à cœur uniquement le bien-être de la petite.

Après une seconde qui parut durer une éternité, elle se retourna une dernière fois, ses yeux que Vincent découvrait mordorés plantés

dans les siens.

Insistant cette fois sur chaque mot, elle répéta :

— J'ai – pas – le – choix.

Puis elle referma la porte derrière elle et presque au même moment retentit un grondement de moteur de motoneige.

Dominic lâcha sac et poche et se précipita jusqu'à la porte pour la rouvrir, suivi de Vincent qui dut renoncer à retenir Gandalf : comprenant à rebours que quelque chose de louche venait de se produire, le chien voulait à présent partir aux trousses de la fuyarde.

— Quelqu'un d'autre conduisait, dit Dominic en regardant en direction du champ enseveli sous la neige qui s'étendait derrière la maison de Vincent.

Cernée par la forêt au sud et à l'ouest, la propriété était isolée, à l'instar des autres maisons du Rang 2. Le plus proche voisin de Vincent était celui d'en face, et bien que seule la route les eût séparés, ils ne se fréquentaient guère : les policiers n'étaient pas appréciés de tous, même les plus intègres, Vincent avait souvent eu l'occasion de s'en rendre compte.

D'où cet esprit de corps parfois – pas toujours mais parfois – toxique qui faisait en sorte qu'on tendait à étouffer certaines conduites.

Vincent n'était pas naïf et il ne prétendait pas vivre dans un monde parfait. Et il n'exigeait pas la perfection de ses collègues, quoique c'était ce qu'il se réclamait à lui-même. Mais le viol de la petite Kanti et le meurtre de sa mère, ça, c'était tout autre chose.

C'était dégueulasse.

C'était impardonnable.

C'est ce que se répétait Vincent en regardant disparaître au bout de sa terre, en direction sud, le petit point rouge du feu arrière de la motoneige.

Une kyrielle de pistes de motoneiges dessinaient différentes circonvolutions dans son champ l'hiver durant, celles-ci retapées sitôt recouvertes de neige, comme en ce moment.

Plusieurs, Vincent devait toutefois l'admettre, étaient son œuvre à lui.

— Gandalf. Reste.

Pendant que Dominic reprenait le contrôle de son chien, Vincent referma la porte sans mot dire en prenant garde de n'imprimer ses empreintes digitales nulle part. Sourcils froncés, il s'accroupit pour examiner la serrure.

Kanti l'avait crochétée.

Vincent se redressa lentement, la tête toujours pleine de la scène qui venait de se jouer chez lui.

Dominic le fixait avec des points d'interrogation dans les yeux :

— C'était quoi, ça ? Pourquoi elle t'a dit qu'elle avait pas l'choix de repartir ?

— C'était quoi ? Juste plus de marde dans l'ventilateur, répondit Vincent en attrapant sa bière sur le comptoir de la cuisine puis en allant s'écraser dans le fauteuil qui jouxtait le divan où se trouvait Kanti une minute auparavant.

Dominic l'imita, optant pour le fauteuil placé en face de celui de Vincent, près de la porte d'en avant. Affichant une gravité comparable à celle de son ami, il posa la question qui s'imposait en le voyant extirper son téléphone de la poche arrière de son pantalon.

— Vas-tu *caller in* ?

— Je sais pas, répondit Vincent en contemplant l'appareil, indécis. Sa voix trahissait son trouble.

— T'as ton mot à dire, Dom, poursuivit-il. Si elle dit qu'elle est venue ici quand on va la retrouver, pis qu'on n'a pas avisé ton collègue Vadeboncœur...

— Tu l'as vue aller, Vince. Elle dira rien. Mais pourquoi elle continue de s'cacher ? Ça serait ben plus simple de venir dénoncer Lemay. Tout l'monde va l'écouter. Elle a rien faite de mal, pauvre p'tite.

— Tout l'monde va l'écouter ? T'es sûr de ça ?

Dominic ne répondit pas.

— T'as peut-être raison, Dom. Mais une police a abusé d'elle, pis a abattu sa mère devant elle. Pis depuis c'temps-là, d'autres polices la cherchent, et elle a peur. Ça doit être comme ça qu'elle voit les choses, pis j'peux pas la blâmer. Tu l'aurais entendue... C'était comme si elle soupesait chaque mot avant d'le prononcer. En même temps... J'comprends pas pourquoi elle est venue ici...

Or, il aurait voulu comprendre. Il aurait voulu...

Il aurait voulu mener sa propre enquête, et non s'en remettre à Vadeboncœur, tout compétent soit-il.

Cette mise à l'écart forcée le rendait fou.

Et Vincent de contempler de plus belle son téléphone.

— Ton *turf*, ton *call*, réitéra Dominic en un écho des événements survenus sur la rivière.

Vincent était sur le point de prendre une décision lorsqu'il vit se profiler une ombre derrière la lucarne de la porte d'en avant.

Le carillon se fit aussitôt entendre.

Surpris, Vincent alla ouvrir tandis que Dominic se retournait dans son fauteuil afin de voir ce qui se passait derrière lui.

Le sergent-détective Samuel Dumontier se tenait sur le perron enneigé. Son souffle produisait un nuage laiteux dans l'obscurité froide.

— Sam ? Y a un problème ? s'enquit Vincent en s'écartant pour le

laisser entrer.

— Non-non. Juste une vérification. Pis comme on est pratiquement à côté, chu v'nu. Aussi parce que...

Dumontier jeta un bref coup d'œil à Dominic qui, tourné vers eux et buvant tranquillement sa bière, attendait la suite, Gandalf couché à ses pieds.

— Ben j'voulais m'excuser pour tantôt, l'gros. Tsé, c'tait pas fort de t'dire que ça tombe comme des mouches autour de toi. Mettons. J'file pas ben, là.

Vincent ne put refréner un sourire devant la démarche louable mais inutile de son collègue : il n'était pas vexé le moins du monde. Il avait juste été... saisi, sur le coup, mais rien de plus.

Et il savait que Dumontier avait dit cela sans malice.

— Y a pas d'mal, voyons, mon Sam. Tu sais ben que j'suis pas susceptible. Mais c'était quoi, ta vérification ?

— Ah oui ! Un Maurice Tanguay, cinquante-huit ans, connais-tu ça ?

— Non, répondit Vincent, qui ne connaissait effectivement personne de ce nom-là. Notre égorgé ?

— Ç'a ben l'air. Il avait son portefeuille sur lui. Une carte d'assurance maladie neuve pis une vieille carte d'assurance sociale, *that's it*.

— Pas de permis de conduire ? intervint Dominic.

— Non, confirma Dumontier.

— En tout cas, y'est pas d'Malacourt, insista Vincent.

— On va trouver, crains pas, certifia Dumontier en s'apprêtant à prendre congé. Ah pis on t'voit demain soir au party pour le capitaine, hein l'gros ? Pis toi aussi, Chartier, t'as besoin d'venir, qu'on étrive un peu le confrère d'la grand-ville !

— On va être là, c'est ben sûr, promit Vincent en forçant l'affabilité.

— Parfait, ça. Parfait. Bon ben, j'vous laisse à vos bières, les *boys*. Pis j'vous dis à demain soir. Salut, l'gros !

— Bye, mon Sam, dit Vincent en refermant la porte.

Vincent resta debout devant la porte close, la mine sombre.

— Y'est drôle de t'appeler « l'gros » comme ça. C'est lui l'*gros*, ne put s'empêcher d'ajouter Dominic en calant sa bière pendant que les phares de la voiture de patrouille s'éloignaient.

Vincent retourna s'asseoir sans répondre à la boutade de son ami, trop préoccupé pour cela. Il aurait pu déclarer la visite inattendue de Kanti. L'occasion était parfaite. Il ne l'avait pas fait.

Dominic ne rajouta rien, mais Vincent sentait son regard posé sur lui.

— Ciboire... soupira Vincent.



Il fit défiler son carnet d'adresses virtuel avant d'appuyer sur l'un des noms.

— Vadeboncœur ? Parent, ici...

L'appel ne dura que deux minutes, le temps de relater au sergent-détective ce qui s'était passé et ce qui s'était dit. Surtout, il insista pour que Vadeboncœur soit extrêmement discret durant le trajet jusque chez lui.

Nombre des collègues de Vincent se trouvaient au débarcadère municipal.

Et aucun d'eux ne devait savoir ce qui s'était passé, venait-il de décider.

Vadeboncœur remonta l'entrée de cour de Vincent une vingtaine de minutes plus tard au volant du même véhicule banalisé noir. Il était accompagné de l'une des membres de son équipe d'enquête, l'agente Miriam Hébert, technicienne en identité judiciaire.

La fin de la vingtaine, athlétique, elle portait ses cheveux remontés en un chignon serré. Elle ne laissait paraître aucune émotion particulière sur son visage agréable qu'elle ne cherchait du reste pas particulièrement à mettre en valeur.

Elle transportait une mallette de métal capitonnée contenant tout le matériel nécessaire aux prélèvements d'usage, ce qui serait inutile, était convaincu Vincent.

Pendant que Dominic et lui remplissaient leur second témoignage écrit de la journée, l'agente Hébert examina à son tour la serrure et la porte, qu'elle saupoudra de poudre noire – en vain.

— Non seulement y a pas d'empreintes, mais les surfaces viennent d'être essuyées, dit-elle pour le bénéfice de Vadeboncœur, qui se tenait près d'elle.

Ce dernier regarda Vincent, qui haussa les épaules.

— Je passe pas souvent par là, et c'est surtout pas mon genre d'essuyer les cadres de portes.

— Et elle vous attendait assise dans le salon ? le relança Hébert sans détacher les yeux des légères rainures laissées dans le métal de la serrure.

— Oui, confirma Vincent.

— Elle était clairement venue pour le voir, intervint Dominic. Mais elle s'attendait pas à d'la compagnie. Elle a détalé dès que Gandalf pis moi on est entrés.

Hébert ne put refréner un sourire en entendant le nom du chien, pour l'heure enfermé dans le garage.

— Vous aimez les chiens, agente Hébert ? s'enquit Dominic avec un soupçon de miel dans la voix et dans le regard.

Se détournant pour dissimuler son sourire qui s'élargissait, Hébert

répliqua :

— C'est trop d'entretien. J' préfère les chats.

Pendant ce temps, Vadeboncœur opéra quelques allers-retours entre le salon et la porte arrière, s'immobilisant parfois en plein milieu de la maison, pensif.

Tout le monde avait fait attention de ne pas piétiner la traînée de neige qu'avait essuyée Kanti, mais il était évident que la petite avait évité de laisser derrière elle quoi que ce soit pouvant trahir l'endroit où elle se terrait.

Préoccupé, Vincent peinait à dissimuler son angoisse croissante. Son témoignage terminé, il repoussa les feuilles et le crayon, comme si de les éloigner de lui pouvait suffire à ce qu'il se sentît moins perturbé par la certitude qui avait commencé à prendre forme dans son esprit dès le départ de Kanti.

— Vous avez croisé personne en venant ici ? demanda-t-il tant à Hébert qu'à son supérieur.

— Une couple de véhicules entre Nottaway pis Malacourt, mais personne à Malacourt même, dit-elle en transportant son matériel au salon. Pourquoi ?

Vincent ne répondit pas.

La table basse devant le divan était pleine d'empreintes, larges, adultes, masculines, identiques entre elles : celles de Vincent, révélerait forcément l'analyse dactyloscopique. Et quelques-unes de Dominic.

Hébert eut plus de chance avec le divan bourgogne sur le dossier duquel elle préleva un long cheveu noir, quoique là encore, l'identité de la visiteuse n'était pas difficile à déterminer.

Les fentes entre les coussins furent dûment scrutées. Vincent ne l'utilisant pratiquement jamais, hormis de la poussière, la récolte fut pauvre.

Rien sous le divan non plus.

Tout cela était routinier, obligatoire, et Vincent rongait son frein, car il savait que c'était surtout parfaitement inutile.

Peu loquace depuis son arrivée, Vadeboncœur poussa soudain un soupir aussi profond qu'inattendu – à croire qu'il partageait les vues privées de Vincent sur la situation. Quand, enfin, il prit la parole, ce fut pour mettre en relief le même point qui avait fait tiquer Dominic et servi de déclencheur mental à Vincent :

— « J'ai pas l'choix »... dit-il en sondant Vincent du regard. Qu'est-ce qu'elle entendait par là ?

Vincent haussa les épaules sans mot dire, même s'il savait qu'il aurait d'ores et déjà pu émettre une hypothèse. Une hypothèse qui le répugnait.

Se pouvait-il qu'il se trompe ? Peu probable, se désola-t-il.

Mais il n'était pas encore tout à fait prêt à affronter l'évidence qui se dessinait pourtant en lui.

Avant le souper, Vincent s'enferma dans la salle de bain afin de procéder au changement quotidien de son pansement.

Il aligna sur le meuble du lavabo son onguent antiseptique, un sachet de plastique contenant une petite truelle d'application, stérile également, et un autre sachet, en papier celui-là, renfermant un pansement rectangulaire à contours adhésifs.

Vincent fit glisser l'épais brassard élastique qui favorisait le maintien en place du tout, puis il décolla le vieux pansement et le jeta, non sans remarquer la grosse tache foncée en son centre.

Le trou dans son bras gauche, point pourpre, continuait obstinément de le fixer tel un cyclope qui aurait refusé de fermer l'œil.

Pas encore trace d'un début de cicatrisation. Vrai qu'il n'avait pas aidé sa cause l'après-midi même, mais le fait était que sa plaie ne montrait, depuis son hospitalisation, aucun signe de vouloir se refermer.

Au moins, il n'y avait pas d'infection, s'encouragea Vincent en badigeonnant la blessure d'onguent à l'aide de la truelle.

Le nouveau pansement collé en place, il renfila le brassard médical.

Considérant un instant le flacon d'antidouleurs posé près du lavabo, Vincent renonça à en prendre un.

Maintenir ses méninges hors de toute brume chimique.

La maison embaumait le gingembre frais que Vincent avait ajouté au bouillon. Il était presque vingt et une heures lorsqu'ils s'installèrent pour le souper.

Disposé sur la table ronde en chêne noueux, le récipient à fondue fumait, la flamme bleutée du brûleur y veillant dessous. Vincent avait disposé autour divers bols contenant des cubes de cheddar fort, des légumes, et l'essentiel : des lanières de viande d'orignal décongelées le jour même, restes savoureux du fameux *buck* abattu cet automne-là.

— J'peux pas croire que tu l'as tué juste après que j'ai été parti, maudit mardeux, se lamenta Dominic de plus belle en débballant une grosse pomme de terre au four enveloppée dans du papier alu.

— Habile, pas mardeux, répliqua Vincent en piquant une lanière à sa fourchette avant de l'envoyer cuire dans le bouillon.

Ils mangèrent sans mot dire un moment, à l'aise l'un comme l'autre avec le silence.

Dominic le rompit le premier.

— 'Fait que, selon toi, la p'tite, elle est mêlée avec la mort de notre exsangue, Maurice Tanguay ? demanda-t-il tout en mastiquant un

morceau de viande.

— Je sais ben pas, avoua Vincent en appliquant une généreuse couche de beurre sur sa propre pomme de terre qu'il venait de couper en tranches.

Il s'était évidemment posé la question.

— Le gars s'est fait trancher la gorge, poursuivit Vincent. Kanti, elle, elle se promène avec la 30-06 de sa mère. D'un autre côté, des homicides, dans l'secteur, on n'en a pas tant qu'ça, pis jamais aussi rapprochés. Ça serait toute une coïncidence que les deux affaires aient rien à voir une avec l'autre. Mais bon, j'pense qu'on a tous les deux déjà vu des choses plus surprenantes encore. Et ça va dépendre de c'que l'autopsie va déterminer quant au moment d'la mort : pour ce qu'on en sait, ça fait peut-être une, deux semaines qu'il se promène dans l'eau glacée, le Maurice. Va savoir si c'est pas encore un coup d'mon cher *partner*... Pis c'est pas dit qu'ce serait Kanti. Comme t'as vu quand elle est partie, elle a quelqu'un qui l'aide. Ou quelqu'une, tant qu'à ça. Pis ce quelqu'un ou cette quelqu'une-là a peut-être un couteau, conclut-il en se levant de table et en se dirigeant vers le réfrigérateur.

— Il ou elle conduisait la motoneige la première fois que Kanti s'est sauvée, tu penses ? demanda Dominic en vérifiant le degré de cuisson de son prochain morceau de viande.

— J'crois pas, répondit Vincent en revenant avec deux bières. Le campement qu'elles s'étaient bâti, sa mère pis elle, indiquait pas la présence d'une troisième personne. Pas de c'que Vadeboncœur m'a dit en fin d'avant-midi, en tout cas. La p'tite a le téléphone de sa mère.

— Donc elle a un téléphone ?

— Elle me l'a montré, confirma Vincent debout, une bière dans chaque main. Et d'après moi, elle a demandé de l'aide après les faits, à notre quelqu'un/ quelqu'une.

— C'est qui, tu penses ?

— Fouille-moi. Remarque, Vadeboncœur a sûrement commencé par rencontrer les amis d'école de Kanti. Moi, c'est c'que j'aurais faite. Elle avait-tu un chum, une blonde, un ami proche ? Probablement qu'il sait, à ce stade-ci, mais pas de danger qu'il me l'dise, rumina Vincent en restant debout, l'esprit ailleurs.

— Il m'a quand même l'air de t'en avoir déjà pas mal dit, remarqua Dominic, ne pouvant s'empêcher de le prendre un peu personnel puisque Vadeboncœur était du même corps policier que lui. Pis il avait pas à l'faire, tu l'sais.

Vincent posa une bière devant son invité et entama la sienne en se rassurant enfin.

Il grimaça aussitôt en sentant la douleur dans son bras se réveiller.

— Pis prends un *fucking* antidouleur, Vince ! l'exhorta encore

Dominic, cette fois avec humeur.

— J’haïs les pilules, Dom. J’haïs ça ! Toute va ben, là. Chu en contrôle, conclut Vincent en portant le goulot à ses lèvres.

— En contrôle ? Ou *control freak* ? C’est quoi, là ? Tu t’sens coupable ? T’acceptes la douleur pour te punir ?

Vincent interrompit sa gorgée en comprenant que Dominic ne plaisantait pas.

— Pis toi, ta thérapie, ça va comment ? contre-attaqua-t-il en s’en voulant aussitôt d’avoir asséné un coup aussi bas à son ami.

— Ohhh... ! On vient d’mettre la *switch* à *bitch*, rétorqua Dominic sans s’offusquer. Ben pour ton information, ça va numéro un. Après presque deux ans, on a dépassé les bibittes de mon passé pis on explore celles de mon présent, que j’ai développées pour « compenser ».

— S’cuse, Dom, dit Vincent, contrit. S’cuse-moi.

— Arrête ça, Vince. Caro, mon urgentologue, elle est très saine ; très santé, tsé. ‘Fait que j’apprends plein d’choses pis j’fais plus attention qu’avant. Mais j’ai pas d’affaire à jouer à’ mère avec toi pour autant.

En entendant cela, Vincent se crispa.

— Non, ça, j’en ai assez d’une, de mère.

— C’est toujours pas recollé, avec tes parents ? demanda Dominic en prenant une dernière gorgée de sa bière précédente avant d’attaquer celle que venait de lui apporter Vincent.

— Recollé ? Y a rien à recoller, martela-t-il d’une voix dure qui offrait un contraste saisissant avec sa bonhomie habituelle.

— Tu... As-tu recommencé à les voir un peu, au moins ? Tu m’as jamais vraiment conté c’qui s’est passé... Tant qu’à ça, à part le fait que t’es en chicane avec eux autres, j’sais rien d’tes parents.

Vincent jeta un coup d’œil à son ami, hésitant entre confidences et rebuffade polie.

La première possibilité l’emporta.

De peu.

— Mes parents sont nés à Montréal. Dans Saint-Henri, tous les deux. Tu t’attendais pas à ça, hein ? Ils ont grandi là, ils se sont mariés là, ils m’ont eu là, puis ils se sont exilés dans’ région. L’époque du retour à la terre, tsé ? J’ai passé un bout d’ma p’tite enfance à Saint-Clovis – j’dis toujours que j viens d’là mais, en faite, j viens d’un peu partout. On a déménagé pas mal. Mon père était mécanicien. Y’avait d’la facilité à trouver d’l’ouvrage, mais y’avait plus de difficulté à l’garder. On a redéménagé un temps à Saint-Clo, quand j’avais quatorze, quinze ans, puis on est partis pour Laval. J’ai fini mon école secondaire là.

— Mon chum bûcheron a habité à *Laval* !? fit Dominic, interloqué.

— Après l'École nationale de police à Nicolet, dès qu'j'ai pu, j'me suis arrangé pour revenir. J'ai été patrouilleur à Saint-Clo, j'ai monté sergent-détective, pis après l'divorce y a quatre ans, j'ai obtenu mon transfert aux Crimes majeurs, à Nottaway. Mais ça, tu l'sais.

— Pis depuis quatre ans, t'es devenu l'ermite du Rang 2 d'Malacourt, compléta Dominic. As-tu revu ton ex-femme, depuis c'temps-là ?

— T'es pas ben ! Pis à part de ça, chu pas ermite, tu sauras. J'sors un peu, quand même. J'vois du monde ! protesta Vincent sans trop de conviction.

— Les collègues à l'ouvrage, ça compte pas, Vince.

— J'vois du monde, j'te dis !

— Les *one night* non plus, ça compte pas. Surtout si y sont mariés, taquina Dominic.

— Mon ami l'humoriste est revenu, tout l'monde. Les billets sont pas chers : vous allez comprendre pourquoi.

Après un silence, Dominic reprit son interrogatoire amical.

— 'Fait que, tes parents... ?

Vincent reposa la bouchée de viande qu'il s'apprêtait à enfourner et, sans enthousiasme, il reprit son histoire.

— Disons que j'ai pas suivi l'chemin qu'ils auraient voulu. Mon père espérait que j'fasse mécanicien comme lui. J'avais une job qui m'attendait à seize ans. Mais j'ai faite police. Tsé, quand faut qu'tu t'battes pour aller à l'école ?

— Mais là, ils habitent à Nottaway, qu'tu m'as déjà dit, donc, d'une certaine manière, ils t'ont suivi. Donc, ils veulent te garder proche...

— Bon, Dom pis sa psychologie à cinq cennes. Mes parents déménagent à tout bout d'champ.

— Est-ce qu'ils ont redéménagé depuis qu'ils sont à Nottaway ?

Vincent ne répondit pas.

Dominic avait le chic pour le placer devant ses contradictions ou pour lui remettre sur le nez tout ce qu'il ne voulait pas voir.

— Au moins, j'me suis marié, esquiva Vincent. Mais j'ai pas eu d'enfants. Comprendre, de garçon qui va perpétuer le nom : autre offense au père... Un divorce... Pis là, ben, ajoute au portrait d'famille que l'fils indigne est en plus tapette...

— Heille ! protesta Dominic, qui détestait quand Vincent se qualifiait ainsi.

— Comme chu fif, j'ai l'droit de dire tapette, Dom. J'me réapproprie un quolibet homophobe et, ce faisant, je l'prive de sa connotation haineuse. C'est d'la guérilla rhétorique.

— Est-ce que tu crois vraiment à ta propre *bullshit*, Vince ? s'enquit Dominic.

— Pantoute, avoua Vincent. Mais avoue qu'ça sonne ben !

Ils trinquèrent là-dessus, puis, en reposant sa bière, Vincent ajouta :

— J'ai pas cherché à revoir mes parents, Dom, parce que pour que quèqu'chose soit recollé, 'faut qu'à la base les morceaux aillent ensemble.

Son invité ne trouva rien à répondre, et Vincent lui en sut gré.

— En tout cas, juste le fait qu'tu fréquentes la même fille depuis « presque cinq mois », *toi*, ça prouve que ton psy est pas pire, dit-il en revenant sur un terrain moins pénible pour lui.

Vincent ne jugea pas pertinent de ramener sur le tapis la nièce de Linda, ni l'agente Hébert et sa préférence pour les chats, pour le compte.

Dominic était un séducteur, et cela aussi, ça faisait partie des mécanismes de compensation qu'il avait développés pour survivre aux traumatismes de son enfance. Hélas, Vincent doutait que son ami soit prêt à admettre ce point-là.

— J'en ai tellement consulté des pys avant d'tomber sur le bon, renchérit Dominic. Mais c'est certain que l'plus gros d'ma thérapie, c'est drette ici, à Malacourt, qu'il s'est déroulé. Comprendre ce qui est arrivé quand j'étais ti-cul, débloquer mes souvenirs... c'est toute ici que ça s'est passé<sup>3</sup>.

— Chu ben content pour toi, mon Dom. Ben content.

Vincent disait vrai. Il n'en ressentit pas moins un certain abattement.

En se comparant, il ne pouvait guère se consoler.

Après avoir fait la vaisselle du souper – Vincent refusait de laisser un lave-vaisselle entrer chez lui –, les deux hommes prirent le chemin du sous-sol en tenue sportive afin de s'entraîner.

Vincent monta sur son tapis roulant tandis que Dominic optait pour le rameur.

Au bout d'une heure à suer, Vincent s'enferma dans la salle de bain d'appoint en donnant le privilège de celle du rez-de-chaussée à son invité.

Lorsqu'il remonta, la serviette nouée autour des hanches, Vincent trouva Dominic assis dans le même fauteuil qu'avant le souper.

Après sa douche, son ami ne s'était pas donné la peine de se rhabiller et ne portait lui aussi qu'une serviette enroulée pour tout vêtement. Il était occupé à pianoter sur son téléphone, l'air absorbé. Le chat avait réélu domicile sur ses cuisses.

Dominic devait être en train d'échanger avec sa copine, songea Vincent, qui ne put s'empêcher de laisser ses yeux errer un instant sur le corps de son ami.

Une onde de tristesse le parcourut, fugitive.

En tournant la poignée de la porte de sa chambre, Vincent réalisa combien il était lessivé.

— Bonne nuit, Dom, dit-il en entrant dans sa chambre.

— ‘Nuit, répondit l’autre depuis le salon. Pis merci pour la fondue ! Vincent maintint sa porte légèrement entrebâillée.

Comme chaque soir, le chat s’y faufila peu après, affectueux avec la visite mais fidèle au maître du logis. Sans un miaulement ni le moindre bruit en l’occurrence, le félin sauta sur le lit au pied duquel il se coucha sans plus de politesses.

En se glissant sous les couvertures, Vincent sentit sa blessure tirer à cause des efforts déployés en après-midi pour sortir le corps de l’eau glacée.

Puis, sans crier gare, il se surprit à penser à son père.

En désespoir de cause, il attrapa le roman de la docteure Cusson sur sa table de chevet et en reprit la lecture.

Vincent avait beau s’être montré réfractaire à la manière Sven Andersson, il était en réalité captif de l’intrigue que l’auteur suédois avait concoctée.

Ce qui, en soi, oblitérait l’argumentaire initial du lecteur récalcitrant.

*Le commissaire Engdahl plaça un comprimé sous sa langue puis rangea le flacon dans sa veste sans détacher les yeux de la dépouille de Björn Thulin, qu’il contemplait avec le même flegme que s’il s’était trouvé devant sa grille de mots croisés. L’analogie n’était d’ailleurs pas bête. En effet, du premier mot trouvé, et souvent choisi parmi quelques possibilités, dépendait le bon dévoilement du reste de la grille.*

*Dans l’enquête sur le meurtre d’Anders Løkke, Thulin avait été pour le commissaire l’équivalent de ce premier mot capital. Or, avec ses versions changeantes des faits, Thulin ne lui avait pas simplifié la tâche. Pourtant, Engdahl était convaincu que l’une de ces versions, même improbable, était la bonne.*

*Mais impossible de talonner davantage Thulin qui, après avoir appelé le commissaire pour lui demander de venir le rencontrer chez lui, s’était pendu dans l’appartement voisin du sien, vacant, en laissant une brève confession écrite du meurtre de Løkke – Engdahl avait lu sans la toucher la missive posée sur le plancher, près d’un tabouret renversé, juste en dessous du pendu.*

*Exigu, l’appartement en question était dénué de meubles, à l’exception d’un réfrigérateur de camping, et n’était pour le moment occupé par personne. Un rapide*



*coup d'œil révéla à Engdahl que la chambre à coucher et la salle de bain, tout aussi dénudées, croulaient sous la poussière. À l'inverse, la pièce principale regroupant cuisine et salon était d'une propreté étincelante.*

*Revenant à la note, le commissaire Engdahl se dirigea vers le petit réfrigérateur d'un pas plus résigné que circonspect. Sortant sans l'enfiler un gant d'une poche de sa veste, il s'en servit pour tirer sur la poignée sans y imprimer ses empreintes.*

*La tête livide d'Anders Løkke, posée sur une lèche-frite, ne montrait encore aucun signe ni n'exhalait d'odeur de putréfaction.*

*Engdahl referma la porte puis sortit son téléphone.*

*Pendant qu'il attendait la communication avec le commissariat, il examina une dernière fois, contrarié, le cadavre aux yeux exorbités.*

*Une chose était certaine au sujet de cette mise en scène de suicide qui n'était pas du meilleur cru : Björn Thulin n'en était pas l'auteur.*

Vincent se savait de retour dans la forêt, lors de la journée fatidique.

Sauf que, contrairement au jour du drame, une tempête faisait rage.

Il ne voyait rien autour de lui, sinon les silhouettes effilées des épinettes noires, qu'il distinguait vaguement...

Puis la neige cessa d'un coup, dévoilant un panorama immaculé.

Soudain, Vincent entendit un chant monter. C'était cette berceuse que fredonnerait Kanti pendant sa visite par effraction, une semaine plus tard...

D'instinct, Vincent la chercha du regard, en vain.

La forêt était déserte.

— J'avais une femme, *partner*, dit la voix de Lemay derrière lui.

Vincent se retourna et trouva son partenaire pendu à un arbre.

— J'avais deux beaux p'tits gars, ajouta Lemay dans un gargouillis poisseux, un épais filet de sang s'échappant de sa bouche.

Puis il ne fut plus là.

Il ne disparut pas.

Il ne fut juste... plus là, le temps d'un battement de cils.

Le chant de Kanti enfla dans les oreilles de Vincent, qui la repéra à une vingtaine de mètres devant lui.

Elle était agenouillée près de la dépouille de sa mère assassinée. En fredonnant, elle se balançait doucement d'avant en arrière, ses mains chaussées de mitaines de fourrure blanche croisées sur son ventre.

Vincent s'approcha.

Cette fois, la neige n'offrait aucune résistance à ses pas.

Arrivé à destination, une onde de douleur se réverbéra dans le haut de son bras gauche. Vincent vit alors sa manche s'imbiber de sang.

Entretiens, la scène s'était transformée : ce n'était plus Kanti qui se trouvait là mais lui-même, Vincent.

Agenouillé dans la neige, il contemplait la dépouille de son père.



*Étendue pour la nuit dans son sac de couchage d'hiver, Kanti attendait le sommeil sans hâte. En pensée, elle remontait le fil de sa journée.*

*Sa visite chez le policier...*

*Malgré l'arrivée inopinée de l'homme au chien, elle avait réussi à lui dire ce qu'elle voulait lui dire, à l'autre, Vincent.*

*Vincent Parent : elle aimait l'effet de rime, le patronyme rassurant.*

*Elle ne doutait pas qu'il comprendrait bientôt. Et qu'il l'aiderait. Probablement pas comme il s'y attendait, mais il l'aiderait.*

*Elle frotta l'un contre l'autre ses pieds chaussés de bas de laine à mailles serrées.*

*L'engourdissement dans ses membres...*

*Son visage caressé par le feu, tout proche...*

*La respiration régulière de Mikael, qui dormait déjà.*

*Avant de se mettre au lit, comme elle le faisait chaque soir, Kanti avait bourré de bois le demi-baril de métal et avait ensuite placé par-dessus l'autre moitié du baril, de manière que le feu dure la majeure partie de la nuit.*

*Dormir...*

*Dormir en sûreté.*

*Pour l'instant.*

## 8. De surprises en imprévus

**Dimanche, 16 février 2014, À L'AUBE** — Vincent ouvrit les yeux sans sursauter, plus ennuyé que troublé par le dénouement de son rêve.

Il s'étira, espérant chasser la dernière image, puis regarda au pied du lit.

Sensible au moindre frémissement sous la couette de duvet, le chat se leva, s'étira à son tour, puis, après s'être approché, grimpa sur la poitrine de Vincent en une invitation peu subtile aux caresses.

C'était leur routine du matin. Cela durait deux ou trois minutes, le temps pour Vincent de se réveiller pour de bon.

En consultant son téléphone posé sur la table de chevet, il vit qu'il n'était que cinq heures quarante-trois ; encore une heure et demie de noirceur avant l'aube. Vincent se leva néanmoins, nu, et, se souvenant qu'il avait de la compagnie, il hésita un instant puis se décida pour un survêtement thermique.

Il irait faire son jogging dès à présent.

En mettant le nez hors de sa chambre après que le chat l'eut précédé, Vincent tomba sur Gandalf, couché dans le couloir.

Aussitôt, le saint-bernard se mit à remuer la queue.

— Salut, mon Gandalf, murmura Vincent en se penchant pour caresser vigoureusement l'animal sur les flancs.

Le chien le suivit dans la cuisine.

Dans le frigo, Vincent prit une boisson protéinée qu'il avala d'un trait.

— On va courir ? demanda-t-il au saint-bernard, qui se mit à trépigner d'impatience en entendant ce mot.

Vincent sortit par le garage, comme il le faisait toujours. Quand il ouvrit la porte, l'air froid le saisit au visage, vivifiant.

Avec sa combinaison isolante, il ne craignait rien.

— As-tu un numéro un pis un numéro deux en réserve, toi là ? demanda Vincent à l'animal tout en ajustant sur son biceps droit le brassard d'entraînement dans lequel il avait inséré son téléphone.

Piétinements renouvelés de la bête.

— Va dans l'champ, l'encouragea Vincent en désignant l'étendue enneigée qui s'étendait derrière la maison. Allez, va !

Gandalf fila comme une flèche, dans la neige folle qu'il préférait aux différents tracés de motoneiges encore visibles après la tempête.

Par acquit de conscience, Vincent fit un détour derrière la maison et suivit du regard la trace de motoneige creusée par Kanti et son mystérieux compagnon, homme ou femme. En s'éloignant de la maison, le sillon se raccordait presque aussitôt à une piste ancienne empruntée par Vincent lui-même.

Prudente, Kanti n'avait pas laissé plus de traces à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Vincent était admiratif.

Après s'être échauffé, il gagna la route au pas de course. La charrue était passée vers la fin de la nuit, sans le réveiller. Un des avantages d'une maison construite en retrait était d'étouffer ce genre de bruits. Bref, la route était lisse à souhait et propice à la course, se réjouit Vincent en sentant les crampons de ses chaussures mordre dans la surface gelée.

Sa besogne accomplie, le chien de Dominic le rejoignit puis le devança, puis revint sur ses pas, à répétition, tout heureux de ce nouveau jeu.

La ferme de Ludgé Tremblay, avec sa maison bleue, marquait le mitan du parcours de cinq kilomètres de Vincent, qui privilégiait l'intensité plutôt que la distance.

À cette heure, il pouvait courir tranquille : aucune chance de croiser la moindre voiture dans le Rang 2.

Tout aussi porté sur la dépense physique que Vincent, Gandalf ne montrait aucun signe d'essoufflement.

Parvenu à la hauteur de la ferme, Vincent sentit son téléphone vibrer contre son bras droit. Intrigué, il consulta l'écran puis sortit l'appareil de sa pochette transparente.

— Linda ? Es-tu correcte ?

— Oui-oui, ça va.

Silence.

— OK, fit Vincent, soulagé mais surpris. Ben... Y'a tu quèqu'chose de spécial ? Y'est comme de bonne heure, là.

— J'te réveille pas, toujours ?

— Non-non. J'fais mon jogging.

— Ah ! Grand Dieu ! 'Faudrait m'payer cher !

Nouveau silence.

— Ben... avais-tu quèqu'chose à m'demander, Linda ?

L'espace d'un instant, il craignit qu'elle ne l'ait appelé pour essayer de lui soutirer de l'information quant aux événements de la veille – le noyé égorgé.

Si elle se targuait d'être au courant de tout ce qui se passait dans la région en général et à Malacourt en particulier, Linda n'avait, jusqu'ici du moins, jamais cherché à abuser de l'amitié que lui portait Vincent depuis son emménagement dans le secteur.

— Oui pis non... c'tait juste pour savoir si vous comptiez toujours venir bruncher, Dominic pis toi.

La banalité de la question prit Vincent de court.

Puis il comprit.

Linda se sentait d'autant plus seule que sa première cliente de la

journée était toujours madame Berthe qui, vers six heures trente, venait siroter son café, longuement, puis elle déjeunait, puis repassait en après-midi prendre le thé, du moins jusqu'à tout récemment alors que ses déplacements étaient devenus plus malaisés.

— Ben certain, la rassura-t-il en feignant, par pudeur, de ne pas comprendre les motifs profonds de son appel. C'est dimanche, pis le dimanche, ben on brunch, peu importe l'heure.

Il la sentit rassérénée lorsqu'ils se dirent à tout à l'heure.

En replaçant le téléphone dans la pochette du brassard, Vincent décida de rebrousser chemin et d'aller voir si Dominic était debout, question de ne pas faire attendre Linda inutilement.

Il trouva son invité assis au comptoir de la cuisine devant un café, les yeux mi-clos, douché et rasé de près.

Du coin de l'œil, Vincent aperçut la queue du chat qui dépassait d'une chaise, sous la table.

Sans mot dire, il se dirigea vers sa chambre, puis vers la salle de bain avec sous le bras le jean et la chemise à carreaux qu'il comptait porter ce jour-là.

Avant l'absorption pleine et entière de son premier café de la journée, Dominic était mutique.

Même Gandalf, rompu aux petites manies de son maître, ne s'en approcha pas tout de suite, jugeant plus sûr de s'en tenir au bol de croquettes que Dominic avait placé dans l'entrée à son intention.

— J'comprends pas comment t'arrives à faire ta toilette le matin quand t'as l'air que t'as, remarqua Vincent en rejoignant Dominic après sa propre toilette, dix minutes plus tard. T'as les yeux tellement p'tits qu'on s'demande si tu dors pas encore.

Dominic ayant vidé sa tasse, Vincent ne craignait plus rien.

En entendant cela, l'invité releva un sourcil dubitatif.

— J'pense que ton maître se voit pas la face, le matin, même en s'rasant, hein Gandalf ? renchérit Vincent.

Content qu'il l'invite dans la conversation, le saint-bernard trotta jusqu'à Vincent en se remettant à remuer la queue.

— Tu peux ben t'secouer la queue, gronda Dominic en attrapant Gandalf par le collier pour l'amener plutôt à lui. Oui ! Tu peux ben t'secouer la queue, mon beau, poursuivit Dominic en grattant vigoureusement le cou de son chien à deux mains.

— « Tu peux ben t'secouer la queue, mon beau »... Ben là, c'est moi qui m'attendais jamais à t'entendre dire quèqu'chose de même, releva Vincent en se vengeant pour le double sens zoophile formulé par son ami, la veille.

Dominic interrompit ses caresses canines et considéra Vincent l'air de dire « OK, tu gagnes ».

Vexé, Gandalf se mit à geindre en appelant les mains de son maître d'un mouvement du museau.

— Ah pis tu t'plains, en plus, reprit Dominic en revenant à son chien. Pis là, tu t'es laissé promener par Vincent, hein ? C'est ça, t'aimes mieux Vincent ? Tu l'vois deux fois par année pis bingo, moi j'prends l'bord ?

Le chien et son maître à leurs retrouvailles, Vincent se remplit un grand verre d'eau qu'il but rapidement, encore assoiffé par la course.

— Tu continues d'en lire pas mal ? demanda Dominic en examinant les piles de romans policiers posées de guingois sur le comptoir.

— Oui, mais là chu dans l'nouveau Sven Andersson, pis y m'tape. Tsé, c'est gris, c'est frette, c'est austère...

— Quoi, tu trouves pas ça exotique ? demanda Dominic, ironique, en jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de Vincent.

Derrière lui, la fenêtre de la cuisine ouvrait sur un paysage non pas gris, mais blanc sur blanc, quoique indéniablement froid et austère.

— *Anyway*, dit Vincent en se versant un autre verre d'eau. C'est probablement moi, l'problème. C'est censé être super bon, d'après les critiques.

— Ah, pars-moi pas sur les critiques ! s'empourpra Dominic. L'année passée, j'ai été voir un documentaire : *Leviathan*. Ça s'passe sur un chalutier. T'es avec l'équipage, tu vois c'est quoi la pêche en haute mer, tsé ? Avec ton espadon accroché dans ton garage, tu m'as donné l'goût. En tout cas. Ben le documentaire, laisse-moi t'dire que c'était pas ça pantoute. J'y repense, là, pis j'ai encore aucune idée de c'que c'était. C'que j'sais, par exemple, c'est que l'critique du *Devoir* se pouvait pus. Heille, c'est pas mêlant : c'était un poème lyrique, son affaire. Deux heures de ma vie perdues pour toujours, criss. Ça fait que moi, les critiques : pus jamais.

Peu intéressé par la conversation, Gandalf alla manger quelques croquettes.

— Dom, tu lis *Le Devoir* ?

— Ben quoi ? T'as-tu d'quoi contre *Le Devoir* ?

— Non-non. J'avais juste pas réalisé qu'tu savais lire, c'est toute. Quoique ça explique pourquoi tu dis des affaires comme « écumer » pis « métaphores porcines ».

Dominic se leva, posa sa tasse près de l'évier, puis envoya un coup de coude dans le ventre de Vincent.

— S'cuse, Vince. J'pense que j't'ai accroché.

— Bon, viens-t'en, répondit Vincent en reprenant son souffle. Linda nous attend pour le déjeuner. Pis j'pense qu'elle file moyen.

— J'imagine, soupira Dominic. On prend mon char ou ton skidoo ?

— Toi, tu veux encore chauffer mon nouveau bébé, hein ?

— Si t'insistes, répondit Dominic en se dirigeant vers le garage.

Vincent décrochait son manteau dans l'entrée lorsqu'il s'aperçut que Gandalf ne les avait pas suivis.

— Viens, Gandalf ! Viens-t'en !

Le saint-bernard ne se fit pas prier.

— Ben j'en reviens pas, recommença Dominic en ouvrant la porte mitoyenne. M'as vraiment finir par croire qu'il t'aime plus que moi.

— Y'est peut-être juste gai, ton chien, suggéra Vincent. Tsé, Ian McKellen qui joue Gandalf dans *Le Seigneur des anneaux*, y'est homo, ouvertement. Hein Gandalf ? poursuivit-il cette fois pour le bénéfice du chien. Toi 'si, t'aimes les monsieurs ? Oui, t'aimes les monsieurs ?

Le chien regardait Vincent comme s'il s'agissait de la huitième merveille du monde, ce qui ne manqua pas de faire éclater de rire Dominic.

— T'as aucune idée de c'qu'on raconte, hein mon Gandalf ? conclut-il en allant actionner le mécanisme d'ouverture de la porte du garage.

Sur les indications de Vincent, ils filèrent à travers champs, ceux-ci rendus nacrés par la lumière du petit matin. Puis, ils s'enfoncèrent dans la forêt, direction sud. De part et d'autre de la motoneige, la flore résineuse jetait des ombres longues et pointues sur la neige.

Une des pistes balisées, empruntée régulièrement, dessinait une ligne relativement droite parmi les épinettes puis passait sur le lac à la Grenouille, une zone marécageuse – le secteur en comptait de nombreuses – qui gelait dur en cette saison et dans lequel se jetait la rivière aux Fées. En suivant le tracé, la motoneige fendait la neige folle accumulée la veille, écume glacée.

Gandalf à leurs trousses de loin en loin, ils débouchèrent sur le chemin des Moulins, non loin de la fourche du Diable. Dans les rétroviseurs latéraux de la motoneige, on distinguait les têtes des pierres tombales du cimetière couvertes de neige. Le premier des deux moulins désaffectés se trouvait quelques kilomètres plus loin. Vers l'ouest, dans le Rang 1, la crise économique avait eu raison de plusieurs petites entreprises agricoles. On y dénombrait désormais plus de propriétés à vendre ou carrément abandonnées que de maisons habitées.

Vincent n'avait dû s'aventurer dans le Rang 1 que deux... non, trois fois. La première, au moment de se trouver une maison dans le secteur, la seconde, lors d'un appel pour violence conjugale, et la troisième, pour une histoire d'entrée par effraction.

Il n'aimait pas ce secteur. Lors de son arrivée à Malacourt quatre ans plus tôt, le Rang 1 offrait d'ores et déjà un paysage de désolation qui n'avait fait qu'empirer.

Roulant à vitesse raisonnable afin de ne pas laisser Gandalf trop loin derrière, Dominic ralentit davantage quand, après avoir passé la fourche, Vincent et lui arrivèrent à la hauteur de la maison de madame Berthe.

Lorsqu'il se gara devant le casse-croûte de Linda, Dominic avait l'air triste. Pareillement affecté, Vincent lui donna une tape dans le dos.

Ils demeurèrent plantés là un moment, le caquet bas, lorsque le second redressa brusquement la tête : il venait de réaliser quelque chose.

Sous l'œil intrigué de Dominic, il sortit en hâte son téléphone.

— Vadeboncœur, entendit-il à l'autre bout.

— Salut, c'est Parent.

— T'as du neuf pour moi ? s'enquit son vis-à-vis du SPVM.

— Oui pis non. Y a tout un lot de maisons inoccupées ou laissées à l'abandon, ici à Malacourt, dans le Rang 1. As-tu envoyé du monde *checker* ça déjà ?

— Non, admit Vadeboncœur. On est encore à ratisser le secteur plus près de Nottaway : plus proche d'où elle habitait avec sa mère. Et c'est plus facile de venir s'y approvisionner, ni vue ni connue, à Nottaway qu'à Malacourt. J'ai deux gars postés en permanence pas trop loin des containers à déchets derrière les deux supermarchés d'la ville.

— Pis le fait qu'elle soit venue me voir hier... ? rappela Vincent.

— Possible qu'elle soit proche, oui. Mais possible qu'elle soit venue d'alentour de Nottaway. Sachant en plus que t'es pas loin, un policier, est-ce qu'elle resterait cachée dans ton bout ?

Vincent ne répondit pas car, pour être honnête, il n'en avait pas la moindre idée. Vadeboncœur le comprit implicitement et reprit :

— Et pour le compte, Parent, j'avais te dire que des maisons vides, en périphérie de Nottaway, y'en manque pas non plus. Hier, on est tombés sur un laboratoire de cristal meth ; j'ai remis ça entre les mains de ton boss. On continue de notre bord, une partie en forêt, l'autre qui inspecte les habitations, mais... La vérité, c'est que j'ai pas une grosse équipe, Parent.

Vincent serra les mâchoires. Pas qu'il était en colère contre Vadeboncœur, qui procédait de manière logique et méthodique, mais contre le manque de ressources endémique qui affligeait les corps policiers. Situation dont il espérait que Kanti ne devienne pas juste la plus récente victime collatérale.

Il allait dire au revoir à Vadeboncœur lorsque ce dernier ajouta :

— C'est certain que si... Par le plus grand des hasards, j'entends, ta visite et toi, vous vous adonnez à... passer par le Rang 1 dont tu m'parles, et que vous remarquiez quoi que ce soit qui justifierait que



vous alliez inspecter une maison ou une autre... En restant dehors, évidemment. Juste comme n'importe quel citoyen concerné qui se trouverait à passer par-là... Et entendu que s'il semble y avoir quelque fondement que ce soit à ces soupçons-là, tu m'appellerais immédiatement. On se comprend ?

Pour la première fois depuis un bon moment, le visage de Vincent s'éclaira.

— On s' comprend. C'est drôle parce que j' pensais justement aller montrer à Dominic les propriétés disponibles dans le Rang 1, tout à coup qu'il déciderait de revenir s' installer dans l' coin. Ça adonne-tu ben rien qu' un peu, conclut Vincent sans laisser le moindre doute à son interlocuteur qu' il venait d' inventer de toutes pièces un prétexte pour lui donner un coup de main officieux.

Quand Vincent raccrocha, il consulta Dominic du regard, qui avait saisi l' essence de la conversation.

— 'Fait qu' on va aller me magasiner une maison après déjeuner ?

Vincent opina alors que Gandalf les rejoignait.

Le restaurant était déjà occupé par trois clients, des vieux messieurs qui déjeunaient et échangeaient – pas de doute là-dessus – les derniers potins.

D' ici huit heures, l' endroit serait plein à craquer, car il y avait de l' action en ville.

On voulait savoir.

Et on voulait voir.

Dès qu' ils mirent le pied dans le *diner*, Vincent et Dominic devinrent le centre d' attention du trio d' aînés.

Habitué d' être questionné même s' il ne pouvait jamais révéler quelque détail d' enquête que ce fût, Vincent les salua d' un hochement de tête puis, bon prince, consentit à leur donner un semblant d' os à ronger.

— Oui, dit-il en accrochant son manteau à la patère prévue à cet effet non loin de la porte. On est allés à la pêche hier après-midi. Pis on a remonté une prise d' à peu près deux cents livres. Et non, c' était ni un doré ni un brochet. Là-dessus, messieurs, bon appétit, conclut-il en prenant place au comptoir.

Dominic en fit autant, amusé par l' entrée de son ami. Dehors, Gandalf, attaché non loin de l' entrée, se dressa contre la vitrine pour voir à l' intérieur.

Son maître lui intima d' un mouvement du doigt de redescendre et l' animal obtempéra aussitôt, non sans lui avoir adressé une expression à fendre l' âme.

— Bon, vous v' là ! s' exclama Linda en sortant de la salle de bain, les yeux encore rouges de pleurs récents.

Sans un mot de plus, elle passa derrière le comptoir, mit du pain à griller, leur fit couler deux cafés – un allongé et un double espresso – puis cassa six œufs sur la plaque chauffante sur laquelle elle mit ensuite à frire du bacon et des pommes de terre rissolées.

En une suite de mouvements succincts et précis, Linda prit les deux tasses fumantes, les déposa devant Vincent et Dominic, attrapa une carafe pour aller réchauffer les cafés filtres des trois autres clients tout en leur remettant leurs additions, puis revint se poster devant la plaque.

Tout cela, en quinze secondes au plus, estima Vincent, qui éprouvait une réelle admiration pour Linda. Les bras musclés par des années d'un labeur répétitif et exigeant, elle avait la silhouette svelte. Plus trace chez elle, ou enfin si peu, de l'abattement de la veille : au début de la cinquantaine, la propriétaire déployait de nouveau cette énergie qu'il lui enviait parfois.

Son visage ce jour-là fardé comme à l'habitude, contrairement à la veille là encore, Linda était le type de femme dont on avait du mal à déterminer l'âge exact. Teints d'un roux cuivré prononcé, ses cheveux se confondaient presque avec son teint bronzé artificiellement. Ses yeux bleu clair n'en ressortaient que davantage.

Même chagrine, comme en ce moment, elle dégageait une force vitale contagieuse.

— Ça m'arrive encore de m'étonner que Berthe fasse pas un nouveau statut Facebook toutes les heures. 'Était forte en proverbes pis en p'tites pensées qui font du bien, acheva Linda dans un reniflement, toujours dos à ses clients préférés.

En moins de deux, les toasts, les œufs, le bacon et les pommes de terre atterrirent dans des assiettes, puis devant Vincent et Dominic.

Derrière eux, un bruit de monnaie et le crissement du cuir des banquettes signalèrent le départ imminent des trois matinaux.

— Bye Aimé, bye Charlot, bye Louis, dit Linda en faisant couler un nouveau pot de café filtre en prévision du prochain arrivage de clients.

Les trois hommes retournèrent à Linda son au revoir puis, à tour de rôle en passant près de lui sur le chemin de la sortie, ils saluèrent Vincent d'un mouvement de tête poli.

Le sergent-détective Parent était désormais une figure éminente et respectée au sein de la petite communauté de Malacourt qui, malgré tous ses défauts, avait pour elle un sens civique devenu aussi rare qu'estimable.

Pendant que Dominic et Vincent continuaient de savourer leur déjeuner trop gras, Linda alla allumer son iPod fiché dans une base avec haut-parleurs intégrés.

Bientôt, la voix de Loretta Lynn s'éleva dans le *diner*.

— *Well I was born a coal minor's daughter...* fredonna la serveuse en allant débarrasser la table.

En se penchant, Linda grimaça de douleur mais poursuivit son travail.

Seul Vincent s'en aperçut.

— Vous autres pis votre country, marmonna Dominic en enfournant sa dernière tranche de bacon.

— Heille ! le mit en garde Vincent d'un ton sévère. Du respect pour la reine Loretta. Pis tu peux ben parler, avec ton vieux Metallica.

— Nah, j'ai pas mal lâché ça, avoua Dominic sans cesser de mastiquer. Ces temps-ci, j'écoute pas mal Stromae. Tu vois c'est qui ?

— On est creux mais on n'est pas colons, intervint Linda en revenant les mains pleines.

Tout en plaçant la vaisselle sale dans le lave-vaisselle industriel encastré sous le comptoir, elle adopta au bénéfice du visiteur montréalais une expression sévère.

Vincent et Dominic échangèrent un regard de connivence en voyant Linda s'offusquer de la sorte. Ils burent leur café en silence, un demi-sourire taquin retroussant leurs lèvres à tous deux.

Linda ne fut pas dupe et se détendit.

— 'Fait que l'Don Juan de Montréal a fini par se faire une blonde *steady*, si j'comprends ben ? lâcha-t-elle soudain.

Surpris, Dominic se tourna vers Vincent.

— J'ai rien dit, assura ce dernier en s'en lavant les mains.

— Y a pas un homme qui change ses habitudes sans l'aide d'une femme, expliqua Linda en vérifiant où en était le coulage du nouveau pot de café.

— Pas *tous* les hommes, protesta Vincent en jouant le jeu.

— Ben non, pas *tous* les hommes, continua de plaisanter Linda. Vous autres, vous êtes presque aussi évolués qu'les femmes. Presque. Et pis comment elle s'appelle, la chanceuse ?

— Caroline Baillargeon, répondit Vincent avant même que Dominic ait pu ouvrir la bouche. Elle est urgentologue.

— Pardon-pardon, répliqua une Linda impressionnée. On monte les échelons sociaux !

— Faites comme si j'étais pas là, renonça Dominic en vidant sa tasse.

— Matante Linda est ben contente pour toé, dit-elle en lui ébouriffant les cheveux. Ben contente. Tu mérites la plus belle pis la plus fine.

Elle avait retrouvé son sérieux en disant cela. Puis, comme si elle venait de se souvenir de quelque chose, elle repartit de plus belle dans la salle où elle dressa la table qu'elle venait de nettoyer.

De nouveau, son visage se contorsionna de douleur, brièvement.

— Ça va, Linda ? demanda Vincent.

— Non. J'me suis étiré un muscle dans l'dos. J'ai dû mal forcer...  
Maudite vieillesse !

— T'es encore jeune, ma belle Linda, insista Dominic.

— Pis toi, t'es surtout ben, ben fin, Dominic Chartier, répliqua-t-elle en se remettant en train.

Une fois sa tâche terminée, Linda revint derrière son comptoir et se planta devant Vincent, prête à « parler des vraies affaires ».

— Ça fait que t'as un autre mort su' les bras, mon poussin ? s'enquit-elle de but en blanc. Crains pas, j'essaierai pas d'te tirer les vers du nez. Vincent, y'est incorruptible, ajouta-t-elle en regardant Dominic.

En disant cela, elle secoua gentiment le menton de Vincent, comme s'il n'était qu'un petit garçon.

— Vous êtes droits, vous deux, poursuivit-elle. Pis vous êtes pas tu' seuls. Je l'sais, moi, qu'une pomme pourrie, c'est pas représentatif de toutes vous autres. Pis pas besoin d'répondre pour votre pêche d'hier, mon beau Vincent. J'ai vu l'défilé d'la SQ arriver en fin de journée pis repartir à trois heures passées, à' matin.

— Insomnie ? releva Dominic.

— On peut dire ça, répondit Linda en restant évasive.

Un groupe de cinq personnes entra à ce moment-là. Trois femmes et deux hommes, tous dans la jeune soixantaine, bien mis pour leur sortie dominicale.

Linda salua la compagnie, après quoi, sans avoir besoin de poser de questions, elle commença les préparatifs pour deux cafés au lait avant de remplir trois tasses de café filtre frais coulé, en fredonnant de plus belle cette fois une ballade de Dolly Parton.

— ... *Where was I when the time came, to join the married ladies... Why did I paint the nail, when the finger had no ring... Why do I sit at my age, and long to hold their babies... Sittin' on the front porch swing...*

Pendant que la patronne revenait s'activer à sa plaque chauffante, Vincent commença à se dresser un plan mental de leur virée imminente dans le Rang 1.

Kanti Wabanonik était-elle allée s'y cacher ?

Après avoir servi leurs déjeuners à ses nouveaux clients, Linda débarrassa Vincent et Dominic, prête à poursuivre la conversation, mais à voix basse.

— Moi, c'est l'sort d'la jeune qui m'inquiète, dit-elle. Quatorze ans, pis probablement gelée quèqu' part dans l'bois. Perdre sa mère comme ça... Si ç'a du bon sang. Y paraît...

Linda se mordit la lèvre inférieure.

— ...Y paraît qu'elle serait enceinte, la p'tite, reprit-elle d'une voix

presque inaudible. Non-non, dis-moi rien, mon beau Vincent. Je l'sais qu'tu peux pas rien m'dire. Mais... Seigneur ! quatorze ans...

Ainsi, compris Vincent, il avait suffi d'une semaine pour que l'information confidentielle filtre et soit reprise au sein de la population environnante. Interdit de publication ou pas. Damnées petites villes, pensa-t-il sans en vouloir à Linda, mais en se demandant qui, de ses collègues, s'était ouvert la trappe.

Une soirée en famille et hop ! au détour d'une conversation, alcool aidant, on faisait des révélations en insistant sur la nature confidentielle de l'information...

Et bien sûr, personne n'allait parler par la suite...

Pourtant, le lendemain, partout sur Facebook en messages privés...

N'importe quoi, rumina Vincent qui, lui, ne se permettait de fournir des détails d'enquête qu'à une seule personne non liée à celles-ci : Dominic, car lui aussi était flic, et un bon, par-dessus le marché.

Revenant à Linda, il lui trouva l'air de nouveau triste.

Songeuse, elle avait posé une main sur son ventre plat.

— Tomber enceinte dans des circonstances de même... à son âge, souffla-t-elle à mi-voix.

L'enjeu semblait réellement l'émouvoir, elle qui n'avait jamais eu d'enfants mais donnait tous les signes de les adorer, en témoignait le gros bocal de sucreries posé près de la caisse et dans lequel les plus jeunes étaient invités à piger à loisir par la propriétaire.

Vincent, qui depuis les quatre années qu'il habitait Malacourt, avait passé beaucoup de temps assis à ce même comptoir à discuter avec Linda, n'avait jamais abordé cette question avec elle, sciemment.

C'était tabou, à défaut d'une meilleure expression.

Linda, qui pouvait être très crue dans ses confidences, ne paraissait pas encline à aborder cette question-là.

Ce que Vincent, d'instinct, avait toujours respecté.

— Elle m'avait laissé une bonne impression, la mère d'la p'tite, ajouta alors Linda, ce qui ne manqua pas de faire dresser les oreilles des deux flics.

— Tu la connaissais ? releva Vincent.

— Ben... oui et non. C'était, quoi... y a deux mois d'ça, à peu près ? Elle est venue m'voir, la belle Anna Wabanonik. Elle m'a demandé si j'aurais pas du travail pour elle, ici, dans l'restaurant, ou à 'station-service à côté, ou à l'épicerie, en face. Pauvre elle : j'ai toute mon monde. Elle s'est informée pour mes deux appartements, en haut d'l'épicerie. Elle m'a dit qu'elle voulait déménager d'où elle était, pis qu'il était pas question qu'elle retourne sur la réserve ni qu'elle s'installe à Nottaway. À son ancien emploi comme *waitress*, elle avait entendu parler d'moi pis du fait que j'avais une couple de commerces et pis toute ça...

S'interrompant dans sa logorrhée, Linda observa Vincent plus attentivement.

— Ben là ! s'inquiéta-t-elle. Dis-moi pas que j'aurais dû t'en parler avant ? J'ai jamais pensé qu'ça pouvait être important...

— Non-non, inquiète-toi pas, Linda, la rassura Vincent. Ça fait juste confirmer qu'elle voulait que sa fille pis elle vivent moins isolées, mais pas à Nottaway...

... à cause de Lemay, compléta-t-il dans sa tête.

Et à cause de la police qui se trouvait basée à Nottaway.

— On est juste à vingt minutes de Nottaway, nota Linda. C'était pas se sauver ben-ben loin. Pauvre femme... J'revois sa fille... 'Est restée assise dans l'auto tout l'temps qu'sa mère pis moi on a jasé ici. Une belle enfant, y m'a semblé.

Vincent échangea un regard furtif avec Dominic qui, volontairement, n'avait pipé mot : si Kanti était restée assise dans la voiture de sa mère, c'était pour éviter d'attirer l'attention sur sa grossesse qui, si les calculs de Vincent étaient corrects, en était au moment de cette visite-là à environ quatre mois.

— Même si j'avais pas d'ouvrage pour elle, elle m'a dit qu'elle penserait à ça, pour le logement, termina Linda en essuyant une tache de café sur le comptoir.

— Pardon ? releva aussitôt Dominic, Vincent tressaillant à côté de lui.

— Ben... comme ma cousine Danièle s'est pris une p'tite maison, pas loin, pour ma filleule Jessica pis elle, ben... j'me suis retrouvée avec mes deux appartements vacants. J'en ai loué un l'mois passé, mais l'autre est encore inoccupé...

Vincent et Dominic se levèrent comme un seul homme et, sans prendre le temps d'enfiler leurs manteaux en dépit du moins dix-huit degrés Celsius qui régnait dehors, traversèrent la rue en direction de l'épicerie, laissant derrière eux une Linda médusée. À peine Dominic prit-il le temps d'intimer un « Reste ! » senti à un Gandalf éperdu de les suivre.

Contournant l'immeuble, ils empruntèrent la ruelle et débouchèrent dans le stationnement des deux logements.

Vincent gravit le premier l'escalier de métal qui menait à ceux-ci.

Les rideaux coquets qui habillaient la fenêtre du premier appartement indiquaient que celui-là était loué.

La fenêtre du second était nue.

Hormis quelques feuilles de papier journal qui jonchaient le sol, l'endroit était désert et ne trahissait aucun signe d'occupation récente, même clandestine. Aucune trace de bottes, de traînée de neige essuyée ensuite : plancher uniformément poussiéreux.

Vincent testa la poignée – verrouillée – pour la forme. Dépité, il

regagna le stationnement, précédé de Dominic.

De retour en bas des marches, il demeura immobile un instant, pensif, puis il releva la tête en direction du second logement, où il aurait aimé trouver Kanti Wabanonik saine et sauve. Et surtout au chaud.

— Elle est trop *wise* pour venir se cacher à la vue du monde, dit Dominic en frissonnant. Tant qu'à ça, on risque d'avoir plus de chance dans le Premier Rang.

Il avait raison.

— Ouin, j'sais, acquiesça Vincent. J'repense à la cabane qu'elles se sont construite dans' l'bois derrière chez eux... Le comté est plein d'camps d'chasse disséminés à la grandeur d'la forêt. Criss, pour c'que j'en sais, 'est peut-être cachée dans l'mien.

Vincent n'y croyait pas, évidemment, son camp à lui étant bâti beaucoup plus au nord-est, à soixante-dix kilomètres de Malacourt.

Il n'empêche, songea-t-il, le capitaine Frigon avait raison en signalant que l'équipe du SPVM ne connaissait pas le coin comme eux, les « locaux », le connaissaient.

Ce fut au tour de Dominic de lui donner une tape d'encouragement dans le dos.

Linda ne dit rien, et cela lui demanda un effort manifeste, lorsqu'ils se rassirent au comptoir.

Deux autres tables avaient trouvé preneurs dans l'intervalle. Leurs occupants jetèrent des regards circonspects aux deux hommes lorsqu'ils rentrèrent du dehors sans manteau, mais chacun retourna vite à ses affaires.

Les deux policiers restèrent là un moment, silencieux, à terminer leurs seconds cafés, puis Dominic parut se souvenir de quelque chose :

— Ta perceuse à glace pis ta scie à chaîne : 'sont restées à la cabane...

— Inquiète-toi pas, le rassura Vincent en se levant et en allant décrocher son manteau. Y a pas personne qui va m'les voler. En tout cas, j' plains celui qui essaierait.

— Paré pour la suite ? demanda Dominic de manière à ce que personne ne puisse comprendre où ils comptaient se rendre et pourquoi.

— Ouep. Si ça pouvait nous occuper jusqu'à demain matin, je serais pas contre : ce maudit party-là à Nottaway ce soir... T'es pas obligé d'venir, tsé. Occupe-toi pas de c'que mon boss a dit hier. Mais moi, 'faut que j'y aille. Criss que ça m'tente pas...

Vincent fit une pause parvenu à la porte puis, réalisant qu'il n'était pas de très bonne compagnie :

— Heille, sérieux : désolé, Dom. Chu pas un super hôte.

— Arrête-moi ça, protesta Dominic en enfilant son manteau.

À mi-voix, il ajouta :

— On va aller faire ce qu'on sait faire de mieux, là : enquêter. Bye Linda ! lança-t-il plus fort.

— Bye mes poussins ! Vous r'viendrez !

— Bye, là, dit Vincent en sortant.

En les voyant reparaître dehors, Gandalf demeura dans l'expectative un instant et, comprenant que l'heure du départ avait bel et bien sonné cette fois-ci, il se mit à tirer sur sa laisse. Après que Dominic l'eut détaché, le saint-bernard se mit en route de lui-même en direction de la fourche du Diable.

— Y'est brillant, mon chien, hein ? pavoisa Dominic en prenant place sur la motoneige.

— Y faut ben, quand t'as un taouin comme maître, répliqua Vincent en s'asseyant derrière lui.

— Va chier, rétorqua Dominic en faisant semblant d'éternuer.

— On va ramener ton chien chez nous pis on va inspecter le Rang 1, c'est bon ?

— Yep.

Sur ce, Dominic démarra.

La motoneige eut tôt fait de dépasser Gandalf, qui maintint sa cadence sans se formaliser de l'avantage motorisé qu'avaient sur lui les humains.

Une fois le chien de Dominic rentré, les deux amis convinrent de la suite du programme dans le garage.

— On pourrait se rendre directement au bout du rang pis le redescendre jusqu'à la fourche, proposa Vincent. Si elle est allée se cacher là-bas, elle a dû choisir la maison la plus reculée. Moi c'est c'que j'aurais faite. Pis comme ça, si elle nous entend arriver, on risque moins d'la perdre.

— Pis son fusil ?

— J'pense pas qu'elle veuille s'en servir sur nous autres. On amènera pas d'arme, mais au cas où...

Vincent ouvrit l'armoire où il rangeait ses propres fusils de chasse et en sortit ses deux gilets pare-balles.

— On arrivera pas tout nus, conclut-il en lançant un des gilets à Dominic, qui entreprit aussitôt de l'enfiler avant de remettre son manteau.

Après en avoir fait autant, Vincent souleva un bidon d'essence.

— Penses-tu qu'elle peut y avoir été, là-bas, mais qu'elle est partie ailleurs après sa visite d'hier soir ? supputa Dominic en le suivant dehors.



Tandis que Vincent remplissait le réservoir de sa motoneige, Dominic ajouta :

— Ils sont partis vers le sud, donc vers le village pis, possiblement, vers Nottaway au-delà...

— Ça s’peut. Comme ça s’peut qu’elle et la personne qui l’aide soient parties dans cette direction-là justement pour nous mettre sur une fausse piste. Y a juste un moyen d’en être sûr, répondit Vincent en retournant ranger le bidon.

Lorsqu’il reparut dehors, il trouva Dominic assis derrière le volant, prêt à partir. Il ne put s’empêcher de sourire.

— Tu m’donneras le numéro d’ta blonde : j’veais lui dire de t’acheter un skidoo pour ta fête. Tu vas ben pouvoir en faire sur le mont Royal ?

— J’m verrais ! répondit Dominic dans un rire en démarrant.

En reprenant place derrière son ami, Vincent essaya de se forger une image mentale de Caroline l’urgentologue.

Rien ne lui vint.

Ils filèrent par la terre enneigée de Vincent, direction nord-ouest. Dominic prenait garde de rester dans des pistes tapées, balisées ou non, en évitant la neige meuble.

Le Rang 1 se terminait en cul-de-sac à un peu plus de douze kilomètres du village. De ce fait, Vincent et Dominic ne croisèrent même pas le chemin des Moulins, qui se trouvait entre les deux rangs, puisque celui-ci, qui aboutissait également dans un cul-de-sac, ne faisait que dix kilomètres de long.

Une fois la terre de Vincent traversée, c’est donc un paysage exclusivement forestier qui les enveloppa.

Durant le trajet, Vincent scruta la forêt, Dominic n’allant pas trop vite à dessein. Rien à signaler, mais cela ne voulait strictement rien dire : Kanti pouvait se cacher n’importe où, tout près, ou à des lieues de là.

N’importe qui et n’importe quoi aurait pu se tapir ici, dissimulé parmi les résineux. Pics hérissés ou troncs épais surmontés de ramages fournis : tous les arbres semblaient écouter, attendre...

Il ne s’agissait pas d’un secteur très prisé, aussi ne croisèrent-ils que deux autres motoneiges ; des couples de randonneurs.

Au bout d’une vingtaine de minutes, ils débouchèrent sur une vaste étendue blanche : l’un des nombreux champs en friche qui jalonnaient le Rang 1.

Dominic ralentit davantage en tournant légèrement sa tête casquée en direction de Vincent, assis derrière. Ce dernier montra la direction à suivre et ils repartirent de plus belle.

Ils aboutirent bientôt, en suivant une piste obstruée de-ci de-là par des congères, à l'arrière d'une grange à laquelle manquaient plusieurs planches.

Ils en firent le tour lentement, aucune trace de pas, même ancienne, ne justifiant qu'ils descendent de la motoneige afin d'investiguer de plus près la bâtisse mal équilibrée.

Ils ne repérèrent pas davantage de signes de vie à proximité de la maison, non loin de là. Ils en firent toutefois le tour à pied, par acquit de conscience. Par l'une des fenêtres du sous-sol, on pouvait voir qu'une fissure dans la fondation avait laissé s'infiltrer de l'eau qui avait gelé sur le sol de ciment nu.

À l'avenant, l'ensemble de la construction trahissait un manque d'entretien de longue date.

La seconde maison qu'ils virent n'en était plus une, techniquement : construite de l'autre côté de la route, passé un petit pont, en plein bois, celle-là avait été détruite par une explosion des années auparavant. Une fuite de gaz.

Vincent n'habitait pas Malacourt à l'époque. Il y guida néanmoins Dominic, mais ils ne trouvèrent qu'un terrain retombé à l'état sauvage et recouvert d'un épais manteau de neige.

Au sol, ils repérèrent les empreintes d'un lièvre et celles d'un renard, mais ce fut tout. Aucun humain n'était passé par ici récemment, ni en motoneige, ni autrement.

Des profondeurs de la forêt, un vent faible mais constant charriait tantôt le bruit d'un pic-bois affairé à percer un tronc, tantôt le craquement solitaire d'un arbre blessé par le froid.

Il y avait quelque chose de sinistre et de beau dans cette désolation sylvestre ; sauvage, mais pur.

En rebroussant chemin dans l'accès étroit qui avait dû être jadis l'entrée de cour, Dominic s'engagea sans le vouloir dans un renforcement dissimulé sous les couches successives de neige.

L'embarquée ne fut pas trop violente, mais suffit à faire tomber Vincent, dont l'épaule et le bras gauches absorbèrent le choc.

Coupant aussitôt le contact, Dominic l'aida à se relever.

— Vince, ça va ? Ton bras ?

Vincent releva sa visière : il était aussi blanc que le paysage alentour.

— Ça va, mentit-il.

— T'es sûr ?

— Ben oui. Peux-tu la déprendre ou tu veux que j'pousse ? demanda-t-il en indiquant la motoneige.

— Voir que j'vas t'faire pousser ! J'vas être bon pour la déprendre : ç'a pas l'air profond.

Dominic avait bien jaugé la situation et, après qu'il eut soulevé

puis replacé l'arrière du véhicule, ils furent de nouveau en route.

Vincent avait l'impression que son cœur s'était relogé dans sa blessure, où il palpitait furieusement.

La troisième maison qu'ils croisèrent était habitée par une famille que Vincent connaissait de vue : elle était hygiéniste dentaire à Nottaway, lui dans la construction du printemps à l'automne et homme à tout faire durant la saison froide.

Un garage de bonnes dimensions se dressait sur la propriété, mais Kanti n'aurait certainement pas été s'y cacher considérant les possibilités offertes dans les environs.

La quatrième maison s'avéra quant à elle peu ou prou identique à la première au rayon de la décrépitude, et ne révéla pas davantage d'indices d'une présence quelconque. *Idem* pour le cabanon vétuste qui la flanquait.

La cinquième (où avait sévi un mari violent) et la sixième (où un voleur malhabile avait tenté de pénétrer) étaient à vendre et l'agence immobilière de Nottaway chargée des dossiers en assurait l'entretien hivernal. En témoignaient les entrées de cours et les perrons dégagés. Coups d'œil aux portes et aux fenêtres : pas trace de visite récente ou d'entrée par effraction.

Les trois enfants des propriétaires de la septième jouaient au hockey sur une patinoire aménagée dans le champ annexe.

À l'est se dressait le cimetière, et plus au sud, on arrivait à la fourche du Diable : il n'y avait pas de huitième maison.

Il était à peine passé onze heures.

En recevant la confirmation visuelle de Vincent qu'ils en avaient terminé de leur inspection des maisons du Rang 1, Dominic fonça jusqu'à la fourche où il stoppa le moteur.

— Des idées ? demanda-t-il après avoir enlevé son casque et s'être levé pour se dégourdir les jambes.

Vincent ne dit rien, assis, immobile, sur la motoneige.

Suspicieux, Dominic s'approcha et releva la visière de son ami.

Vincent avait le visage suintant et convulsé de douleur.

Dominic revint de la salle de bain avec un verre d'eau dans une main et deux comprimés dans l'autre. Pas dans les jambes de son maître mais presque, Gandalf le suivait dans ses moindres déplacements.

Dominic tendit le tout à Vincent, écrasé dans son fauteuil au salon et en pleine conversation téléphonique avec le sergent-détective Vadeboncœur.

— ... Ben non, rien *fuck all*. Même pas une indication que des jeunes auraient profité d'une des maisons vides pour faire un party.

— C'est utile quand même, Parent. Va falloir qu'on aille voir. Sauf

que, comme vous êtes passés avant, là je l'sais que c'est pas un secteur prioritaire. Ça aide. Et c'est apprécié.

— Ouin... répondit Vincent sans conviction. 'Fait que, ben bonne continuation d'ton bord, Vadeboncœur.

— Merci. Hé, Parent ? Contente-toi de soigner ton bras, là.

En coupant la communication, Vincent s'interrogea : s'agissait-il là d'un souhait de prompt rétablissement ou d'une injonction à ne pas se mêler davantage de l'enquête ?

Vadeboncœur était impossible à lire. Impossible, se répéta-t-il tandis que Dominic attendait patiemment devant lui.

— Pense même pas t'obstiner, le prévint ce dernier en lui mettant les deux pilules dans la main.

Vincent avait encore tellement mal qu'il avait l'impression que ses dents du haut allaient se souder avec celles du bas à force d'être serrées ensemble. Aussi se montra-t-il docile, avalant les cachets avec le verre d'eau que lui tendait son ami.

Vincent ferma les yeux en attendant que les antidouleurs produisent leur effet.

— J'vais nous faire à dîner, annonça Dominic en gagnant la cuisine.

Vincent rouvrit aussitôt les yeux.

— Est-ce que c'est *safe* ? Ça serait bête de m'enlever mon mal pour m'empoisonner après...

— Tu dois ben avoir quèqu'chose que j'ai juste à décongeler ? hasarda Dominic sans se formaliser du sarcasme.

Vincent rit mais grimaça presque simultanément de douleur.

— J'dois avoir une couple de pizzas surgelées, dans le congélateur, en bas.

Les yeux de nouveau clos, Vincent entendit son invité descendre au sous-sol avec son chien, puis fourrager dans le congélateur.

Soudain, Vincent perçut un frôlement affectueux contre ses jambes au repos : le chat, sans doute dérangé par l'arrivée inopinée de Dominic au sous-sol.

D'un léger tapotement de la main droite, le reste de son corps complètement immobile, Vincent invita l'animal à monter, ce qui ne tarda pas.

Le ronron satisfait très audible, le chat se coucha en boule sur les cuisses du maître qu'il s'était choisi.

Dominic et Gandalf émergèrent du sous-sol sans que Vincent ou le matou ne réagisse.

Vincent commençait à peine à sentir le bienheureux engourdissement antalgique se répandre en lui lorsque son téléphone vibra contre sa cuisse, juste sous le chat.

Outré, l'animal donna un coup de patte sur la poche de Vincent

puis bondit par terre.

Vincent consulta l'écran mais ne réagit pas tout de suite en découvrant l'identité de la personne qui l'appelait. Fixant toujours l'écran, il laissa sonner Johnny Cash et, enfin, posa l'appareil sur l'accoudoir.

Les deux boîtes de pizzas laissées à tempérer sur le comptoir et le four en train de chauffer, Dominic vint s'asseoir au salon lui aussi, Gandalf à sa suite.

— C'était qui ?

— Personne.

Les notes de *Ring of Fire* reprirent.

Vincent hésita, puis répondit cette fois.

— Oui ? répondit Vincent d'un ton suggérant qu'il était occupé.

En face de lui, Dominic ne cacha pas sa surprise.

— Bonjour mon grand.

— Allo môman.

— C'est... Ben c'est ton père. Il a eu un infarctus. On lui a fait un double pontage.

Vincent blêmit.

— Quand ça ?

Sa mère hésita.

— Y a deux jours, répondit-elle.

— Il a fait un infarctus y a deux jours et c'est là qu'tu me l'apprends ?

— Chicane-moi pas !

— Ben non, j'te chicane pas : c'est lui qui voulait pas qu'tu m'appelles, c'est ça ? Vieux *buckeux* de ciboire...

— Vincent Parent, sacre pas !

— Ah ! Môman, « ciboire », c'est pas sacrer. Câlize de tabarnack, ça c'est sacrer.

— Ah pis là c'est rendu qu'tu sacres après ta mère !? le rabroua-t-elle en retour, sa voix comme une porcelaine qui se fissurait.

— Ben non, j'te sacre pas après. Je t'ai-tu déjà sacré après, moi ? C'est pas comme ton mari...

— Pourquoi tu l'appelles « mon mari » ? C'est ton père.

— Je l'sais que c'est mon père. C'est juste une façon d'parler. Comment y va ?

— C'est une grosse intervention. Ils le gardent à l'hôpital.

— Bon. Pis toi, comment tu vas ?

— Moi ça va, répondit sa mère.

Son timbre de voix disait le contraire.

— Ça... ça fait longtemps qu'on t'a vu, reprit-elle après un silence embarrassé.

— Tu sais que j'suis pas l'accueilli, répliqua Vincent en essayant

vainement de se donner un air dégagé. Ton mari... Mon père a été très clair. Ç'a beau faire trois ans la dernière fois, j'ai pas eu d'signe que j'étais à nouveau l'accueilli.

— Ça nous empêchait pas d'nous voir, nous deux, bredouilla sa mère sans trop de conviction.

— J'étais toujours ben pas pour commencer à essayer de t'voir en cachette ! Pis à part de ça, ça va dans les deux sens : si tu voulais tant qu'ça m'voir, t'avais mon numéro, pis t'avais même mon adresse.

Un reniflement, un sanglot étouffé...

— Môman... pleure pas, là, se radoucit Vincent. Arrête. Pleure pas, j'te dis.

— Tu vas venir à l'hôpital ? s'enquit-elle d'une voix encore un peu cassée par l'émotion.

— Ben oui. C'est ben certain que j'm'en viens. Y pourra pas dire que son fils l'a abandonné, lui, ne put-il s'empêcher d'ajouter avec une note de rancœur. As-tu besoin d'quèqu'chose ?

— Non, c'est correct. On est au premier étage, en cardiologie.

— À tantôt.

Vincent rangea son appareil comme un automate, le regard absent.

— Ton père, ça va aller ? demanda Dominic.

— C'est pas clair. Elle avait l'air *shakée*. Ma mère, j'veux dire. J'sais ben pas pourquoi elle continue à s'en faire autant pour lui. L'vieux criss se sacre d'elle depuis aussi loin que j'peux m'appeler.

Vincent s'en voulut aussitôt de la dureté de ses paroles, quoiqu'il persistât à croire que c'était là l'exacte vérité.

Le silence de son ami ne fit qu'accroître son malaise.

— Bon ben, après les funérailles de madame Berthe, le cadavre d'hier pis ça aujourd'hui, c'est officiel que tu dois passer un voyage de marde, hein, mon Dom ? dit-il en une tentative pour détendre l'atmosphère qu'il avait lui-même tendue.

— Jamais d'la vie, le rassura Dominic. Ça va nous forcer à sortir. Le *poolroom*, à côté de l'hôtel Central, à Nottaway, y'est toujours ouvert ?

Vincent acquiesça ; Dominic avait apparemment décidé de voir le verre d'eau à moitié plein, quoi qu'il advienne.

— Parfait. Je remets les pizzas au congélateur, on va à l'hôpital, tu fais c'que t'as à faire pis on va manger après ? Tout dépendant du temps qu'y reste, on ira s'en jouer une couple au *poolroom* avant l'party pour ton boss. Qu'esse tu dis d'ça, mon Vince ?

— Pis Gandalf, ce soir ?

— Je l'sortirai en rentrant cette nuit. 'Fait que, on y va ?

— J'peux pas croire que tu veux m'accompagner à c'party-là et à l'hôpital.

— C'est parce que j'suis un criss de bon chum, Vince, c'est pour ça.

Pour une fois, Vincent s'abstint de proférer une vanne en retour.



*Kanti s'approcha à pas feutrés d'un arbuste décharné qui avait poussé tout contre le tronc d'un pin nouveau. Elle fixait un point précis, au sol, entre les deux.*

*À l'affût du moindre bruit, voire du moindre changement dans l'air ambiant, l'adolescente était silencieuse ; à peine si ses bottes faisaient crisser la neige quand elle avançait.*

*Le lièvre blanc, pris dans le collet et à présent gelé dur, était quasiment indissociable du sol avec son pelage hivernal. En dépit de cela, Kanti, qui savait non seulement où, mais comment regarder, l'avait immédiatement repéré.*

*Ce n'était ni son premier collet, ni son premier lièvre.*

*Le geste sûr, elle retira les petites branches qu'elle avait plantées autour du collet suspendu en plein centre de la piste qu'empruntait l'animal ciblé.*

*Elle détordit le fil de métal d'autour de la branche inclinée à environ quarante-cinq degrés, tira dessus jusqu'à l'avoir entièrement sorti par l'œillet, et ramassa le gibier raidi par le froid.*

*Le lièvre à l'abri dans sa besace, Kanti se mit en train de trouver une autre piste.*

*Savoir où installer le piège.*

*Sa tâche accomplie, elle rebroussa chemin en effaçant avec diligence ses propres traces en s'aidant de sapinage.*

*Savoir rester invisible.*

## 9. Un détour salutaire

Vincent descendit de son lit sur la pointe des pieds. Il connaissait tous les points où le plancher craquait. Depuis le début de l'année scolaire qu'il se pratiquait, chaque matin au réveil, à quitter sa chambre et à longer le corridor en direction du salon où il jouait, là encore sans être vu ou faire le moindre bruit, jusqu'à ce que sa mère se levât et vînt préparer le déjeuner.

Il y parvenait maintenant presque systématiquement.

Sauf que ce n'était pas le matin mais la nuit, et il aurait dû dormir profondément.

Mais c'était impossible.

Pas avec tout ce raffut.

Pas avec son père qui criait sur sa mère.

Sa mère en pleurs, encore.

Son père ne la frappait jamais ; Vincent ne l'aurait pas toléré. Il n'avait que sept ans, était maigre comme un clou, mais il aurait trouvé le moyen de l'en empêcher d'une manière ou d'une autre.

Non, son père n'était pas violent. Pas en gestes.

En paroles, toutefois...

C'était sa mère qui écopait le plus, mais Vincent goûtait lui aussi aux tirades éthyliques de son père.

Son père qui avait l'alcoolisme mauvais.

Son père qui, une fois qu'il était fin saoul, vomissait non pas sa bile, mais son fiel amer de petit homme sans carrure ni envergure.

Parvenu à la porte, Vincent s'arrêta un instant pour écouter.

Un silence suspect venait de s'abattre sur la maison.

Puis le vacarme reprit, avec les accusations incohérentes de son père et les vaines supplices de sa mère.

Avec toute la circonspection dont il était capable, Vincent entrouvrit la porte de sa chambre, prêt à poursuivre son équipée silencieuse. À en juger par la véhémence de son père ce soir-là, il ne risquait pas d'être repéré au milieu des vociférations.

Justement, c'était pour cela que Vincent s'était levé en pleine nuit, à cause de l'intensité des beuglements de son père.

Sans qu'il sût trop pourquoi, il s'était soudain inquiété pour sa mère malgré que la teneur des propos de son père, au fond, n'eût guère été différente des autres fois.

Il en était à se glisser par l'embrasement de la porte de sa chambre lorsqu'un bruit sourd retentit, suivi aussitôt d'un autre silence pesant.

Sans réfléchir, son cœur prêt à bondir hors de sa poitrine osseuse, Vincent se précipita dans le salon où il trouva son père, le visage non plus rose mais cramoisi, sa mère affalée par terre en train de se masser



le bas du dos.

En l'apercevant, son père échappa la bouteille de gin qu'il affectionnait tant, laquelle roula sur la moquette usée avant d'arrêter sa course non loin des pieds nus de Vincent.

Il avait l'impression que ceux-ci étaient pris dans le béton.

Paralysés.

Comme s'il réalisait à peine le geste qu'il venait de commettre, son père fit un pas chancelant et voulut se pencher vers sa femme qui, elle, n'avait pas encore remarqué l'arrivée inopinée de leur fils.

Sans doute voulait-il l'aider à se relever, mais Vincent, qui assistait là à la réalisation de son pire cauchemar, ne le vit pas de cet œil.

En proie à une décharge d'adrénaline qui le dégela d'un coup et le souleva presque du sol, l'enfant saisit la bouteille par le goulot et la fracassa contre le mur.

Le tesson pointé vers son père, la main serrée autour du goulot, Vincent se plaça devant sa mère, menaçant son père plus qu'il ne le défiait.

En dépit de sa petite taille, sa détermination devait être intimidante, car son père recula spontanément, les yeux écarquillés.

Ce ne fut pas suffisant pour qu'il dessaoulât, mais assez pour qu'il recouvrît un semblant de lucidité.

— Woh, mon garçon, balbutia-t-il. Attention avec ça. Tu vas t'blessier. J'voulais pas faire mal à ta mère. C'est un accident...

Son père voulut s'approcher.

Le tesson fendit l'air.

Une goutte de sang s'envola et alla s'abîmer sur le divan de velours brun, s'y confondant aussitôt.

Sa main droite serrée dans la gauche et plaquée contre sa bedaine gonflée par l'alcool, son père le contemplait avec effarement, comme s'il le voyait pour la première fois.

— Vincent ?

Une voix plus douce. Celle de sa mère, derrière lui.

— Vincent ? Donne la bouteille à maman.

Vincent, qui s'était retourné vers sa mère, obéit sans opposer de résistance.

Sa mère lui prit le tesson des mains puis, constatant qu'il s'était pour sa part éraflé avec le goulot, l'entraîna avec elle à la salle de bain.

— On va désinfecter ça. Viens, mon chaton.

De nouveau, Vincent obtempéra docilement.

Derrière eux, son père n'avait pas bougé, sa main ensanglantée toujours pressée contre sa camisole maculée.

Vincent eut un dernier regard pour son père, pour la tache rouge qui barbouillait le sous-vêtement blanc.

La tache rouge qui s'étendait, s'étendait...

Le tissu blanc qui se muait en neige...

Le chant de Kanti qui s'élevait en provenance d'il ne savait où...

Vincent se réveilla brusquement lorsque la voiture rencontra un nid-de-poule dans la chaussée fraîchement déneigée.

L'horloge du tableau de bord indiquait midi trente-deux.

Un coup d'œil par la fenêtre du passager l'informa sur leur position.

À force de parcourir ce même trajet deux fois par jour, souvent plus, Vincent était dorénavant capable de distinguer les unes des autres toutes les caractéristiques du panorama routier qui, à l'exception de quelques fermes et maisons, donnait surtout à voir de la forêt.

Ils arriveraient à Nottaway dans sept minutes.

— Ça avait l'air intense, commenta Dominic sans détacher les yeux de la route.

Comme Dominic tenait à jouer les chauffeurs désignés plus tard en fin de soirée plutôt que de rentrer en taxi, ils avaient pris sa voiture.

— J'étais vraiment parti, moi là, éluda Vincent en se frottant les yeux. J'ai pas dormi ben-ben longtemps, la nuit passée...

— Ben là, ça s' comprend un peu. Tu dois pas faire des super bonnes nuits, depuis...

— Peux-tu être moins compréhensif ? Tu m'énarves, dit Vincent en se calant dans le siège du passager.

— Bon, ça c'est le Vince que j'connais ! Y'était passé où mon *BBF* ?

— On dit BFF, champion : *best friend forever*.

— J'sais, mais toi, t'es mon « *best bitch forever* ».

Vincent fut incapable de trouver une repartie à son goût.

— Ah, ta gueule, conclut-il en se retenant de rire.

Les plaisanteries de Dominic étaient les bienvenues.

Car les prochaines heures seraient pénibles, redoutait Vincent.

Dominic à ses côtés, Vincent entra dans l'hôpital de Nottaway en se dirigeant d'emblée vers l'accès à la cage d'escalier, qui était pourtant mal indiqué.

Il connaissait les aires.

Ils gravirent les marches deux à la fois sans trop mettre à l'épreuve leur endurance cardiovasculaire.

Une fois atteint le premier étage, Vincent, qui avait été soigné au second, poussa la porte et déboucha dans un corridor d'un beige non défini où s'alignait une suite de portes closes.

Il allait rejoindre le poste de garde non loin de là lorsqu'il s'arrêta à la vue d'une femme grande et mince au visage finement ciselé, mais

marqué par des rides profondes, ses cheveux blancs, soyeux, coupés court et bien coiffés.

Elle tenait un gobelet de café, ou plus certainement de thé, se corrigea Vincent.

En le reconnaissant, sa mère sourit spontanément, puis retrouva son air préoccupé.

Les images du rêve se superposèrent à la réalité durant une inconfortable fraction de seconde au cours de laquelle, fugacement, Vincent éprouva de nouveau l'impression d'être paralysé.

Arrivée à sa hauteur, sa mère s'arrêta et le regarda longuement. Enfin, elle se leva sur la pointe des pieds et l'embrassa sur les joues, paraissant osciller entre étreinte malhabile et retenue hésitante.

— Mon Dieu que t'es rendu bâti, souffla-t-elle en le contemplant de plus belle.

Puis, devant le mutisme de son fils, elle se tourna vers Dominic.

— Solange Parent, dit-elle en lui tendant la main.

— Dominic Chartier.

— Euh, oui... bredouilla Vincent en s'extirpant de sa stupeur. C'est mon ami Dominic.

— Ah... ! C'est... c'est ton bon ami, déduisit sa mère.

Vincent mit deux ou trois secondes à traiter l'information et à comprendre que sa mère prenait Dominic pour son « chum *chum* ». Il voulut rétablir les faits, mais son « bon ami » le devança.

— Enchanté, dit Dominic qui, non content de serrer la main de Solange sans démentir ses conclusions erronées, se pencha et l'embrassa sur les joues comme elle venait de le faire avec son fils, mais en manifestant, lui, plus d'aplomb.

— Oh... souffla Solange en rougissant et en portant instinctivement les mains à son visage, gênée mais pas mécontente.

Demeuré coi devant les facéties de Dominic, Vincent tint à reprendre l'initiative.

— Euh... Y'est dans quelle chambre, là ?

— Juste ici, répondit une Solange soulagée de revenir à des considérations pratico-pratiques.

— J'veais vous laisser entre vous, annonça Dominic en rouvrant la porte de la cage d'escalier.

— Non-non, restez, j'veux dire... Reste, Dominic, insista Solange.

— Vous êtes fine, mais vous avez pas mal de rattrapage en avant de vous autres, dit-il en décochant un clin d'œil à Vincent, qui lui renvoya un regard torve. Pis j'ai des commissions à faire. J'repasse dans une heure, Vince ? Pis on verra pour la suite ?

— C'est ça, Dom, rétorqua Vincent, qui réalisait que Dominic avait probablement insisté pour l'accompagner dans le seul but de s'assurer qu'il voie ses parents.

Vrai que, et Vincent était honteux de l'admettre, il aurait sans doute été capable de rebrousser chemin, fût-il venu seul.

Il aimait sa mère. Il n'avait jamais cessé de l'aimer.

Même si elle n'avait opposé aucune résistance à son conjoint lorsque celui-ci avait traité leur fils unique de « criss de tapette » et lui avait enjoint de « décrisser » et de ne plus revenir.

C'était un an après le divorce de Vincent. Ce dimanche-là, à l'occasion de leur traditionnel souper mensuel, et profitant de ce que Robert, son père, était encore relativement sobre, Vincent s'était résolu à sortir du placard et à avouer à ses parents qu'il était gai.

Qu'il l'avait toujours été.

Qu'il s'était marié en le sachant, et que ce divorce n'était pas une honte ou un échec mais une bénédiction.

Sa déclaration – mûrement répétée – avait été accueillie par un silence de mort.

Incapable de dire quoi que ce soit, sa mère avait continué de faire le service comme si de rien n'était. Seul le faible tremblement de ses mains trahissait son trouble.

D'un naturel rougeaud à cause de la couperose, le visage de son père était devenu de plus en plus foncé au cours des dix minutes qui avaient suivi.

Bien empourpré, et deux verres de gin supplémentaires plus tard, Robert Parent était enfin sorti de ses gonds. Son poing potelé avait frappé la table, en faisant tinter les couverts, puis il s'était mis à gueuler, invectivant à parts égales son fils et sa femme, grande responsable selon lui de la situation car s'étant rendue coupable d'excès de « couvage ».

Au terme de la tirade écumante, Vincent s'était levé, calme, puis, ignorant ostensiblement son paternel, il s'était adressé à sa mère.

— Toi, as-tu quèqu'chose à m'dire ? lui avait-il demandé.

Solange s'était essuyé les joues, mais avait été incapable de soutenir le regard de son fils qui, déçu, était resté là à chercher des siens les yeux de sa mère.

Robert s'était alors levé et, poussant son fils vers la porte, avait remis ça.

— J'ai dit décrisse ! Décrisse, criss de tapette ! Mais vas-tu décrisser ! ?

Vincent avait cru discerner une larme, de rage sans nul doute, au coin de l'œil de son père. À bout de nerfs, il s'était braqué et avait levé le poing.

En une reprise dérangeante de l'épisode du tesson de bouteille, Robert avait fait un pas en arrière, les yeux ronds.

— C'est ça, avait balancé Vincent. Recule. T'es bon là-dedans.

Puis il avait quitté la maison de ses parents.

Et il avait écouté son père : il n'y était pas revenu.

Bizarrement, il en avait surtout voulu à sa mère, après coup. La réaction de son père, il s'y attendait. La disproportion de celle-ci l'avait certes déstabilisé, mais pas tant que cela.

L'attitude de sa mère, en revanche...

Non, elle n'avait pas formulé la moindre récrimination à son égard ni n'avait cherché à le rendre honteux.

L'amertume de Vincent trouvait sa source ailleurs. Dans l'absence de combativité de sa mère ; dans son refus soumis de prendre ouvertement le parti de son fils, voire de le défendre, lui qui, à sept ans à peine, l'avait bien défendue, elle.

Oui, c'était cela que Vincent ne digérait pas. C'était cela qu'il ruminait encore alors même qu'il accompagnait sa mère jusqu'à la chambre de son père alité.

Trois années...

En poussant la porte tout en s'écartant pour laisser entrer sa mère la première, Vincent sentit un accablement profond l'envahir.

Il fut surpris de trouver son père assis dans son lit, ou enfin redressé grâce à la structure inclinable.

N'eût été de la plaie retenue par de grosses agrafes barrant sa poitrine en partie rasée et offerte à la vue par le principal intéressé, qui avait laissé ouverte la partie supérieure de sa chemise d'hôpital en l'enfilant à l'envers, Robert Parent aurait pu avoir l'air en pleine forme.

Vincent se faisait la réflexion qu'il n'avait jamais vu son père avec un teint si clair lorsque le convalescent leva les yeux de son magazine de course automobile.

Son père resta interdit, le temps pour Vincent de prendre conscience que sa mère l'avait appelé sans demander la permission.

Elle avait commis un acte de rébellion ?

— J'veais aller réchauffer mon thé, dit-elle en quittant la chambre sitôt après y être entrée.

Laissé seul avec son père, Vincent considéra les options qui s'offraient à lui et, résolu à y mettre du sien, approcha une chaise du lit.

Le second lit étant occupé par un autre sexagénaire qui semblait dormir profondément, ils pourraient parler sans craindre de déranger.

Pour peu que le ton ne monte pas trop.

— On dirait qu'ta femme est moins écoutante qu'avant, attaqua Vincent.

Il voulait bien y mettre du sien, mais il ne faciliterait pas les choses à son père pour autant.

— T'es *tough*, commenta Robert en posant sa revue à plat sur le

drap. T'as toujours été *tough*, tant qu'à ça, même p'tit. T'as encore musclé, coudon' ?

Les pensées de Vincent allaient dans tous les sens.

Pas de cris ?

Pas de gueulage ?

— Ça t'a pas faite, un infarctus, Robert. 'Fait qu'on placote comme si de rien n'était, c'est ça ?

— Heille, tu vas toujours ben m'appeler pôpa ! s'emporta presque son père.

Presque.

— Pis à part de ça, poursuivit Robert en gardant ses yeux rivés à ceux de son fils, ta mère, tu sauras qu'elle fait c'qu'elle veut. Elle a toujours faite c'qu'elle voulait. Toujours. Je l'sais que j'étais pas du monde, précisa-t-il en parant au reproche qui était sur le point de franchir les lèvres de Vincent. Je l'sais. Mais c'qui est faite est faite, pis c'qui est dit est dit.

— Pour ça... commença Vincent qui gardait un souvenir vivace de « ce qui avait été dit ».

— J'm'excuse, mon gars, l'interrompt Robert d'une voix fatiguée. J'm'excuse tellement. Pour toute. *Toute*, insista-t-il.

Vincent ne sut pas quoi répondre.

Sonné, il avança une main hésitante vers celle que venait de lui ouvrir son père, puis il la serra dans la sienne.

Il sentit la texture lisse de la cicatrice laissée par la blessure qu'il lui avait autrefois infligée.

Cela le rassura, étrangement.

Vincent laissa son père se reposer au bout d'une demi-heure de bavardage en apparence anodin, mais quasi miraculeux de par son existence même.

L'état de son père était satisfaisant, apprit-il. En réalité, il devait recevoir son congé le lendemain.

Incapable de s'expliquer le changement qui s'était opéré chez son père, il n'avait pu se résoudre, paradoxalement, à le questionner à ce propos.

Ils s'étaient donc tous les deux appliqués à ignorer le proverbial éléphant qui se trouvait dans la pièce avec eux sans s'en trouver plus mal pour autant.

Chaque chose en son temps, avait décidé Vincent, qui estimait son quota de bouleversements atteint pour un moment.

Il retrouva sa mère assise dans la salle d'attente qui jouxtait l'accueil, non loin des distributrices à boissons et à friandises et des ascenseurs qu'il n'utilisait jamais.

— Vous vous êtes expliqués, constata-t-elle, une pointe de

soulagement dans la voix.

— Tu t'es arrangée pour, répondit-il en s'asseyant à côté d'elle.

Peu démonstrative de nature, Solange prit le bras de son fils, le serra, puis appuya sa tête contre son épaule.

Le geste fut bref, d'abord mal assuré, puis très intense.

Vincent, surpris, eut tout juste le temps de déposer un baiser sur la tête de sa mère que celle-ci se rasseyait déjà bien droite sur sa chaise.

— J'me suis jamais pardonné c'jour-là, lui confia-t-elle en regardant le mur beige devant eux. J'aurais dû te dire quèqu'chose quand tu me l'as demandé. J'étais juste... je sais pas...

— Paralysée ? l'aida Vincent.

Il connaissait.

— Oui, c'est ça. Paralysée. Mais j'étais pas fâchée ou déçue ou rien. J'veux qu'tu l'saches. C'est important qu'tu l'saches. J'ai... Ç'a jamais été ben-ben facile pour moi de... ben... de parler de c'que j'ressens, en dedans.

Le fils réalisa alors, pour la première fois de sa vie, à quel point il ressemblait à sa mère. Qui reprit :

— Je l'ai toujours su, que t'étais comme ça. Que t'étais homosexuel. Ton père aussi.

Dans la bouche de sa mère, le mot saisit un peu Vincent, qui allait de surprise en surprise.

— Tu vas peut-être trouver ça simple, mais un parent *sait*. C'est bête de même. Même si on fait semblant de pas savoir ou qu'on finit par se convaincre qu'on sait pas. On le sait. Pis je l'savais. Ton père aussi, mais pour lui, c'était plus difficile à admettre. Tu t'souviens d'ton grand-père Parent ? C'était pas un cadeau. Ton père vient de là, mais ç'a jamais été un monstre. Y buvait trop, mais...

— Buvait ? releva Vincent.

— Ton père a pas touché à une goutte d'alcool depuis trois ans.

— Pour vrai ? Depuis trois ans... ?

— Depuis la dernière fois que t'es venu à la maison, confirma-t-elle. Le lendemain, je l'ai confronté. J'ai dit que j'partirais s'il retouchait à la boisson. Pis je l'aurais faite. Pis ça s'est arrêté là. Je l'ai amené en cure le jour même, dans un centre. Y va à ses meetings de AA une fois par semaine, religieusement. On a recommencé à faire chambre commune...

— Mômman... protesta Vincent.

Profitant de ce que, à l'adolescence, son fils avait décidé d'investir le sous-sol, Solange avait récupéré la chambre ainsi laissée vacante, abandonnant le lit conjugal à son mari.

— Ben quoi ? On est toujours ben mariés, rappela-t-elle, amusée par la réaction pudibonde de Vincent.

— Toute ça c'est ben beau, mais pourquoi tu m'as pas appelé avant

pour me mettre au courant ?

Il sentit sa mère se raidir.

— J’pouvais pas juste te... téléphoner, commença-t-elle en cherchant ses mots. Cette soirée-là a été tellement épouvantable. J’avais tellement honte. J’arrivais pas à rassembler mon courage pour te parler. J’étais certaine que tu m’haïssais, après ça. Pis quèqu’ jours ont passé, pis quèqu’ semaines, pis de semaines en mois, c’était de plus en plus difficile de reprendre contact. La honte grandissait au lieu de diminuer...

— J’t’ai jamais haïe, môman, voyons don’. Pas toi. Même en m’forçant, j’aurais jamais pu. Tu l’sais ben.

Dans les yeux de sa mère, il vit le regret se dissiper, puis l’espoir renaître.

— Y paraît ben en mauzusse, ton copain, dit-elle en lui tapotant la cuisse. Ben, c’est normal. Beau comme t’es, tu dois avoir le choix.

— Môman...

— Ben là, arrête les « môman ». J’vais dire que mon gendre paraît ben si j’veux !

— C’est pas... Dominic a probablement pensé bien faire, mais c’est pas mon « copain ». C’est juste un ben bon chum. Y’est policier à Montréal, au SPVM. Il m’a aidé sur une enquête : la p’tite fille disparue à Malacourt, y a deux ans. Officieusement. Ou c’est moi qui l’a aidé, lui, tant qu’à ça... En tout cas, ça a cliqué.

— C’est d’valeur. Ça t’aurait faite un bon copain. Y m’a l’air fin.

— Il l’est, confirma Vincent, qui n’avait encore jamais eu une si longue conversation avec sa mère.

— Parlant de p’tite fille disparue : on a su... ben... on a lu sur Internet, pour ton ancien partenaire... On était en voyage au Mexique, ton père pis moi. On revenait quand c’est sorti. Une chance qu’il s’est pas trouvé mal là-bas. J’sais ben pas c’que j’aurais fait.

— Vous êtes allés en voyage ? Vous deux ?

— On a eu envie d’casser l’froid. Pis là, avec son chèque du gouvernement, ton père a un peu plus de sous. Quand on a su, pour toi... Ç’a pris une couple de jours avant qu’y donnent des noms, dans les médias. J’ai eu un choc. J’ai tellement eu peur. Je l’sais qu’tu fais un métier dangereux, mais c’était la première fois que j’le réalisais, j’pense. De l’hôtel, j’ai appelé ici, à l’hôpital, mais t’avais déjà eu ton congé, pis là, ben, j’m suis sentie encore plus mal. On rentrait le lendemain... Tu penses ben qu’avoir su avant, on serait venus t’voir à l’hôpital, chicane pas chicane ! Y a toujours ben des limites à pas s’parler...

La sagesse de sa mère, dénuée d’affétries, comme elle d’ailleurs, lui avait manqué.

— La fille de la femme qu’il a abattue, ton partenaire, elle s’est



sauvée en forêt, c'est ça ? Pauvre chouette... Elle va ben mourir gelée.

— On va espérer qu'on, môman, répondit Vincent. On va espérer qu'on.

Il quitta sa mère en lui promettant d'aller souper le dimanche suivant.

Dans la chambre, son père roupillait, les traits paisibles.

Pas d'effusions, pas de « je t'aime » larmoyants, mais un contact qui s'était rétabli néanmoins.

C'était ça de pris, pensa Vincent en redescendant au rez-de-chaussée, l'esprit à peu près dégagé.

Car il ne pouvait pas se détendre complètement.

Pas tant qu'il saurait Kanti au large.

Dans le froid, comme venait de le lui rappeler sa mère.

Vincent trouva Dominic adossé contre un mur de béton dans le hall, non loin des portes principales.

— Salut, mon « bon ami », nargua ce dernier en le suivant dehors.

— Vous faites une belle paire de ratoureux, ma mère pis toi. Elle avait pas averti mon père, peux-tu croire ? Pis à quoi t'as pensé, toi, d'lui laisser entendre qu'on sortait ensemble ? T'aurais dû voir sa déception quand j'y ai expliqué. T'es comique en hostie, mon p'tit sac à blagues d'humoriste de criss.

— T'as ben vu qu'elle a pas capoté, argua Dominic en appuyant sur le démarreur à distance de son porte-clés. Tu penses toujours que les affaires vont être pires. C'est toujours le pire scénario, avec toi. Ben tu vois, des fois, ça finit bien.

Vincent maugréa sans trouver de réplique à lui renvoyer. Décidément, il en prenait une habitude !

— Tu vas pas t'remettre à bouter, toujours ? rempila Dominic.

— Bouter ? J'boude jamais, qu'esse' tu racontes, encore ?

En entendant les protestations de Vincent, Dominic s'arrêta puis le regarda en affichant une mine ombrageuse et une moue idoine, représentation en l'occurrence assez fidèle de l'air qu'affectait Vincent.

— N'importe quoi, trancha celui-ci.

Il jugeait la performance grossièrement exagérée.

— En tout cas, reprit-il, tu viens d'faire la preuve que c'est pas tous les humoristes qui peuvent être des acteurs. *Cham-pi-on*.

Dominic se remit à rire de plus belle.

En prenant place dans la voiture, Vincent consulta l'horloge du tableau de bord puis réfléchit pendant que Dominic passait la marche arrière.

— J'ai crissement faim. Toi ?

— Ouep, opina Dominic. Tu files pour quoi ? demanda Dominic en

quittant le stationnement de l'hôpital.

— Y a l'indien qui est ben bon.

Dominic relava un sourcil en entendant cela.

Arrivés au centre-ville, ils remontèrent leurs cols respectifs pour se protéger du froid sitôt sortis de la voiture.

Une bourrasque souleva une fine pellicule de neige poudreuse du trottoir. Les flocons ainsi libérés firent à Vincent l'effet de têtes d'épingles en frappant la peau de son visage.

— Vous êtes rendus avec un resto indien à Nottaway, s'étonna encore Dominic en chemin.

— Ben oui. On connaît Stromae dans l'coin *et on a un resto indien tenu par un chef indien originaire de l'Inde pis toute la patente. Ç'a ouvert y a un an. J't'aurais ben amené quand t'es venu à' chasse cet automne, mais on est rentrés dans l'bois, quoi, l'après-midi même que t'es arrivé ?*

Un riche arôme de masala les prévint qu'ils étaient proches de leur destination.



*Le crépitement du gras qui flambait sur les braises par intermittence parvenait un peu à faire oublier les mugissements du vent qui s'engouffraient dans la toiture.*

*Stoïque, Kanti demeurait concentrée sur la cuisson du lièvre auquel elle avait retiré la peau et qu'elle avait arrangé avant de l'embrocher à une branche.*

*Mikael, pour sa part, observait la chair foncée qui laissait à présent échapper une odeur des plus prometteuses.*

*En remarquant l'air fasciné de son ami, Kanti sourit presque : il ne manquait pas de courage, Mikael, mais il ne connaissait rien de la forêt, sinon les pistes de motoneige en hiver et celles de quatre-roues en été.*

*Elle lui enseignerait ce qu'elle savait.*

*Ce que sa mère à elle lui avait enseigné.*

*Transmettre.*

*Et continuer d'exister.*

## 10. Plan de match

**Dimanche, 16 février 2014, UN PEU PASSÉ TREIZE HEURES TRENTE**  
— Le restaurant Chez Ravi était décoré avec sobriété mais goût dans des tons de crème et de terre brûlée. Étroit, profond, l'établissement était bondé lorsqu'ils y pénétrèrent.

— Ciboire, murmura un Vincent désappointé.

Ils allaient tourner les talons, l'estomac dans ceux-ci, lorsque les portes battantes de la cuisine s'ouvrirent au fond du local.

Un homme d'une trentaine d'années d'allure joviale en sortit les bras chargés de plats remplis de mets colorés et fleurant bon les épices.

— Vincent *my man* ! s'exclama Ravi Padukone tout en distribuant les assiettes fumantes aux convives de la table qui jouxtait la vitrine.

Le propriétaire serra la main de Vincent, qui lui présenta Dominic.

— Enchanté, enchanté. Les amis d'Vincent sont mes amis. Heille, quand est-ce qu'on t'revoit au hockey ?

— Pas avant plusieurs semaines, répondit Vincent en secouant son bras gauche blessé par balle.

— Oui, j'ai su. Méchante histoire.

Et ce fut tout ce que Ravi s'avisa de dire sur la question.

— Bon, ça fait que t'as décidé de m'amener un nouveau client ?

La discrétion du restaurateur n'avait d'égale, paradoxalement, que son expansivité.

— C'était ça l'but, mais ç'a ben l'air que t'es plus populaire que jamais, mon Ravi.

Le jeune propriétaire regarda alors sa salle et parut se rendre compte seulement à ce moment-là qu'elle était comble.

— Oh, j'peux ben avoir chaud. Bon, ben, suivez-moi, les gars.

— Un Indien d'Inde ? répéta Dominic, tout bas.

Il ne s'attendait manifestement pas à entendre la même parlure que la leur.

— Tu vois ben que t'es plein d'préjugés, Dom, l'asticota Vincent en suivant Ravi. Tu t'attendais à quoi ? Un numéro de Bollywood ? Le *cook*, c'est son père. Et lui, il vient du nord de l'Inde. Ravi est né dans ton bout, dans Côte-des-Neiges.

Sur leur passage, ou plutôt sur celui de Vincent, plusieurs clients se retournèrent.

Fusèrent les chuchotements...

— Ouin, mettons que j'ai eu ma photo dans l'journal pas mal, ces derniers temps, rappela Vincent à Dominic une fois qu'ils ne furent plus à portée de voix, près du comptoir-caisse.

À la surprise de Vincent, Ravi leur arrangea un petit coin dans la

cuisine, loin des fourneaux afin qu'ils ne gênent pas, mais assez près pour ne rien manquer du travail rapide et précis du père de Ravi, un homme bien portant d'une soixantaine d'années.

— *Ve yahaan khaenge, pitaajee*<sup>4</sup>, annonça Ravi à son père en dressant une table pour deux improvisée sur le coin d'un plan de travail en inox.

Sanjee Padukone, dont le fils avait hérité l'affabilité, faisait tout dans la cuisine, sauf la vaisselle – un jeune plongeur d'allure timorée s'en chargeait. Sanjee baragouinait le français et se débrouillait en anglais, mais il parlait surtout l'hindi et l'ourdou.

Vincent et Dominic eurent tout loisir de s'émerveiller devant la préparation de leur repas, dont ils laissèrent au chef le soin de déterminer la composition.

Ils se délectèrent ainsi de samosas nappés de pois chiches, de yogourt et de coriandre fraîche, d'agneau korma servi dans une sauce onctueuse et parfumée, de paneer mattar dans une épaisse préparation d'oignons, de pois verts et de tomates, le tout accompagné de riz pilau et avalé, essentiellement, avec l'aide de pains nan chauds, craquants et dégoulinants de beurre.

— Tu m'as encore rien dit sur le fait que j'ai pas mentionné la visite de Kanti, hier, à mon collègue Dumontier quand y'est passé, fit remarquer Vincent entre deux bouchées.

Il savait que Sanjee ne risquait pas de saisir de quoi ils parlaient.

L'eût-il pu que le cuistot ne s'en serait pas soucié, affairé qu'il était à sortir les plats de la seconde affluence du dîner.

Et comme il tapait sur une clochette chaque fois qu'une commande était prête, les deux clients V.I.P. sauraient quand se taire.

— J'ai figuré que t'avais une bonne raison, répondit Dominic en essuyant avec son doigt une coulisse de sauce korma à la commissure de ses lèvres puis en le léchant sans se soucier de l'étiquette de table. De toute façon, techniquement, c'est mon collègue Vadeboncœur qui devait être avisé, pas l'tien. Pis c'est ça que t'as fait. Écoute... depuis qu'tu m'as raconté comment ça s'est passé, dans la forêt, que j'vois que y a quèqu'chose qui t'achale. T'as toujours pas trouvé quoi ?

— Non, répondit Vincent un peu trop vite.

Il allait prendre une gorgée d'eau lorsqu'il s'aperçut que Dominic le jugeait avec intensité par-dessus son assiette aux deux tiers vide.

— Quoi ? J'ai-tu d'quoi dans' face ? demanda Vincent en passant une main sur la partie inférieure de son visage.

— Non. C'est derrière la tête que t'as d'quoi, Vince. Tu peux ben m'traiter d'mauvais acteur. J'le connais, ton numéro d'flic de région qui fait son simplet mais qui, dans l'fond, a tout compris. Qu'est-ce que tu m'dis pas ?

Vincent ne chercha pas à contredire son ami, un peu embarrassé

qu'il ait vu clair si vite dans son jeu.

— La vérité, avoua-t-il, c'est que j'arrête pas d'penser à c'qu'elle m'a dit en partant. « J'ai pas l'choix ». Elle l'a répété... Toi aussi, t'as stické là-dessus, pis Vadeboncœur aussi.

— La personne qui conduisait le skidoo, quand elle s'est sauvée hier soir... commença Dominic sans aller au bout de sa pensée.

— Oui... l'encouragea Vincent.

— Je sais pas... Penses-tu qu'il ou elle... l'empêcherait de revenir en ville ?

Vincent allait répondre, mais Ravi entra à ce moment-là afin de ramasser trois assiettes. Son ami propriétaire de retour en salle, il répondit :

— Il ou elle a patienté en silence à côté d'la maison pendant que Kanti m'attendait dans mon salon. C'est vraiment elle, Kanti, qui a l'air de mener la *game*. Non... la réponse est là-dedans, j'suis certain. Pourquoi insister pour me répéter « J'ai pas l'choix », Dom ? Qu'est-ce que ça t'dit, ça ?

— Quand t'as parlé de « plus de marde dans l'ventilateur »... Tu penses qu'elle essayait d'te dire que Lemay avait un complice, hein, qu'il était pas tout seul ? Elle a pas l'choix d'se cacher parce qu'elle sait qu'en dehors de toi, elle serait pas nécessairement en sécurité avec...

— Avec mes collègues, oui, admit Vincent. Elle m'a vu essayer d'raisonner Lemay. Elle m'a vu l'abattre. Pour l'instant, j'dois être le seul policier en qui elle a confiance. Et encore... T'as vu comment 'est sur ses gardes.

Vincent répugnait à envisager cette possibilité, au sujet d'un complice. Mais cette hypothèse s'imposait avec de plus en plus de force depuis la visite de Kanti la veille.

— Pis c'est pas juste ça, continua Vincent. Lemay pis moi, on avait l'même grade, mais c'est pas mal toujours moi qui menais nos dossiers. Lui m'assistait. Et y'était parfait pour ça. Ben efficace. Mais c'était pas l'gars pour développer une stratégie, tsé ?

— Tu veux dire : pas l'gars pour planifier un triple meurtre nécessitant un *bust* de drogue arrangé avec d'la fabrication d'preuves au préalable, résuma Dominic.

— Exactement, opina Vincent.

— Pourquoi la p'tite pis sa mère ont pas juste... dénoncé ?

En la posant, Dominic parut se rappeler qu'il n'existait aucune réponse simple à cette question bien plus complexe qu'on ne voulait généralement l'admettre.

Pourquoi les victimes dénonçaient-elles si peu, point ?

La peur.

La honte.

On revenait toujours à ces deux sentiments-là, sans conteste les plus toxiques qui soient.

— Mais... voulut néanmoins poursuivre Dominic, si elle te fait confiance à toi, pourquoi elle t'a pas dit c'est qui, criss ? Pour en finir au plus sacrant.

— Peut-être qu'elle était venue pour ça. Vous êtes rentrés sur les entrefaites, Gandalf pis toi. Ça l'a surprise. Elle devait s'attendre à m'avoir juste moi...

Le ton de Vincent ne trahissait pas la moindre note de reproche. Il s'agissait de données pertinentes, relatées froidement. Cela faisait partie de leur travail à tous deux et Dominic était trop rigoureux pour songer à s'en offusquer.

— Cherche, poursuit Vincent en continuant de penser à voix haute, il devait y avoir une couple de jours qu'elle me surveillait du fond d'mon champ. Et j'peux la comprendre d'être farouche. Prévenir Vadeboncœur, c'était risqué d'ma part. C'était prendre une chance, même minime, que l'complice de Lemay... Lemay était prêt à tout, Dom, donc son complice doit être prêt à tout lui avec. Y doit être aussi désespéré d'faire disparaître Kanti que Lemay l'était ; elle pis l'bébé à naître. Ça peut être n'importe quel de mes collègues, réalises-tu ?

— C'est forcément un d'tes collègues, Vince ?

— Ben oui. La drogue, l'arme : ça pue le détournement de preuves saisies en perquisition. Plus j'y pense, pis plus j'me dis qu'elles devaient se sentir assiégées, la mère pis sa fille. En fait, là, elle se cache, Kanti, mais ça m'étonnerait pas qu'elle revienne me rendre visite.

— C'est pas un chat abandonné, Vince. Elle va pas t'suivre au bout d'une semaine.

— J'me suis dit la même chose... Mais sais-tu quoi, Dom ? Là, chu moins sûr.

Vincent se tut et prit une autre bouchée même s'il sentait depuis un moment l'état de satiété dépassé.

— Elle va revenir, Dom, conclut-il, la bouche pleine.

— Pis si elle revient ? Vas-tu encore prévenir Vadeboncœur cette fois-là ?

Vincent ne répondit pas immédiatement.

— J'ai pas ben-ben l'choix... Pas l'faire, Dom, ça serait de l'entrave, pure et simple.

— Bye-bye la promotion...

— J'en veux pas, d'leur criss de promotion, s'emporta Vincent. Moi, c'est sur le terrain que j'chu ben. Pas derrière un bureau. Remarque, c'est peut-être ça qu'ça m'prendrait. Au moins là, mon seul partenaire, ça serait un ordinateur ou une tasse à café. Pas d'danger que j'refasse la même gaffe une autre fois...

— De quelle gaffe tu parles ? Vince, t'as sauvé la vie d'la jeune. Hier soir, elle avait l'air ben correc' pis y a une semaine qu'est censée être en train d'mourir de froid. On a aucune raison d'croire qu'elle est plus mal en point aujourd'hui. 'Est vivante, Vince, pis c'est grâce à toi.

— Tu comprends pas, Dom...

Vincent se tut en entendant Ravi approcher de la cuisine.

— Elle a quatorze ans pis elle est enceinte parce que mon partenaire l'a violée, reprit-il en chuchotant après le départ du propriétaire. MON partenaire. Quatre ans que j'le connaissais, deux ans qu'on travaillait en équipe. Pis j'ai rien vu. Rien. Il a fait ça. Et il était prêt à m'tuer pour pas qu'ça se sache. Je suis un méchant bon détective, hein ? Heille, ça c'est du flair ! Ça c'est du sens de l'observation ! J'suis responsable, Vince. Comprends-tu ? J'suis responsable !

Voilà, il y était. Après tout ce temps, Vincent touchait enfin – nommait enfin – la source du désarroi qui contaminait le moindre de ses gestes, la moindre de ses pensées.

La plaie ouverte, elle n'était pas que sur son bras.

— Sur ce point-là, Vince, on va s'entendre pour dire qu'on s'entend pas. Mais j'te connais assez pour savoir que ça donne rien d'essayer d'te faire changer d'idée.

Vincent allait l'interrompre, mais Dominic leva la main, fermement.

— J'te concède que c'est en partie vrai. T'es pas « responsable », mais t'as une responsabilité vis-à-vis d'elle. Tu m'suis ? Parce qu'elle a confiance en toi et qu'elle risque de revenir à toi. Et si elle revient, pour son bien, y va falloir...

— Y va falloir qu'on l'empêche de repartir. Pour son bien, comme tu dis. Pis là elle va m'haïr en hostie.

— Mais elle va vivre plus vieille, Vince. On n'est pas dans cette job-là pour être aimé.

— J'sais.

Ils quittèrent le restaurant la panse remplie jusqu'au seuil de l'éclatement.

— On marche jusqu'au *poolroom* ? proposa Dominic.

— *Sure*, commenta Vincent en le suivant.

Ils laissèrent donc la voiture de Dominic où elle se trouvait et se rendirent à la salle de billard à pied, histoire de favoriser leur digestion après s'être empiffrés.

— Le problème du complice reste entier, Dom, dit Vincent en rotant bruyamment. Woh... ça goûtait l'agneau, ça.

— Charmant, commenta Dominic.

Les bureaux de la SQ, qui partageait les locaux du Service des

crimes majeurs, se trouvaient sur leur chemin. D'ailleurs, si les fêtes privées « de la maison » se déroulaient dorénavant à l'extérieur, c'était que l'ancien mess des policiers avait été réaménagé en locaux pour le SCM, une vingtaine d'années auparavant.

En passant devant ses quartiers généraux, Vincent s'arrêta sans le vouloir. Rien ne l'empêchait d'y entrer – il l'avait fait en sortant de l'hôpital, mais il savait que ce n'était pas une bonne idée.

Pas tant que Vadeboncoeur enquêtait.

— J'vas t'poser la question franchement même si j'me doute d'la réponse, dit Dominic qui n'avait évidemment rien manqué du trouble de Vincent. T'as dit qu'le complice de Lemay pouvait être n'importe lequel de tes collègues, mais... mais as-tu une idée, même vague, de qui ça pourrait être ?

— Non. Y a l'beau-frère, Berthelot. Lemay pis lui, y'étaient ben chums tous les deux. C'est le suspect l'plus évident.

— Trop évident, tu veux dire ? demanda Dominic en suivant le raisonnement de son ami.

— Oui pis non. Tu l'sais : des fois, quand un suspect est évident, ben, c'est parce que c'est lui l'coupable. On vit pas dans un roman d'Agatha Christie.

— J'te verrais, avec un p'tite moustache retroussée, Hercule Parent.

— Heille, chu gai, mais pas *that gay*, objecta Vincent.

— Hercule Poirot est homo, tu penses ?

— Dom, *come on* ! Un p'tit personnage précieux, hyper maniéré, pis vieux garçon endurci dans ces années-là...

— Tu juges, là, Vince. T'es plein d'préjugés, prit plaisir à lui renvoyer Dominic. Tu souffres d'homophobie intériorisée. En tout cas, moi j'dirais une affaire de même, pis tu m'traiterais d'homophobe.

— T'es pas homophobe, Dom. T'es juste épais, c'est pas pareil. Mais j't'aime ben pareil. Tsé, t'es... divertissant.

— 'Fait que c'est le moment « mange d'la marde » de la conversation, si j'comprends bien ? rétorqua Dominic en levant la tête vers l'enseigne fatiguée de la salle de billard.

Le Nottaway Poolroom, une relique du passé anglophone de la ville minière, était peu occupé en ce dimanche après-midi.

Sachant qu'il ne boirait pas ce soir-là à l'occasion des célébrations de la retraite du capitaine Yves Frigon, Dominic en profita pour prendre une bière à ce moment-là.

Vincent l'imita.

— Sinon, pour revenir à Lemay, reprit-il. Y'était comme moi : chum avec pas mal toutes les gars. On est tricotés serré, tu l'sais, Dom.

Ce dernier approuva d'un grognement et cassa le triangle de



boules, empochant deux « basses ». Il rata son coup suivant en étouffant un juron.

— J’veais nous commander des cafés, décréta Dominic en se dirigeant vers le comptoir.

Un barman à l’air blasé s’y replaçait une mèche de cheveux clairsemés par-dessus sa tonsure.

Laissé seul à leur table, Vincent ne frappa pas son coup, préférant attendre le retour de son ami pour jouer.

Contemplant sa bouteille de bière bue aux deux tiers sans enthousiasme réel, il se surprit à penser à son père.

À cause de lui, de son père, il avait toujours été hyper conscient de sa propre consommation d’alcool. Craignant d’avoir peut-être hérité de l’alcoolisme paternel, Vincent s’était fait la promesse de ne plus boire s’il s’apercevait un jour qu’il ressentait le *besoin* de boire.

S’il s’apercevait un jour qu’il perdait le contrôle.

Comme son père.

Son père qui allait désormais à des meetings des AA...

Son père qui se repentait...

Mais Vincent n’était pas comme lui, s’était-il avéré. Il ignorait quel goût avait le gin, car il s’en tenait à la bière. Et il ne ressentait pas le besoin d’en boire ni ne perdait le contrôle en s’enivrant, lorsque ça lui arrivait.

Il connaissait ses limites ; elles étaient difficiles à atteindre, mais elles existaient. Et il ne les dépassait pas. Ne les avait *jamais* dépassées.

Ce constat le rasséréna.

Aussi, lorsque Dominic revint, Vincent posa la tasse qu’il lui tendait sur la table où ils avaient abandonné leurs manteaux, puis, méthodiquement, il entreprit de vider toutes les boules, les « hautes », qui lui avaient été assignées.

— T’es en feu, commenta Dominic, admiratif mais un peu piqué dans son orgueil puisqu’il était, lui aussi, un joueur redoutable.

Enhardi par le désir de ne pas être humilié de nouveau, Dominic gagna la partie suivante.

Ils en étaient à leur sixième lorsque, buvant la dernière gorgée de son second café, Dominic revint à leur problème... par la bande.

— Vince... Tu t’appelles comment j’m suis immiscé dans ton enquête, y a deux ans, quand on s’est connus ? Là, j’voudrais pas qu’tu penses que j’essaye de t’refaire le coup, mais...

— Dom, accouche, lui enjoignit Vincent sans détacher les yeux de la boule numéro huit. Pis pour ton information, je t’ai *laissé* t’immiscer dans mon enquête.

Il rata.

— Criss ! OK, j’t’écoute, Dom.

— Tsé, tantôt, tu parlais de Lemay qui était pas doué pour « développer une stratégie », rappela Dominic en se préparant à jouer. À ce moment-ci, j'pense que c'est ça qu'ça nous prend, à toi pis à moi, une stratégie. Un plan d'match. Pis toi pis moi, on est pas pires là-dedans, mon Vince. Le party, ce soir...

L'embout enduit de poudre bleue fixé à la virole frappa la boule blanche d'un coup puissant mais sec, la propulsant contre la boule numéro huit qui en retour fila, atteignit puis longea la bande, roulant lentement le long de celle-ci jusqu'au trou supérieur droit et s'immobilisant juste avant d'y tomber.

Au moment ultime, elle s'y abîma.

Satisfait, Dominic ramena son regard à celui de Vincent et poursuivit :

— Tantôt, tu vas avoir une méchante gang de collègues toutes réunis à la même place...

— Dis-en pas plus, le coupa Vincent.

Il avait beau avoir perdu la partie, son visage venait de s'illuminer.



*Kanti et Mikael s'affairaient à ranger l'espace dans lequel la première avait aménagé le campement temporaire, avec l'aide de sa mère.*

*Les actions des deux adolescents étaient précises : Kanti avait tout expliqué à son ami, qui n'avait pas besoin qu'on s'y prenne à deux fois avec lui.*

*Elle devrait bientôt partir.*

*Quitter cet abri-ci.*

*T'es pas obligé de continuer, réitéra-t-elle à l'intention de Mikael.*

*Ce dernier, qui était occupé à recouvrir les braises de cendre, releva la tête de manière à voir le visage de Kanti.*

*Je l'sais, répondit-il en retournant à sa besogne.*

## **Troisième partie**

### **La jeune fille qui commandait à l'hiver**

## 11. Du nouveau

**Dimanche, 16 février 2014, SEIZE HEURES TRENTE** — Dominic remporta également la septième partie, gagnant du coup la joute quatre contre trois.

Vincent s'inclina avec l'élégance attendue.

— Va chier, dit-il en serrant la main du vainqueur.

— Pareillement, rétorqua Dominic en dévoilant une rangée de dents parfaitement blanches.

Ils retrouvèrent la rue froide en frissonnant.

La soirée en l'honneur du capitaine Frigon devait débiter à dix-sept heures et se dérouler dans la salle de réception du club de golf municipal qui, hors saison, n'était utilisé que pour des événements privés de la sorte.

Ils seraient au bas mot une soixantaine de personnes incluant les conjointes et conjoints.

Un souper chaud serait servi, puis un disque-jockey se chargerait de faire danser les convives – un bar bien garni aiderait les timides à aller se dégourdir les jambes.

Les deux amis marchaient sans se presser en vue de récupérer le véhicule de Dominic toujours garé à proximité du restaurant, lorsqu'en repassant devant les locaux de la SQ, ils surprirent une empoignade entre deux hommes, tout à côté du porche de béton qui menait à l'entrée du poste.

— Attends, dit Vincent à Dominic.

Il venait de reconnaître l'un des deux hommes.

Patrick Kistabish, vingt-huit ans, avait souvent eu maille à partir avec la justice durant son adolescence. Vols, bagarres, problèmes de consommation. Il avait décroché de l'école à seize ans, avait séjourné en centre de détention juvénile puis, fatigué de n'aller nulle part, il avait suivi les conseils d'une travailleuse sociale et terminé ses études secondaires avant de poursuivre au cégep d'où il était ressorti diplômé d'une technique... en travail social.

Patrick était à présent très impliqué au sein du Centre d'entraide et d'amitié autochtone de Nottaway, et jamais il n'avait eu le moindre ennui avec la police depuis sa reprise en mains.

D'où la surprise de Vincent de le voir ainsi se chamailler en pleine rue sous l'œil indifférent des badauds blancs, traditionnellement aveugles au « peuple invisible », pour reprendre l'expression du poète.

— Patrick, *come on* ! s'écria Vincent en s'approchant.

Arrivé à proximité des deux belligérants, il comprit que ceux-ci ne se chamaillaient pas tant qu'ils avaient un argument très viril.

— ... *must tell the police*, entendit-il Patrick intimer à l'autre

homme.

Ils baissèrent d'un ton en voyant Vincent se planter devant eux.

Celui-ci, pour signifier à Dominic que tout allait bien, lui fit un signe de la main discret, par-derrrière, pour lui demander de rester à l'écart.

— *I won't*, décréta celui que Vincent ne connaissait pas, un autochtone également, âgé pour sa part d'à peu près trente-cinq ans. Sont' toutes pareils, les polices, ajouta-t-il dans le but évident d'être compris par Vincent, pourtant habillé en civil.

— Patrick, dit ce dernier sans se formaliser de la pointe. Est-ce que tout va bien ?

— Non, admit le jeune homme d'emblée. C'est David Kistabish, mon cousin. Son fils Mikael est pas rentré depuis plusieurs jours. Il a quinze ans. Y'est parti d'la réserve avec une couple de bidons d'essence, mais sans son skidoo, pis il est pas rentré.

— *Shut up !* lui intima le père de l'adolescent disparu. Y'ont tué Anna. Y'ont probablement tué sa fille aussi, pour se couvrir. Pis tu veux que j'leur donne mon fils ? Leur enquête indépendante, *it's a fucking joke*.

Vincent serra les maxillaires mais ne répliqua pas.

Pour calmer le jeu, Patrick plaça une main apaisante mais ferme sur l'épaule de son cousin David. Penchant la tête vers la sienne, il tenta de le raisonner.

— Lui, y s'appelle Parent, pis tu peux y faire confiance. C'est lui qui a tué l'autre police, celui qui a tué Anna. La p'tite a pu se sauver grâce à lui. Je sais pas si là elle est encore vivante, mais si elle a pas été descendue avec sa mère y a deux semaines, c'est grâce à Parent.

Jetant un coup d'œil lourd de souvenirs au policier, Patrick ajouta :

— Plus jeune, j'ai souvent eu affaire à ' police. Pis c'est pas toutes les polices qu'y ont été correctes avec moi. Mais Parent, j'ai rien à redire contre lui. Mikael est débrouillard sans bon sang, mais tu sais qu'il est allé la retrouver. Tu l'sais.

Vincent s'efforça de cacher sa surprise en entendant cela.

— Vous pensez que votre fils serait avec Kanti ? demanda-t-il en y mettant autant de calme et de mesure qu'il le pouvait.

— Ils étaient amis, à l'école, répondit David Kistabish. Ils se textaient pas mal, j'pense.

— Et votre fils, à part des bidons d'essence, est-ce qu'il a emporté autre chose, à votre connaissance ?

— Non. Ben... En faite, y a son drap qui a disparu. Juste un drap blanc, pour mettre autour de son matelas.

— Comme pour aider à camoufler un skidoo dans un paysage enneigé ? suggéra Vincent en repensant à la housse blanche que Kanti avait dû abandonner derrière elle en fuyant.

— Mon gars l’a pas pris, le skidoo...

— Mais Kanti en a un, rappela Vincent.

Le père du fugueur demeura silencieux. Il s’était calmé.

— Monsieur Kistabish, dit Vincent. La personne à qui vous devez parler, c’est le sergent-détective Jean-Pierre Vadeboncœur. Il appartient à un autre corps policier ; y’est pas d’la SQ. Y’est pas d’la région. Y’est pas chum avec le monde ici. C’est lui qui dirige l’enquête autour de Kanti Wabanonik.

— J’rentre pas là-dedans, s’obstina l’autre en ayant un mouvement de tête méfiant envers les locaux de la SQ.

— Et si... Et si j’demandais au sergent-détective Vadeboncœur de venir vous rencontrer ailleurs ? Mettons en face, là-bas, au *poolroom* ? Y a pas un chat. On en arrive, précisa Vincent.

— C’est qui, lui ? demanda David Kistabish en désignant Dominic, qui poireautait toujours derrière eux.

— Un d’mes chums en visite de Montréal, éluda Vincent en prenant soin de ne pas préciser que Dominic appartenait audit corps policier investi de l’enquête indépendante.

C’eût été compliquer la situation inutilement.

Après avoir consulté Patrick Kistabish du regard, son cousin David acquiesça et les trois hommes se dirigèrent vers le Nottaway Poolroom.

Arrivé à la hauteur de Dominic, Vincent expliqua sans s’arrêter :

— Désolé. J’veais aller t’rejoindre au char dans cinq.

Dominic, qui avait suivi l’échange, s’éloigna sans dire un mot.

Vincent entra dans la salle de billard à la suite des deux autres.

Dès qu’eux se furent assis, lui restant debout, il composa le numéro de Vadeboncœur.

Lequel entra dans l’établissement trois minutes plus tard.

— Parent, dit Vadeboncœur en saluant Vincent d’un bref mouvement de tête.

— Vadeboncœur, répondit-il en l’imitant. J’té présente Patrick et David Kistabish. Le fils de David, Mikael, est pas rentré depuis...

Il consulta le père du regard, en vain.

— Quelques jours, reprit Vincent. Si j’ai bien compris...

Vincent regarda le père de Mikael afin de voir s’il entendait protester.

— ... il serait peut-être allé rejoindre Kanti Wabanonik.

À cette annonce, le flic du SPVM s’attabla sans plus attendre avec Patrick et David.

— J’veus écoute, monsieur Kistabish. Merci, sergent-détective Parent, ajouta-t-il en y mettant les formes.

Vadeboncœur n’eut pas besoin de lui signifier qu’il était maintenant préférable qu’il parte, Vincent s’étant déjà dirigé vers la

sortie.

Il allait pousser la porte lorsque celle-ci s'ouvrit à la volée. Se tenait sur le seuil, aussi droite et imposante qu'un phare, Maggie, la femme qu'il avait surpris à le dévisager au sortir de l'hôpital.

Sans un regard cette fois pour Vincent, elle se dirigea vers la table où le petit groupe était installé et se planta devant les cousins Kistabish sous l'œil circonspect de Vadeboncœur.

Maggie devait connaître Patrick du Centre d'entraide et d'amitié... se dit Vincent en essayant de se souvenir du nom de famille de la première.

Wapachee !

Maggie Wapachee.

Et voici que déjà, David et Patrick Kistabish se relevaient et repartaient à la suite de celle-ci.

Elle les laissa sortir de l'établissement les premiers en s'arrêtant à la hauteur de Vincent, qui contemplait le défilé avec un mélange de déception et de curiosité, car quelque chose, à l'évidence, lui échappait.

Maggie Wapachee jaugea le sergent-détective Parent une seconde. Lorsqu'elle s'adressa à lui, son ton n'était ni accusateur, ni revanchard, mais ferme, sans appel.

— Ton partenaire, c'était un tas de vidanges. Pis les vidanges, ça attire les charognards. Ça guette, alentour : méprends-toi pas. Pour le reste...

Maggie Wapachee eut un regard en direction de Vadeboncœur avant de revenir à Vincent.

— Faites votre ménage et laissez-nous nous occuper de nos enfants, conclut-elle.

Vincent n'eut pas l'occasion de répliquer que Maggie s'en était déjà retournée dans l'hiver.

Conscient que sa chance du moment venait de tourner, Vadeboncœur sortit presque tout de suite après le cortège sans chercher à menacer quiconque de poursuites pour entrave à la justice : c'eût été vain pour l'instant.

Vincent quitta les lieux le dernier, dépité.

Il reçut la caresse du vent froid comme une gifle.

Vincent trouva Dominic assis dans sa voiture non loin du restaurant de Ravi.

Avant de prendre place à bord, à son tour, il soupira, sachant qu'un surcroît de psychologie serait de rigueur : sans doute s'était-il montré un peu plus expéditif que nécessaire avec son ami qui, une fois encore, était devenu son partenaire officieux.

À cet égard, peut-être inconsciemment Vincent avait-il voulu lui

montrer qui était le patron.

— Bon, OK : j'm'excuse de t'avoir laissé sécher, dit Vincent dès qu'il eut posé le derrière sur le siège du passager. Mais y t'connaissent pas. J'avais pas l'choix. Mais...

— J'vois pas d'quoi tu parles. Ton *turf*, ton *call*. Tu t'souviens ?

Sur ce, Dominic démarra.

— C'est pas comme si tu m'devais des explications, ne put-il s'empêcher d'ajouter. C'est pas comme si on s'disait toute, toi pis moi.

Derrière l'ironie, Vincent devina une vexation réelle mais un tantinet excessive, aussi ne se retint-il qu'à grand-peine de pouffer.

Même s'il regardait devant lui, Dominic parut s'en apercevoir car il serra davantage le volant.

N'y tenant plus, Vincent lui demanda d'un air contrit :

— Est-ce que chu encore ton gros loup ?

Pris de court, Dominic lutta vaillamment contre le fou rire qui le gagnait, mais le tressautement de ses épaules finit par le trahir.

Maintenant qu'il se trouvait dans la voiture avec son ami, portières closes, Vincent réalisa à quel point leurs vêtements étaient imprégnés des odeurs de la cuisine de Chez Ravi.

— Ouin, j'sais, remarqua Dominic en lisant dans ses pensées. Ton capitaine s'en formalisera pas, j'imagine ? *Anyway*, c'est pas une soirée habillée, hein ? Tout l'monde va être décontracté ? Tu me l'aurais dit si... ?

— Ben, c'est-à-dire...

Vincent n'avait pas, mais pas du tout pensé à cet aspect des choses. Les vêtements étaient toujours pour lui une considération secondaire. D'autant qu'après avoir reçu la nouvelle de l'hospitalisation de son père, il n'avait plus eu la tête à autre chose avant de quitter la maison pour Nottaway.

Mais à bien y réfléchir, il allait pas mal de soi que les collègues feraient un effort vestimentaire pour le patron, d'autant que les conjoints étaient invités...

— Vincent, sacrement ! comprit Dominic en se garant de nouveau à quelques mètres à peine de leur emplacement originel.

— Bon ben, j'pense qu'y va falloir se taper un aller-retour à' maison, annonça Vincent. Ça va nous mettre en retard de trois quarts d'heure. C'pas la fin du monde.

— Attends, là, objecta Dominic en consultant l'heure sur le tableau de bord qui affichait seize heures quarante-trois. Y doit ben y avoir un magasin de vêtements pour hommes pas pire à Nottaway. Chacun une chemise propre, pis on va être parés pour la veillée.

— Euh... comme ça, je sais pas, là...

— Ben là, où tu t'habilles, d'habitude ? Pas à Malacourt certain !

— Sur Amazon.



— Enwèye, Vince. Un magasin pour hommes : pense fort.

Vincent fléchit.

— Y a toujours la mercerie Marc et Marco... admit-il d'un ton rétif.

— Bon, parfait, approuva Dominic en se préparant à se remettre en route. Y doit nous rester quinze minutes avant qu'ça ferme. C'est où ?

— Pas loin.

— Vince, on est à Nottaway : toute est pas loin d'toute. Mais encore ?

Vincent lui indiqua le chemin.

C'était effectivement tout près.

Juste avant de pousser la porte, Dominic se retourna vers son ami et, espiègle, demanda :

— C'est parce que tu voulais pas dépenser pour une nouvelle chemise, maudit *cheap*, c'est ça ? Si y faisaient une version *gay porn* des *Pays d'en haut*, tu pourrais leur faire un beau Séraphin, hé, hé, hé...

— Hé-hé-hé, l'imita Vincent en forçant la note abrupte.

Dès qu'il entra, Vincent se crispa.

— On ferme dans... Vincent !?

— Salut, Marc, dit-il d'un ton dans lequel on distinguait un soupçon d'embarras.

Vincent avait eu une très brève liaison avec Marc, quarante-quatre ans, gentil et bien sous tous rapports, mais trop... intense pour son goût.

— On ferme dans cinq minutes, reprit Marc sans sourciller. Ton... ton *ami* et toi avez besoin d'quèqu'chose ? Du Febreeze, peut-être ?

Dominic, qui venait de comprendre les véritables motifs expliquant que Vincent n'était pas chaud à l'idée de venir, émit un couinement étouffé afin de ne pas exploser de rire.

— Deux chemises, dit Vincent en regardant à la ronde. Tiens, celle-là, dans le 16½ pour moi. Dom, vois-tu quèqu'chose qui t'tente ?

— Oh oui, répondit Dominic en le détaillant des pieds à la tête comme s'il trouvait son « *ami* » de son goût.

— Tu m'énarves tellement, siffla Vincent entre ses dents, mortifié par l'ensemble de la situation.

— Marc ? Y a plus d'cintres dans l'*backstore*. Faudrait...

Marco, qui sortait de l'arrière-boutique l'air tout pimpant, perdit son sourire dès qu'il aperçut Vincent.

— Ah ben tabarnack d'hostie d'câlce, lâcha Marco sans se soucier de la présence de Dominic.

Vincent avait également eu une brève liaison avec Marco, trente-six ans, gentil et bien sous tous rapports, mais trop marié avec Marc pour son goût.

Revenant à ce dernier, Vincent indiqua une deuxième chemise.

— Avec celle-là. Dans le 16½ aussi, précisa-t-il en jetant un bref coup d'œil au cou de Dominic, qui semblait toujours s'amuser ferme à ses dépens.

— Voulez-vous les essayer ? demanda Marco d'une voix atone en marchant jusqu'à la caisse.

Il ne s'agissait pas d'une question. Plutôt d'une invitation à ne pas traîner dans les parages.

Après avoir décliné l'essayage, Vincent régla en vitesse les deux chemises que lui remit Marc sans même les plier ni les mettre dans un sac.

Pendant tout le temps que dura la transaction, les deux copropriétaires ne lâchèrent pas Vincent du regard, mains gauches posées sur le comptoir côte à côte et exhibant leurs alliances telle une accusation.

Vincent ne regarda pas Dominic une seule fois en regagnant la voiture : il savait que son invité n'attendait que cela pour se moquer de plus belle.

— Donne-moi les clés, Dom. J'veais conduire jusqu'au club de golf, ça va être plus simple.

Dominic s'exécuta et prit place sur le siège du passager.

Toujours pas de contact visuel.

— Bon, ben... y faut c'qu'y faut, décréta Dominic en retirant son manteau puis, avec plus de difficulté compte tenu du confinement, le chandail qu'il portait dessous.

Sans un mot, Vincent inséra les clés dans le démarreur.

— Tu m'dois cinquante piasses, dit-il en balançant à Dominic la chemise qu'il lui avait choisie afin de couper court au supplice de revoir le couple qu'il avait failli désunir.

— J'veais t'rembourser, mon *ami*. C'est pas mêlant, tout l'monde a l'air de penser que j'suis ton chum. C'est Caroline qui va rire... J'ai hâte de t'la présenter, tsé.

— J'ai hâte d'la rencontrer. C'est forcément une sainte pour t'endurer, conclut Vincent en retirant à son tour son manteau.

Il passait la tête par le col déboutonné de sa chemise neuve lorsqu'il aperçut dehors deux femmes dans la soixantaine avancée qui, immobiles sur le trottoir, observaient la scène d'un air stupéfait mais appréciateur.

S'en rendant compte à son tour, Dominic leur adressa un clin d'œil équivoque avant d'introduire le bas de sa chemise dans son jean.

De mieux en mieux, se dit Vincent en démarrant.

Il croyait l'incident clos lorsque, pas du genre à renoncer, Dominic envoya une salve sarcastique.

— ‘Fait que, c’était avec qui ? Marc ou Marco ?

— Penses-y même pas, Dom. J’ai pas envie de parler d’ça.

— Ah ben criss ! Pas les deux !? T’as pas fourré les deux ? En même temps ou... ?

— Dom, ciboire ! évita de répondre Vincent en accélérant à un feu jaune.

— Ah, fais pas ton prude, Vince. J’te conte ben mes histoires, moi.

— Mets-en ! C’est qui, déjà, qui vient juste de m’apprendre qu’il a une blonde depuis presque cinq mois ? Ah, ben oui : c’est toi.

— À leur voir la face, moi j’dirais qu’tu les as pris séparément sans qu’ils le sachent l’un l’autre.

Vincent ne démentit pas.

— Eh ben ! J’savais que t’étais un aimant à hétéros curieux pis à gars mariés dans l’placard, mais j’té savais pas briseur de ménages homos. Tu m’déçois tellement, Vince. Tellement.

— Heille, j’ai forcé personne à s’inscrire sur Grindr ! répliqua Vincent en s’engageant sur le chemin du Golf qui s’ouvrait dans une zone boisée, non loin de la sortie de la ville en direction sud.

— T’es beau quand tu t’fâches, mon gros loup.

Vincent envoya un coup de poing de côté sur le biceps de Dominic, qui poussa un cri de douleur plus moqueur qu’autre chose.

— Mets don’ d’la musique, suggéra Vincent. Comme ça tu vas être moins tenté d’parler.

Dominic brancha son téléphone au tableau de bord et fit défiler sa bibliothèque musicale.

— Quin, on en parlait, justement, dit-il en sélectionnant une des chansons de l’album *Racine carrée* de Stromae.

La voix du chanteur monta lentement, comme une incantation. Visiblement adepte, Dominic se mit à battre la mesure à deux mains sur ses cuisses, chantonnant tout bas les paroles très rapides.

— ... Soit t’es macho, soit homo / Mais t’es phobe ou sexuel / Mécréant ou terroriste / T’es veuch ou bien t’es barbu / Conspirationniste, illuminati / Mythomaniste ou vendu ? / Rien du tout, ou tout tout de suite / Du tout au tout, indécis / Han, tu changes d’avis imbécile ?

— J’espère que tu réalises que la chanson parle de toi, Dom.

Dominic cessa illico son activité musicale et considéra Vincent sans comprendre.

— Quel bout ? « Imbécile », j’imagine ?

— Non : toutes les paroles, reprit Vincent. C’est en plein toi, ça, avec tes nouveaux goûts pis ton nouveau mode de vie plus sain.

Vincent ne le taquinait qu’à moitié.

— OK, là, tu m’niaises encore, c’est ça, Vince ? T’es, genre, « pince-sans-rire » ?

— Genre. Pis j’pince fort en tabarnack.

Il n’aurait pu en jurer, mais Vincent ne sentait pas son ami complètement à l’aise par rapport à ses supposés progrès existentiels. Il ne doutait pas un instant de l’effet bénéfique qu’avaient eu certaines nécessaires et salutaires avancées, mais se pouvait-il que Dominic eût sacrifié des parcelles... saines et... distinctives de lui-même ?

Dominic essaya de se remettre dans le *beat* mais, n’y parvenant pas, il éteignit son appareil.

— Gâte-toi don’ pour vrai pis met ton vieux Metallica, Dom, reformula Vincent, qui avait recouvré son sérieux.

La chanson *Master of Puppets* rugit bientôt dans les haut-parleurs.

L’allée qui remontait jusqu’au bâtiment principal du club de golf, un parcours de neuf trous seulement, la population de Nottaway n’en justifiant pas davantage, était éclairée presque comme en plein jour.

En effet, la neige reflétait la lumière orangée que diffusaient une série de lampadaires disposés à intervalles réguliers.

Le stationnement était déjà pratiquement plein lorsqu’ils s’y garèrent. Les deux amis descendirent de voiture en renfilant leurs manteaux respectifs de manière parfaitement synchronisée, non qu’ils s’en rendirent compte.

— Tout l’monde a l’air d’être déjà là ? Les gars avaient hâte de fêter, faut croire, nota Vincent en se dirigeant vers l’entrée.

Avec le soleil qui se couchait, la température avait baissé de façon significative.

Fugacement, Vincent pensa à Kanti, qui avait trouvé à se mettre à l’abri, quelque part, en attendant...

En attendant quoi ? Que Vincent neutralise l’autre salopard qui était après elle ?

Il n’arrivait pas à croire que quelqu’un, un confrère qui se trouvait fort probablement ici même ce soir, avait non seulement accepté d’aider Antoine Lemay à étouffer une histoire aussi sordide, mais y avait plus vraisemblablement participé.

Vincent en avait vu, des trucs dégueulasses depuis son entrée en fonction, mais ça ne le rendait pas imperméable à l’horreur pour autant.

— T’es toujours avec moi ? s’enquit Dominic qui marchait à ses côtés en direction de l’entrée. T’es prêt ?

— Oh oui. Crains pas, répondit Vincent d’un ton déterminé.



*Kanti regarda à la ronde. Sans attisée, il faisait presque aussi froid ici qu’au dehors.*

*Sa respiration régulière formait une buée halitueuse qui, en s'estompant sur son visage, le refroidissait un peu plus chaque fois. Posant une main sur son ventre, elle chercha Mikael du regard dans la noirceur ambiante.*

*Elle le repéra, non loin d'elle.*

*— T'es prêt ? demanda-t-elle.*

*— Oui.*

*— OK. Va par-là, lui enjoignit-elle en le poussant gentiment dans l'autre direction.*

*Laissée seule, Kanti attendit, prit une profonde inspiration, recula, puis voila son corps de ténèbres.*

*Quiconque aurait pénétré en ces lieux à ce moment précis aurait cru l'endroit désert.*

## 12. Avec la voix, les poings

**Dimanche, 16 février 2014, DIX-SEPT HEURES TRENTE ENVIRON** — En trouvant la majorité de ses collègues attablés avec des consommations bien entamées, Vincent se demanda s'il n'avait pas mal compris l'heure à laquelle devait débiter la soirée.

En le voyant arriver, les convives lui réservèrent une chaleureuse ronde d'applaudissements.

La démonstration prit Vincent par surprise. Tellement qu'il faillit rebrousser chemin, manœuvre que para Dominic en s'interposant discrètement entre la porte et lui, ce qui le força à avancer.

— On t'a eu, mon Parent ! cria le capitaine Frigon par-dessus les applaudissements.

Il s'empressa de venir à eux en compagnie de sa femme, Éliane Bienvenue-Frigon.

Une fois arrivé à leur hauteur, il poursuivit, fier de lui :

— J'ai demandé au comité social de s'arranger pour que l'monde arrive un peu plus tôt, pour être sûr qu'on serait pas mal toute là quand tu t'pointerais. Tu vois ben, mon Parent : tu fais encore partie d'la famille. C'est Lemay, qui nous a reniés.

— On parle pas d'ça ce soir, Yves, gronda Éliane en donnant un baiser sur la joue de son mari.

Affectueux, le geste s'apparentait pourtant presque à une tape sur les doigts.

Yves Frigon força un sourire :

— Ma Éliane a raison.

— Comme d'habitude, boss, plaisanta Vincent, qui se réjouit de ne repérer le beau-frère de Lemay nulle part dans la salle.

— T'entends ça, Yves ? J'ai toujours raison, répéta Éliane en embrassant Vincent sur les deux joues. Ah, Vincent, j't'aime assez, toi. Bon, on va s'asseoir, là ?

— Chartier, ta *date* pis toi, suivez-moi à la table d'honneur, commanda Frigon. Plus tôt on soupe, plus tôt on peut s'paqueter.

— Yves, que j'te voie te mettre saoul ! l'avertit encore Éliane.

— Dominic c'est juste un bon chum, tenta vainement d'établir Vincent en les suivant à travers les tables.

— Parent, soupira le capitaine Frigon. Déconstipe, veux-tu ?

Vincent échangea un regard avec Dominic qui, lui, paraissait avoir renoncé à essayer de convaincre les gens de son hétérosexualité.

Au passage, Vincent reçut tapes dans le dos et salutations, ses collègues étant revenus de leur malaise depuis sa visite éclair au service, à sa sortie de l'hôpital.

Assis avec sa conjointe Éliane, qui se trouvait juste à la droite de Vincent, et leurs deux filles adultes Amélie et Andréanne, le capitaine Frigon était comme un coq en pâte.

Vincent eut un regard fugitif en direction de l'aînée du capitaine : impossible de soupçonner ce soir-là qu'elle était malade. En pensée, il lui souhaita de vivre.

Le lieutenant Thibault, qui succéderait à Frigon à titre de capitaine, et son épouse Claire, complétaient la table d'honneur placée au centre de la salle.

Lorsqu'il serra la main de son supérieur immédiat avant de s'asseoir, Vincent ne parvint pas à déchiffrer l'expression dans les yeux gris du lieutenant Thibault, presque de la même couleur que ses cheveux argentés coupés en brosse.

Moins apprécié que Frigon, Thibault ne serait pas un capitaine de la même trempe, c'était entendu. Et cette fonction n'était assurément qu'une étape dans une carrière que d'aucuns le soupçonnaient de vouloir mener jusqu'à l'Assemblée nationale.

Considérant le peu de cas que le lieutenant Thibault faisait de la devise de la SQ : « Service, Intégrité, Justice », Vincent voyait mal ce que la population y gagnerait, non que cela eût jamais été un facteur en politique, conclut le sergent-détective, dont le cynisme n'était ni pire ni moindre que celui affiché par le reste de ses concitoyennes et concitoyens.

Le potage carottes-oignons tout comme le porc trop cuit servi avec une sauce au vin blanc s'avérèrent fades mais mangeables.

Le repas et son vin de courtoisie expédiés, les convives prirent le bar d'assaut.

Un barman s'y activait tandis qu'une serveuse prenait des commandes aux tables que se pressait de débarrasser un jeune *busboy*.

Discret pendant le souper, le disque-jockey engagé pour la soirée commença son animation en invitant qui le voulait à venir dire un petit mot.

Le sergent-détective Samuel Dumontier évoqua la gestion « de gros bon sens » du capitaine Frigon, et son refus d'abuser de son autorité.

Applaudissements.

Quelques hommes rappelèrent des anecdotes cocasses.

L'agente Suzie Boucher, la fiancée de Dumontier, se souvint d'un premier jour de travail mouvementé sous le commandement de Frigon qu'elle avait vite tenu en haute estime.

Rebelote.

Ce fut toutefois l'épouse du futur retraité, Éliane, qui émut le plus les convives en lui renouvelant son amour devant tout le monde et en se réjouissant de l'avoir enfin « à elle toute seule ».

Lorsque Éliane rendit le micro au disque-jockey, Vincent surprit une larme au coin de l'œil de son patron.

Lui ne se leva pas. Il n'était pas du genre à prononcer des discours.

Fait notable, le lieutenant Thibault ne prit pas la parole pour saluer son supérieur.

Les allocutions terminées, le disque-jockey rappela aux convives que des taxis se relaieraient toute la soirée pour ramener les fêtards qui le souhaitaient.

La musique devint plus entraînante, plus forte et, alcool aidant, on investit le plancher de danse. Les femmes d'abord, puis à partir de la quatrième ou de la cinquième consommation, quelques hommes aussi.

Là non plus, Vincent ne se leva pas. Il n'était pas du genre à faire des simagrées.

Pendant que Dominic, lui, se levait pour socialiser, Vincent commanda quatre bières à la chaîne.

De la même manière que l'alcool aidait certains à se décroincer et à s'aventurer sur la piste de danse, il en incitait d'autres à venir s'asseoir à la place laissée vacante par Dominic à la gauche de Vincent.

Entre *mea culpa* de ne pas être passé à l'hôpital et excuses de ne pas avoir écrit ne serait-ce qu'un texto, la procession le tint occupé un bon moment.

Levant le coude avec bonne humeur, Frigon observait la scène avec une mine satisfaite.

Et la bière de couler à flots...

Aux alentours de vingt heures, le disque-jockey reprit la parole.

— Rebonsoir, mesdames et messieurs. En m'embauchant, on m'a signalé que le capitaine Frigon était membre d'une chorale et que ce serait une bonne idée d'avoir un segment karaoké...

La foule se mit à rire et à applaudir. Rapidement, quelques policiers vinrent chercher Frigon à la table d'honneur et l'amenèrent à l'avant de la salle.

— Bon-bon, lança-t-il en prenant le micro avant même que le disque-jockey le lui tende. Vous voulez que j'vous en chante une p'tite, c'est ça ?

Se penchant vers Vincent assis près d'elle, Éliane lui chuchota à l'oreille :

— Tu l'connais : il va chanter de toute façon.

— J'imagine que t'as pas du Kenny Rogers sur ta machine, le jeune, dit Frigon au disque-jockey.

Erreur : tous les grands succès du chanteur américain s'y trouvaient.

L'assistance fut donc quitte pour une version assez bien rendue du classique *The Gambler*.



Le capitaine Frigon ne la chantait pas pour la première fois, c'était indiscutable : il n'eut pas une seule fois recours à l'écran d'ordinateur sur lequel défilaient les paroles.

Comme la salle exigeait un rappel, il remit le couvert en chantant *Always on My Mind*, façon Elvis.

— Donc si j'comprends bien, reprit Éliane sur le ton de la confiance pendant la seconde prestation de son mari, le beau grand Chartier pis toi, c'est juste de l'amitié.

— Oui-oui. Mais aujourd'hui, on dirait que tout l'monde s'est donné l'mot pour décider qu'on était en couple.

— Ben, tu pourrais tomber sur pire. Avoir dix ans d'moins, j'y ferais pas mal.

— Avoir dix ans d'moins, tu serais toujours aussi amoureuse de ton Yves, soutint Vincent.

Pour avoir longuement échangé avec elle lors de différentes activités sociales depuis son entrée en fonction à Nottaway, il connaissait bien l'épouse de son patron.

Elle assumait ses cinquante ans et restait très séduisante, très sensuelle, mais c'était pour elle d'abord, et pas dans l'espoir de plaire à quelque amant.

— C'est ben sûr que je l'aimerais encore, soupira-t-elle. Regarde-le, mon cher mari. Il fait son paon, là. Passé les beaux discours de ce soir, ça sera pas facile pour lui, la retraite. Y va être comme un lion en cage. Moi, j'ai pris ma retraite de la commission scolaire y a deux ans, mais j'ai pas vraiment arrêté pour autant. Mon bénévolat ici, mon club de lecture là, mon yoga... Yves, à part son travail pis moi...

— Dans l'fond, c'que tu m'dis, reformula Vincent, c'est que t'appréhendes de l'avoir dans les pattes vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

— Ouin. Entre toi pis moi, je m'attends un peu à ce qu'il me rende folle, les premiers mois. J'suis prête. J'vais m'arranger pour que ça fonctionne. J'vais m'y habituer. Pis lui aussi.

Cette même ombre dans le regard que son conjoint ; la fatigue, l'anxiété.

La peur indicible de perdre un proche.

Une fille.

Vincent ne dit rien, préférant laisser Éliane maîtresse de ses confidences.

— Bon... il commence déjà à être chaud, reprit-elle au sujet de son mari qui s'égosillait. Il va ronfler cette nuit ! Tsé que, jeunes mariés, le matin après notre première nuit chez mes parents, ma mère m'a donné sa bouteille de somnifères en m'disant que j'en aurais plus besoin qu'elle ? Des nuits comme la nuit qui m'attend là, j'peux pas la contredire.

Vincent rit de bon cœur à cette anecdote.

— Mais toi ? reprit Éliane. T'es pas tanné d'être tout seul au fond d'ton rang ?

— Parce qu'il suffit d'être tanné pour rencontrer quelqu'un ? Si l'expression d'la solitude suffisait à l'anéantir...

— T'es trop *smatt'* pour moi, Vincent, répondit Éliane en le contemplant avec un mélange d'indulgence et d'amusement.

Assis de l'autre côté de la table d'honneur, le lieutenant Thibault écoutait distraitemment sa femme, ses regards fréquents dans leur direction suggérant qu'il était davantage intéressé par la conversation entre Vincent et Éliane.

— À toi j'peux ben l'dire, murmura celle-ci de plus belle en s'en apercevant. Thibault, c'est pas un bon choix comme capitaine.

— Pourquoi don' ? demanda Vincent en feignant de ne pas avoir d'avis sur la question.

— Je sais pas, avoua Éliane. Sa face me revient pas. Elle m'est jamais revenue. C'est niaiseux d'même.

— C'est pas niaiseux, assura-t-il en prenant une gorgée et en jetant à son tour un coup d'œil à la dérobée à son supérieur immédiat.

— Ah pis j'devrais pas t'conter ça, reprit Éliane en ayant l'air d'avoir très envie au contraire de faire exactement cela. Si Yves m'entendait... T'as trop l'tour, aussi, Vincent. On a toujours envie de tout t'raconter...

Vincent lui sourit sans la presser d'en dire plus, ce qui était le meilleur moyen de lui faire tout déballer.

— Thibault, à l'époque, quand y'a commencé comme patrouilleur, il a eu les affaires internes sur le dos pendant presque un an. Des histoires de drogue confisquée qui aurait pas trouvé son chemin jusqu'au poste. Ils ont rien pu prouver, mais après, j'peux te garantir que Thibault a marché droit. Quand je l'entends parler d'intégrité pis de devoir... Tu vois, Thibault, pour moi, y'est comme les curés qui passaient leur temps à faire la morale à leurs paroissiens pis qui allaient taponner leurs enfants d'choeur après. Yves vous l'dira pas, à vous autres, mais y'est ben fâché que ce soit la candidature de Thibault qui ait été retenue. Y a ça, pis y a aussi...

Là-dessus, la fille aînée d'Éliane les interrompit en sollicitant sa mère au sujet d'un voyage qu'ils devaient tous entreprendre après la retraite officielle du patriarche.

Lequel en était au salut, le teint coloré.

D'autres prirent ensuite le relais au micro.

Mais pas Vincent, il allait sans dire, qui continua à boire. Montrant des débuts de signes d'ébriété, il se leva en s'appuyant au dossier de sa chaise sur lequel il avait accroché son manteau.

Dominic revenait s'asseoir, lui n'ayant pas bu du tout.

— J’vas pisser, lui dit Vincent en partant avec une bière neuve.

— Ouh ! Tu t’en viens ben, toi là, commenta Dominic en rigolant fort de voir son ami presque tituber.

— C’est ça, c’est ça...

Une fois dans les toilettes des hommes, Vincent jeta un regard à la ronde et trouva l’endroit désert. Sans attendre, il s’installa devant un des urinoirs et, en même temps qu’il urinait, il vida sa bière dans le renvoi.

Il avait à présent l’air parfaitement sobre.

Soudain, la porte s’ouvrit sur le sergent-détective Dumontier.

Vincent s’empressa de porter le goulot de sa bière à sa bouche en reprenant une posture imbibée.

— Tu chantes pas, Parent ? dit Dumontier en venant s’installer non loin de lui.

— J’y vas si tu y vas, mon Sam.

— T’es-tu malade !

— Tu m’enlèves les mots d’la bouche.

— Heille, tsé qu’j’ai eu du neuf sur notre cadavre immergé d’hier ?

On n’aurait pas avant plusieurs jours la confirmation que la mort de Maurice Tanguay était bien due à une hémorragie provoquée par la profonde entaille observée à la base de sa carotide. Comme c’était le cas avec toutes les morts suspectes, le corps avait été envoyé au Bureau du coroner à Parthenais pour autopsie.

Et contrairement à ce qui avait cours dans les films, cela ne se déroulait pas dans l’heure.

Ce qui n’avait pas empêché Dumontier d’avancer.

— Sais-tu d’où c’qui nous arrivait, l’gros ?

— Là quand tu dis « l’gros », tu parles de moi ou du cadavre ?

— Tata !

— Aucune idée d’où il arrivait, avoua Vincent en continuant de se vider la vessie.

— Y venait tout juste de recevoir sa liberté sur parole après vingt-neuf ans passés à’ prison de Donnacona. Il a été condamné à perpétuité pour deux meurtres non prémédités. Avant ça, il avait été *in and out* pour trafic de stupéfiants pis pour proxénétisme à Montréal. Un beau numéro, tsé ? Y’a fait l’voyage dans un char volé : la remorqueuse à Malacourt nous l’a signalé à’ matin quand l’auto s’est retrouvée dans l’chemin d’la déneigeuse. En s’amenant icitte, y s’trouvait à être en bris d’conditions.

— Pourquoi y voulait tant venir dans l’coin pis risquer de retourner en dedans ?

— Ah ben là, chu pas rendu là, dit Dumontier en se dirigeant vers les lavabos.

La présence soudaine de ce Maurice Tanguay, un dur à cuire, était-

elle liée aux crimes du sergent-détective Lemay ? se demanda Vincent.

Songeant à l'âge de Tanguay, cinquante-huit ans, et à ses activités illicites, Vincent demanda :

— Un trafiquant, tu dis ? As-tu vérifié si y'était déjà venu livrer dans l'coin ? Mettons sur la réserve, y a une trentaine d'années ?

Par le miroir du lavabo, Dumontier l'observa sans comprendre.

— Anna Wabanonik est née d'père inconnu, comme sa fille, poursuit Vincent la tête tournée en direction de son collègue. Y a trente-deux ans. Là, elle se fait assassiner, pis t'as un Maurice Tanguay qui sort de nulle part pas longtemps après... Ça aurait-tu pu être son père ? Là, fouille-moi pour les circonstances à l'époque. Je sais pas... J'dis ça d'même...

— C'pas bête, admit Dumontier. Criss, Parent, même chaud, tu nous torches toutes comme détective ! Tu vas être bon comme lieutenant.

— Bah, c'est pas faite, ça, objecta Vincent en remontant sa braguette.

Avant de sortir, Dumontier lui lança une dernière boutade qui fut étouffée par le bruit du sèche-mains. Ce qui n'était pas plus mal, songea Vincent.

La porte des toilettes ne s'était pas refermée qu'elle se rouvrit aussitôt. Sans même le regarder, le lieutenant Thibault alla s'installer devant un urinoir.

Guère surpris par l'attitude de son supérieur, Vincent allait sortir en forçant la titubation lorsque la voix de Thibault se réverbéra, sourde, sur les murs carrelés.

— T'es un bon détective, Parent. Mais t'aurais intérêt à... voir plus grand. J'suis pas certain qu'tu comprends la *game* qui est en train d'se jouer.

Vincent resta interdit une seconde. Thibault venait-il de l'inviter tacitement à intégrer ses combines ? Venait-il plutôt de le menacer à mots couverts ? Ou les deux ?

— Ah, j'la comprends la *game* : c'est juste que moi, je joue pas, répondit Vincent.

Ironiquement, il n'avait pas décroché un seul instant de son personnage de gars saoul en disant cela.

Sa façade d'ivresse bien en place, il rejoignit l'assemblée. En regagnant la table d'honneur, il n'avait toujours aucune idée du sens à donner à l'épisode avec Thibault, ni de la place qu'occupait la pièce « Maurice Tanguay » dans le casse-tête qu'était cette affaire.

— As-tu fait des belles rencontres aux toilettes ? le taquina Dominic.

Vincent n'eut pas le temps de répondre qu'Éliane se tournait brusquement vers lui.

— Ah ! Vincent ! Avant que l'karaoké finisse, tu me chanterais-tu ma toune ? Enwèye don' ! le supplia l'épouse de son patron.

— Tu chantes !? s'étonna Dominic.

— Une fois. Pis j'étais saoul... pour vrai, précisa-t-il tout bas.

Arborant toujours l'air un peu hébété auquel il avait eu recours pour étudier sans en avoir l'air ses collègues et, surtout, recueillir leurs confidences et tendre l'oreille à leurs conversations sans éveiller leurs soupçons, Vincent déclina d'un geste mou.

Mais la salle voulait l'entendre, à l'instar de son patron.

— Vas-y, Parent ! Fais plaisir à ma femme !

Puis, trouvant très drôle ce qu'il venait de dire, Frigon ajouta en y allant d'un rire gras :

— Criss, t'es ben l'seul gars à qui j'peux dire une affaire de même !  
Hilarité aux tables alentour.

Vaincu, Vincent se leva et se dirigea vers l'avant en continuant de donner le change quant à son enivrement même si, dans son for intérieur, il tremblait.

Après qu'il eut murmuré le titre au disque-jockey, ce dernier le regarda pour être certain d'avoir bien entendu, puis il pianota diligemment le titre réclamé sur son portable.

Nerveux, Vincent entendit les premières notes de la mélodie, comme une promesse de catastrophe, puis il repensa inexplicablement à la berceuse fredonnée par Kanti, à sa voix encore douce même après avoir subi l'innommable.

Et quelque chose en lui lâcha prise.

Vincent non plus n'eut pas besoin de suivre les paroles sur l'écran : il garda les yeux fermés pendant presque toute la chanson.

— *There'll be no strings to bind your hands / Not if my love can't bind your heart / And there's no need to take a stand / For it was I who chose to start / I see no need to take me home / I'm old enough to face the dawn...*

Il ne devait pas trop fausser, car l'assistance se mit spontanément à applaudir juste avant qu'il attaque le refrain d'*Angel of the Morning*, la ballade éminemment québécoise de Juice Newton pour laquelle il s'était avéré que la conjointe du capitaine Frigon avait un faible, comme Vincent, du reste.

À cet instant précis, il avait un peu l'impression de se trouver nu en public.

D'où son refus d'ouvrir les yeux ; chanter lui semblait moins difficile ainsi. Les entrouvrant néanmoins, il vit qu'Éliane et son mari dansaient enlacés non loin de lui. D'autres couples les rejoignirent sur la piste de danse.

Davantage d'assurance.

Plus de conviction.

En entonnant le dernier couplet, Vincent ressentit un mélange de soulagement et de regret.

Soulagement d'en finir et... regret d'en finir.

— *Just call me angel of the morning, angel / Just touch my cheek before you leave me, darling / Just call me angel of the morning, angel / Just touch my cheek before you leave me, da-a-rling...*

En étirant la note du dernier mot, point d'orgue de la chanson, Vincent se décida enfin à faire face à l'assistance en ouvrant réellement les yeux.

Il trouva ceux de Dominic, pantois, plantés dans les siens.

Vincent détourna le regard en achevant de tenir la note à mesure que la musique s'estompait.

— Yeah, Vince ! Trop *hot* ! cria Suzie Boucher lorsque les applaudissements fusèrent.

— Oui, Parent. T'es trop *hot*, beugla une autre voix.

Celle-là était tout, sauf enjouée.

En remettant le micro au disque-jockey, Vincent repéra le beau-frère de feu Antoine Lemay, le sergent-détective Karl Berthelot, adossé contre le chambranle de l'entrée de la salle, au fond.

Il paraissait solidement éméché.

Ce que confirma sa démarche chancelante lorsqu'il se donna un élan pour traverser la salle et venir à la rencontre de Vincent qui, lui, regagna sa table en feignant de n'avoir rien entendu.

— Ah pis y t'ont assis à' table d'honneur, en plus ! releva Berthelot, cinglant.

Des confrères saisirent l'importun et l'entraînèrent au bar, en retrait, pour le contraindre à se calmer.

Le capitaine Frigon ne parut pas apprécier l'irruption de Berthelot, mais Éliane l'amadoua en lui tapotant la cuisse et en le forçant à la regarder.

— Laisse tes hommes s'en occuper, Yves.

— C'est correct, boss, intervint Vincent en buvant une gorgée de bière. C'est correct...

À côté de lui, Dominic n'avait cessé d'observer Berthelot.

Bières, *shots*, *jokes* de cul, cela, suivi d'un souvenir ému : dans l'ordre, et à répétition.

La salle de réception du club de golf de Nottaway était l'hôte de l'une de ses soirées les plus arrosées depuis fort longtemps.

Ça parlait fort.

Ça trinquait en riant.

— Vincent, va falloir tu t'écoutes, là, lui dit le capitaine Frigon en le regardant dans le blanc des yeux.

Il s'était assis à la place de sa conjointe Éliane, qui elle était allée

discuter à une autre table.

— Décider quoi ? s'enquit Vincent, qui avait un peu perdu le fil.

Il devait arrêter de boire, au risque de compromettre son efficacité ensuite.

— La promotion ! le gronda Frigon.

Le capitaine regarda aussitôt autour d'eux, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas attiré l'attention en haussant le ton.

Les précautions de son patron amusèrent Vincent.

— C'est un secret pour personne, qu'on va m'offrir le poste de lieutenant, souffla-t-il à Frigon.

— J'sais ben. C'est l'habitude. Pis va falloir que tu t'habitues, toi aussi, Parent : dorénavant, y a des affaires que tu pourras pu dire. Pis d'autres affaires que va falloir que tu trouves le moyen d'les dire sans avoir l'air d'les dire. Tu m'suis ?

Frigon cherchait à être sérieux, mais n'en paraissait que plus comique. Ou alors c'était Vincent, qui n'avait pas envie d'être sérieux ?

— J'vous suis pas pantoute, capitaine.

— Ah, niaise pas, là. C'est important.

— Désolé, boss. Mais pour répondre à votre question... Je l'sais toujours pas, pour la job. Pour vrai. Je l'sais juste pas.

Frigon se replaça sur sa chaise, rassembla ses idées, puis se pencha de nouveau vers Vincent.

— Le service a besoin de quelqu'un comme toi, Vincent. Quelqu'un de droit. Surtout en ce moment.

Son patron marqua une pause, puis il conclut :

— En fait, la question, c'est plus tant si t'as envie d'la job, mais si t'as le droit d'la refuser.

Vers vingt-deux heures, la musique devint moins rythmée et moins forte. Plusieurs membres de l'assistance travaillant tôt le lendemain, il était implicitement convenu que la fête commençait tôt afin de se terminer tôt également.

C'était l'heure des *slows*, et quelques couples s'amenèrent sur la piste ; corps détendus par l'alcool, yeux tendres.

Lorsque Samuel Dumontier fit se cabrer Suzie Boucher et que celle-ci l'embrassa goulûment au passage, l'assistance applaudit spontanément.

Ils étaient beaux, les fiancés, se dit Vincent.

Profitant d'un moment de calme, Dominic suggéra qu'il était peut-être l'heure de rentrer.

C'était leur signal.

Vincent, l'air plus ivre que jamais, se leva péniblement de sa chaise et, regardant apparemment dans le vide, mais examinant en réalité

l'assemblée, il se demanda à voix haute :

— J'me demande ben où la p'tite Wabanonik dort cette nuit...

Un silence lourd s'abattit sur la salle, brièvement, le temps pour Vincent et Dominic de scruter les visages sans en avoir l'air.

— Bon, viens-t'en, mon Vince, dit Dominic en passant le bras indemne de son ami autour de ses épaules. T'es *chipé* solide, j'pense.

— Heille, j'ai-tu chanté, moi là, Dom ? J'ai-tu chanté, criss ? demanda Vincent en attrapant son manteau au passage, non sans difficulté.

— Oui, pis c'était ben beau, répondit Éliane en se levant pour l'embrasser.

— Prends une couple d'aspirines en t'couchant, Parent, suggéra son patron en lui flanquant une bonne tape dans le dos.

Oublié, le commentaire sur Kanti Wabanonik.

— Chu correct, chu correct, rouspéta Karl Berthelot en se détachant de ses gardes du corps, au bar.

Ces derniers le jaugèrent un instant mais n'insistèrent pas devant son apparente bonne foi.

— Parent, j'm'excuse, reprit Berthelot en marchant vers lui, la main tendue. Je l'sais qu'c'est pas d'ta faute...

Vincent lui tendit la sienne en retour.

— C'pas d'ta faute... si t'es un hostie de traître, acheva Berthelot en lui envoyant un vicieux crochet du gauche.

Vincent l'esquiva de justesse. Presque à regret, il balança en retour à Berthelot un direct du droit en plein sur le nez.

Son assaillant s'effondra.

Cela ne dura que quelques secondes.

Arrivés trop tard, les collègues qui s'étaient chargés de maîtriser Berthelot le ramassèrent en jurant contre lui puis en le ramenant vers le bar, où l'un d'eux lui fourra une compresse de glace sur le nez sans essayer de le ménager.

Berthelot pissait le sang entre deux vociférations rageuses.

— C'pas vrai que j'vas m'faire étendre par une criss de tapette ! C'pas vrai !

Fulminant de voir sa soirée dégénérer de la sorte, le capitaine Frigon se dressa à la table d'honneur, qu'il frappa du plat de sa main large comme un panneau de grange.

Toute la salle tressaillit.

— Berthelot, ta yeule ! Si tu dis un mot d'plus, tu vas t'faire étendre une deuxième fois. Pis cette fois-là, ça sera pas par une criss de tapette, ça va être par un vieux criss ! C'tu assez clair ça, tabarnack !?

Sa compresse rougie sur le nez, le sergent-détective Berthelot parut réaliser à quel point il venait de se mettre dans la merde. Il ne dit plus



rien.

Vincent et Dominic partirent dès la commotion calmée, le premier titubant légèrement.

Dès que la voiture de Dominic s'engagea dans le chemin boisé menant à la route, Vincent reprit son air normal.

— Ça va ? demanda Dominic en s'engageant sur la route déserte balayée par des bourrasques d'une petite neige granuleuse. Tu faisais un pas pire gars chaud.

— Une chance que j'ai pas d'fond. Mais j't'avoue que j'm'en venais un peu *feeling*, à' fin. Pis j'aurais dû retourner pisser avant d'partir, réalisa Vincent en sentant sa vessie prête à éclater.

Ne prenant pas une telle situation à la légère, Dominic se rangea immédiatement sur le bas-côté.

— Quand faut y aller, faut y aller, mon Vince.

Peu enthousiaste à la perspective d'exposer son engin aux intempéries, mais conscient qu'il ne pourrait pas se retenir durant les vingt et quelques minutes de route qui les attendaient, Vincent sortit dans le froid et, après avoir regardé dans toutes les directions, se soulagea sur l'accotement.

Il en était au faite de l'exercice, le jet fort et franc, lorsqu'il vit son ombre s'allonger devant lui, phénomène provoqué par la lumière de phares qui se rapprochaient.

Une voiture de taxi déboucha alors du chemin du Golf et ralentit à leur hauteur. Une des fenêtres de la banquette arrière s'abaissa.

— Parent ! Tu vas faire fondre l'hiver ! cria Dumontier en rigolant.

Vincent tourna la tête dans sa direction en lui envoyant la main, celle qui n'était pas occupée.

Puis le taxi fila vers la ville. Deux autres collègues masculins se trouvaient à bord avec Dumontier, mais pas Berthelot, n'avait pas manqué de noter Vincent.

Ils poursuivraient sans doute la fête autre part.

Plusieurs voitures passeraient la nuit dans le stationnement du club de golf, se dit-il en regagnant la chaleur relative de la voiture de Dominic qui se remit en route illico.

— Bon, qu'est-ce que t'as ramassé comme information ? s'enquit le conducteur.

Ils avaient convenu de ce stratagème au billard dans le but, sinon de débusquer, du moins d'avoir une meilleure idée de l'identité du complice de Lemay : Vincent feindrait d'être en état d'ébriété afin de ne pas éveiller la méfiance en posant des questions à tous les collègues qui ne manqueraient pas de venir le voir soit pour le saluer, soit pour lui confier leur propre désarroi face aux agissements de Lemay.

Et dans le lot, Vincent et Dominic espéraient qu'il s'en trouverait

un pour se trahir ou pour révéler sans le savoir une information pertinente quant à l'identité du complice de Lemay dont eux deux étaient pour le moment les seuls à soupçonner l'existence.

Avec Vadeboncœur, très certainement.

Vincent était conscient qu'il aurait dû jouer plus franc-jeu avec le détective du SPVM, mais quelque chose de plus fort que lui le poussait à vouloir découvrir la vérité coûte que coûte.

Depuis qu'il avait failli y laisser sa peau, une semaine plus tôt, quelque chose, oui, n'arrivait pas à se clore en lui.

Comme sa plaie à son bras gauche.

Cette question de responsabilité, d'imputabilité... Et cette nécessité de mettre lui-même un terme à l'immonde charade de laquelle il était devenu partie prenante dès lors que son partenaire avait décidé de l'assassiner.

Vincent procéda donc dans l'ordre avec Dominic. Le premier sur la liste était le lieutenant Thibault, qui, à titre de futur capitaine, ne pouvait se permettre d'être mêlé personnellement à une affaire de mœurs.

L'était-il ?

Vincent relata dans le détail les confidences de l'épouse du capitaine Frigon et les propos que lui avait tenus Thibault.

Équivoques, les paroles pouvaient être interprétées de deux manières. Le lieutenant avait certes voulu l'intimider, cela paraissait clair : c'était ses motivations qui restaient ambiguës. Soit Thibault était mêlé aux agissements de Lemay et ne souhaitait pas voir Vincent remonter jusqu'à lui, soit il n'avait rien à y voir mais ne voulait pas que le département, son département, soit plus noirci qu'il ne l'était déjà.

Dominic se montra du même avis. Voilà pourquoi la remarque d'Éliane, l'épouse du capitaine, l'intéressa tout particulièrement.

— Une histoire de drogue à ses débuts, tu dis ? releva Dominic sans détacher les yeux de sa conduite rendue un peu plus difficile à cause de la poudrerie.

— Ouep, confirma Vincent. Est-ce que c'est lui qui aurait pu mettre la main sur la dope qui a été planquée chez Anna Wabanonik ?

— Ça serait plausible, opina Dominic.

— Mais j'ai au moins trois autres collègues qui ont été mis en arrêt d'travail pour soigner des problèmes de dépendance, révéla Vincent. La job est dure. Pis on est loin d'toute, icitte. Y en a à qui ça pèse plus lourd qu'à d'autres. Pour revenir à Thibault, Éliane a voulu m'dire autre chose, mais on a été interrompus par une de ses filles.

— Donc, y a matière à creuser de c'côté-là, résuma Dominic. Du côté de Thibault. Pis y a ton ami Berthelot, évidemment...

— Évidemment, y a mon ami Berthelot... reprit Vincent en

regardant sa main droite qu'il ouvrit puis referma.

Ses jointures étaient à peine rosies...

En voyant poindre l'enseigne de la station-service qui se trouvait à l'entrée de Nottaway, Vincent demanda à Dominic de s'y arrêter.

Au bout de deux minutes, il revint dans la voiture avec une bouteille d'un litre d'eau qu'il but au complet en quelques goulées. Ça ne changerait que peu de chose à son taux d'alcoolémie, mais ça lui épargnerait la déshydratation, clé de lendemains sans heurt. Et ça le forcerait à évacuer de l'alcool plus vite.

— Berthelot, pour la drogue, est-ce qu'il a un accès plus que d'autres ? demanda Dominic en accélérant.

— Pas qu'je sache, Dom.

— T'as récolté autre chose ?

— Suzie Boucher, la patrouilleuse qui va s'marier avec Sam Dumontier, elle m'a confié que Lemay pis sa famille devaient partir avec Berthelot dans un tout inclus à Cuba, pour ses vacances. Y m'avait pas parlé d'ça pantoute.

— Mais y'étaient proches, les deux beaux-frères ?... voulut de nouveau confirmer Dominic.

— Oui-oui, répondit Vincent en faisant rouler la bouteille de plastique entre ses doigts, pensif. Je sais qu'ils se voyaient pas mal. Mais jamais avec moi.

— J'gagerais que Berthelot était pas ton *fan* numéro 1 même avant l'histoire de son beau-frère...

— Probablement pas, non, concéda Vincent en revoyant Berthelot, furieux, le traiter de « criss de tapette », comme son propre père avant lui et, sans doute, pas mal de monde dans son dos. Pis toi, quand j'ai mentionné le nom d'la p'tite en partant, as-tu remarqué quèqu'chose ?

— Juste des faces longues pis mal à l'aise en ta', avoua Dominic en traversant le centre-ville de Nottaway en direction du nord et de Malacourt.

— Moi 'si, soupira Vincent en se calant dans son siège, engourdi par l'air chaud qui soufflait sur son torse et à ses pieds.

— Ben du trouble pour pas grand-chose, maugréa Dominic, déçu que le plan qu'il avait échafaudé n'eût pas porté davantage de fruits. C'est à peine plus concluant que notre virée dans l'Rang 1.

— Au moins, on a appris d'quoi de concret sur le lieutenant Thibault, rappela Vincent. Ah pis j'oubliais d'te dire, à propos de notre prise d'hier sur le lac...

Quand Vincent eut fini de relater ce que lui avait appris Dumontier sur le passé de Maurice Tanguay et les potentielles pistes d'enquête que cela avait fait surgir dans son esprit, Dominic resta silencieux un moment.

— Mais admettons que Tanguay ait été l'père biologique d'Anna

Wabanonik... S'il l'a même pas reconnue à sa naissance, pourquoi y serait venu la venger ? Parce que c'est ça ton hypothèse, Vince ?

— C'est plein d'points d'interrogation, Dom, je l'sais. Pis le fait qu'il obtienne sa liberté sur parole une semaine après l'meurtre d'Anna : grosse coïncidence si, effectivement, y s'avère que c'est son père, ou qu'il a un quelconque lien avec elle ; avec son père biologique si c'est pas lui, voire avec sa mère... Pis si c'était effectivement le père d'Anna, peut-être y voulait mettre la main sur sa p'tite-fille, Kanti ? Ou peut-être qu'il avait changé, pendant ses vingt-neuf ans passés en dedans ?

— Pis peut-être qu'en me levant demain matin, j'vas chier des briques en or ? répliqua Dominic.

— Si j'étais vraiment saoul, c'est là que j'vomirais, Dom.

Vincent prit son téléphone et composa le numéro de Vadeboncœur en actionnant la fonction haut-parleur, à l'intention de Dominic.

Son interlocuteur répondit au premier coup de sonnerie.

— C'est Parent. Désolé de l'heure.

— C'est correct. T'es-tu rappelé un détail ? demanda Vadeboncœur.

— Non. C'est au sujet du cadavre qu'on a remonté, Dom pis moi.

— Oui ?

— Je... J'imagine que mon service t'as mis dans le *loop*, au cas où ce serait lié à l'affaire Wabanonik ?

— Tes collègues ont eu cette courtoisie-là, en effet. Et ?

— Et Dom pis moi, on se demandait si ça pourrait pas être intéressant pour ton enquête de consulter le registre des visites qu'a reçues Maurice Tanguay à Donnacona. Pour voir si le nom d'Anna Wabanonik figure pas dans' liste.

Après un bref silence, Vadeboncœur émit un faible rire.

— Vous êtes juste six heures en retard. J'ai reçu le fichier cet après-midi. Pas d'Anna Wabanonik. En fait, Tanguay a pas dû manquer à grand monde de son vivant, parce que la liste de ses visiteurs était courte rare.

Second silence.

— Mais merci pour la transparence, ajouta Vadeboncœur. As-tu autre chose pour moi ?

Après avoir consulté Dominic du regard, Vincent répondit :

— Peut-être. As-tu eu affaire à mon supérieur immédiat, le lieutenant Thibault ?



*Debout dans un coin encore plus noir que la noirceur ambiante, Kanti se tenait parfaitement immobile.*

*Seuls les mouvements dans son ventre rompaient par moments la parfaite placidité de l'adolescente.*

*Elle faisait le guet.*

*Elle attendait.*

*C'était pour cette nuit, elle le savait.*

### 13. La saignée du porc

**Dimanche, 16 février 2014, VINGT-DEUX HEURES TRENTE PASSÉES**  
— En arrivant sur la Grand-Place, Vincent vit qu'il y avait encore de la lumière dans le restaurant de Linda.

— Arrête don' une minute, Dom. J'veais rentrer pisser un autre coup pis en profiter pour prendre un café à emporter. Ça va m'faire du bien. Pis j'veais m'assurer que Linda est OK.

— Ouin, bonne idée, approuva Dominic.

Juste après qu'il se fut garé devant le *diner*, son téléphone vibra dans sa poche de pantalon.

— Caro ? dit Dominic en répondant. Est-ce que tout va bien, ma belle ?... Oui... Euh, oui-oui, j'suis toujours à Malacourt. J'ai rendez-vous chez le notaire demain matin pour la lecture du testament, comme je t'ai dit... Oui, j'sais... Qu'est-ce... Qu'esse tu veux dire par là ?

La conversation venait de prendre une tournure fâcheuse, comprit Vincent en s'appêtant à descendre.

Toujours concentré sur ce qu'était en train de lui dire sa copine, Dominic fit signe à Vincent d'attendre.

Ce dernier écouta donc, un peu embarrassé, le reste de l'échange, du moins la partie émanant de son ami.

— Mais j'comprends pas, on était bien... J'ai été avec personne d'autre, Caro... T'as fouillé sur ma tablette... ? C'est des vieux contacts, Caro. Je t'ai rien caché : j'ai eu une vie avant d'te connaître, comme toi d'ton côté... Pardon... ? *Male whore* ? Wow... Bon, ben sais-tu, j'pense que t'as raison, ma belle. On va prendre un *break*. Un long *break*.

Sans attendre la suite, Dominic coupa la communication.

— Mon Vince, ç'a ben l'air que j'viens d'me faire *flusher*, moi là.

— On dirait qu'vous vous êtes pas mal *flushés* mutuellement, nuança Vincent.

— T'es fin, mon chum, mais cette décision-là, c'est pas moi qui l'ai prise.

— Désolé, Dom. Veux... Veux-tu un café ?

— Non. J'vas t'attendre dans l'auto. Salue Linda pour moi, je... J'serai pas de bonne compagnie, là.

Vincent réfléchit puis proposa plutôt :

— Regarde... Rentre à' maison. V'là les clés. J'vas boire mon café tranquillement en placotant avec Linda pis j'vas rentrer à pied après. Ça va juste être bon pour moi d'marcher. Chu assez habillé.

— T'es sûr ?

— Enwèye, insista Vincent. Va t'ouvrir une bière pis conter tout ça

à ton chien.

Dominic ne se fit pas prier davantage et laissa Vincent devant le casse-croûte.

À l'intérieur, il s'avéra que Linda n'avait rien manqué de l'échange entre ses deux amis.

— Dominic voulait pas rentrer ? s'étonna-t-elle en remettant le verrou derrière Vincent.

— T'étais fermée, hein ?

— Oui, mais pour toi chu jamais fermée, tu sais ben. Rentre. Accroche ton manteau. 'Fait que... le beau Dominic ?

— Pis le beau Vincent, lui ? protesta ce dernier.

— Y en a pour tout l'monde. Pis veux-tu ben répondre à ma question ? T'es pire qu'une anguille ! Qu'est-ce qui s'passe avec Dominic ?

Vincent s'installa au comptoir, incapable de ne pas recouvrer une partie de sa bonne humeur en présence de Linda.

Laquelle était déjà en train de lui préparer un allongé sans qu'il ait eu à le lui commander.

— T'as fêté fort, toi, dit-elle en regardant couler le liquide presque noir dans la tasse.

— Pas tant qu'ça. On arrive du party d'retraite de mon boss, au club de golf. J'ai chanté.

Linda se retourna aussi sec en dévisageant Vincent.

— T'as chanté !? Pis t'étais pas paqueté ? Si j'me fie à c'que tu m'as dit, la seule fois que t'as faite ça, t'étais pas loin du coma éthylique.

— T'exagères. Et pis non, j'étais pas paqueté. Y m'ont forcé. La femme de mon boss ; elle a l'tour.

— En tout cas, c'est pas pour moi qu'tu chanterais, se lamenta Linda en posant la tasse fumante devant lui puis en se servant une rasade de cognac d'une bouteille qu'elle gardait cachée sous son comptoir.

— Santé, trinqua-t-elle en cognant son verre sur la tasse de Vincent après y avoir versé une petite rasade.

Ils burent en silence.

— La blonde de Dominic vient d'le laisser, répondit enfin Vincent. Au téléphone, drette là, y a pas cinq minutes.

— Tu parles d'une sans-cœur !

— Ben là, Linda, on connaît pas toute l'histoire...

— Dominic, c'est un bon gars comme ça s'peut pas. Pis tu laisses pas l'monde par téléphone ! Voir si ç'a de l'allure, ça ! Ça prend une sans-cœur. Chu pas détective, mais chu capable de déduire ça. *Mon beau Vincent.*

Elle se reversa une larme de cognac, chagrinée par la nouvelle.

— ‘Fait que là, t’as laissé ta maison à ton ami pour qu’il aille pleurer sans qu’une personne le voie ?

— Pleurer, j’sais pas, mais encaisser l’coup, oui, ben sûr.

Vincent se tut et revit le profil de Dominic dans la voiture : l’inquiétude sur les traits de son ami lorsque celui-ci avait vu que c’était Caroline qui l’appelait à cette heure ; le soulagement quand il avait entendu cette dernière dissiper ses craintes ; l’appréhension qui avait de nouveau crispé le visage de Dominic lorsque les motifs de l’appel étaient devenus évidents...

Pas de doute : son Dominic était bel et bien amoureux de son urgentologue.

— Tu l’aimes, ton Dominic, hein ? dit Linda en gardant d’abord les yeux sur son verre, puis en cherchant ceux de Vincent.

— Ben... oui. C’est mon meilleur chum, bafouilla Vincent en prenant une gorgée de café.

C’était le cas.

Oui, Dominic était son meilleur ami.

Linda continua de l’observer en silence, un demi-sourire retroussant ses lèvres couvertes d’une généreuse couche de grenat.

Vincent reposa sa tasse, prêt à se moquer des idées farfelues que semblaient avoir Linda, à l’instar du reste du monde ce jour-là, mais à son grand désarroi, il en fut incapable.

À elle, il n’arriva pas à mentir alors qu’il se mentait sans peine à lui-même à cœur de jour.

— On a tous nos p’tits secrets, dit-elle en lui serrant la main, fort, fugacement, en un geste qui ne fut pas sans lui rappeler celui de sa mère à l’hôpital. Pis tu connais ta Linda : j’parle, j’parle, mais j’sais m’taire.

Après avoir dit cela, elle leva son verre en direction de Vincent, en silence, puis le vida d’un trait.

Lui en fit autant avec son café.

— Ça va être ensoleillé demain, prédit-elle en désignant le croissant de lune qui venait de paraître dans une trouée de nuages. Ça commence à s’dégager.

Et ce fut tout.

Vincent savait que Linda ne mentionnerait plus jamais ce qu’il venait de lui dire, ou plutôt de ne pas lui dire.

De la même manière que lui ne revenait jamais sur le fait que Linda aimait les enfants, mais n’en avait pas eu pour une raison qui ne regardait qu’elle.

Il fut surpris de ne pas éprouver de trouble ou de gêne en se levant pour aller aux toilettes.

Linda avait juste énoncé l’évidence, au fond.

Et à bien y penser, il n’était pas amoureux de Dominic. Pas



vraiment...

Il était amoureux d'une *idée* qu'il s'était forgée de Dominic, comprit-il en revenant enfiler son manteau après s'être soulagé.

Il était amoureux d'une version personnelle, et pas tout à fait conforme à la réalité, de son ami.

En dressant ce constat tout simple, Vincent sentit une profonde sérénité s'installer en lui.

— Ah ! Mon poussin ! Avant d'partir, serais-tu assez fin pour me remonter une caisse de sauce tomate de la réserve au sous-sol ? J'ai encore mal au dos, mauzusse d'affaire.

— Ben sûr, acquiesça Vincent en contournant le comptoir et en se dirigeant vers le petit couloir qui reliait le restaurant à l'appartement qu'occupait Linda, à l'arrière.

La porte de la cave s'y trouvait, juste avant celle qui menait au logis.

— T'es fin, remercia Linda depuis le comptoir. Y m'reste presque pu d'sauce à spaghetti pis tu sais comment mon spaghat' est populaire. J'vais mettre une grosse *batch* à mijoter cette nuit.

— Encore tes insomnies ? cria Vincent en cherchant l'interrupteur à tâtons.

— Ben oui. Pis la lumière est en haut à gauche !

Bingo.

Il descendit l'escalier à pic et fut happé par l'odeur de désinfectant javellisé qui émanait de la cave.

Linda n'entendait pas avoir d'ennui dans l'éventualité d'une – improbable – visite des services sanitaires, conclut-il en repérant la caisse remplie de grosses boîtes de conserve de sauce tomate.

La réserve du sous-sol était un espace d'environ quatre mètres de côté rempli d'étagères contenant une variété de caisses du même genre ou de produits alimentaires courants, tels légumes en conserve et condiments, mais en formats industriels. Une chambre froide, construite comme le reste par le père de Linda, se trouvait à gauche de la réserve, tandis que sur la droite s'ouvraient deux portes à battant inclinées permettant d'acheminer les livraisons directement à la cave.

La caisse de sauce tomate reposait sur un étroit plan de travail de type cube de boucher placé au centre de la réserve et dont les pattes de métal avaient été vissées dans le plancher de béton nu où un drain avait été percé.

Linda y ouvrait les caisses pour n'y prendre que le nécessaire afin de ne pas avoir à se farcir un poids inutilement lourd dans cet escalier casse-gueule, comprit Vincent.

En témoignait le gros couteau à lame rétractable de type Exacto qui se trouvait tout à côté de la caisse dont on avait coupé les épaisseurs de ruban adhésif.

Vincent souleva la boîte et eut une pensée compatissante pour Linda, qui trimait dur du matin au soir, six jours sur sept, le lundi étant confié à ses employés.

Elle avait beau, dans les faits, être la femme la plus prospère de Malacourt, elle était sans conteste la travailleuse la plus acharnée de la municipalité. Tous sexes confondus.

Vincent en était à chanter, mentalement, les louanges de son amie, lorsqu'il reposa la caisse, sa curiosité piquée.

L'éclairage que diffusait l'ampoule nue fichée au plafond révélait d'étranges marques sur le sol de béton.

Perplexe, Vincent recula, se pencha, puis inclina la tête dans tous les sens afin d'avoir une meilleure appréciation.

L'odeur d'eau de Javel était très forte à cet endroit, près du plan de travail.

C'était comme si Linda avait nettoyé cette section-là, et uniquement celle-là, à l'eau de Javel pure.

Puis, ses méninges allant dans une direction qu'il n'aimait guère, Vincent se redressa et prit délicatement le couteau à lame rétractable.

Il l'approcha de son nez et le sentit un bon coup. Il l'éloigna aussitôt de son visage tellement l'odeur d'eau de Javel qui s'en dégageait était puissante.

Vincent était incapable d'admettre ce que lui dictait son esprit de déduction, sa logique...

Son gros bon sens.

Pourquoi faire tremper un objet tranchant dans l'eau de Javel ? Pour le désinfecter. Ou pour en effacer toute trace de sang.

Tiraillé entre le personnel et le professionnel, Vincent se secoua. Il s'accroupit encore afin d'examiner de plus près les quatre pattes de métal du plan de travail.

Les couches successives de peinture époxy qui recouvraient le sol de béton s'étendaient également aux boulons. Aussi pouvait-on être certain que les pattes du plan de travail n'avaient pas été dévissées depuis des lustres.

Vincent fouilla dans ses poches de manteau et y trouva un vieux mouchoir. Il prit une profonde inspiration, en sachant qu'il était probablement en train de contaminer une scène de crime.

Du bout de la langue, il imbiba un coin du mouchoir puis le glissa dans l'interstice entre le sol et la base de l'une des pattes boulonnées.

La partie humectée du mouchoir ne tarda pas à virer au rouge clair.

Ébranlé, Vincent se releva, regarda le mouchoir, puis le couteau à lame rétractable.

— Maurice Tanguay, dit Linda derrière lui.

Vincent se retourna. Son trouble se lisait sur son visage.

— J'sais, dit-il. T'as oublié d'lui enlever son portefeuille avant d'le mettre à l'eau.

— J'fais pas une ben bonne meurtrière, hein mon poussin ?

— Pas ben-ben, non, confirma Vincent, ému. Qu'est-ce qui s'est passé, Linda ?

— C't'une longue histoire.

— On a l'temps.

Linda leva les yeux pour contenir ses larmes. Ressaisie, elle commença.

— J'avais vingt ans. Depuis l'âge de treize ans que j'aidais au restaurant. C'était tout c'que j'connaissais. 'Fait qu'un beau jour de printemps, en 82, j'en ai eu mon tas pis j'ai annoncé à mes parents que j'partais m'installer à Montréal. Ç'a pas faite leur affaire, mais qu'est-ce tu voulais qu'y disent ? Y m'ont laissée aller mais y'ont pas voulu m'aider d'aucune façon. Y pensaient sûrement que j'reviendrais plus vite comme ça, penaude. Vingt ans, innocente pis prête à tomber en amour avec le premier beau parleur...

Maurice Tanguay avait été ce premier beau parleur. Repérant Linda assise sur une terrasse du centre-ville, il s'était amené tout charme dehors.

— J'étais avec une fille rencontrée à la gare d'autobus. Ben fine. Sauf que c'que j'avais pas réalisé, c'est qu'elle était rabatteuse pour lui. Pis y'était bon. J'ai jamais été la plus belle des femmes ; j'étais complexée. Mais lui, il savait te tourner un compliment pour que ça ait l'air sincère.

De verres offerts en flatteries, Tanguay avait charmé les deux jeunes femmes, l'une d'elles n'étant là que pour faciliter l'hameçonnage de l'autre.

Ce soir-là, ce qui avait été présenté comme une gentille fête de quartier marqua le début du cauchemar de Linda qui, suivant naïvement ses deux nouveaux compagnons dans l'extrême est de Montréal, se retrouva enfermée dans une « maison de dressage ».

— Y a rien qu'y m'ont pas faite, murmura Linda en s'asseyant sur une marche au bas de l'escalier. Y m'ont mise sur l'héroïne. Je sais pas combien d'jours ou d'semaines j'ai été là... Le pire, c'était lui. Y'aimait... infliger d'la douleur, Maurice. Y m'a labouré l'ventre à coups d'poing je sais pas combien d'fois. Puis, un soir, y m'ont lavée, y m'ont maquillée pis à peu près habillée, pis y m'ont mise sur le trottoir. J'ai tellement braillé. Pis j'avais tellement honte. Mais la *dope*... la *dope*, ça te *scrape* la volonté... Tu deviens comme un robot qui fonctionne entre deux doses.

Mais une partie, infime, du caractère bien trempé de Linda n'avait pas été annihilée...

De temps à autre, lorsqu'il venait récupérer l'argent qu'elle avait

gagné pour lui, Tanguay menaçait Linda, lui jurant qu'il l'étranglerait de ses mains si elle essayait de se sauver.

Pour la convaincre qu'il ne plaisantait pas, il l'avait emmenée avec lui, une nuit, dans le secteur industriel qui longeait le fleuve Saint-Laurent, encore plus à l'est.

Tétanisée, Linda l'avait vu retirer le cadavre d'une autre fille du coffre de sa voiture, puis, après lui avoir cadenassé une lourde chaîne autour du corps, l'envoyer couler dans le fleuve.

— Y m'a traînée là juste une fois, mais il aimait ça me l'appeler. Pour que j'aye ben peur, tout l'temps.

Un jour, après s'être garé dans sa ruelle habituelle pour venir collecter son dû, Tanguay fit sortir Linda de la voiture et, entre deux sniffées de cocaïne, la poussa jusqu'au coffre arrière qu'il ouvrit en lui tenant la tête braquée sur ce qu'il contenait : deux cadavres, des hommes, cette fois.

— Ça lui arrivait des fois de commettre des meurtres, pour son boss. Des gaffeurs, des rivaux... Y'était *high* pas pour rire, cette fois-là...

Fanfaronnant, Tanguay avait alors confié à Linda qu'il irait s'en débarrasser cette nuit-là « à son endroit habituel », et qu'elle pouvait se considérer comme chanceuse de ne pas voyager dans le coffre, elle aussi.

Consciente qu'une telle opportunité ne se représenterait peut-être pas, Linda parvint à échafauder un plan somme toute simple.

Dans le vestibule de l'hôtel de passes où Tanguay gardait « ses filles » se trouvait un téléphone payant.

Entre chaque client, Linda resta à l'affût et, dès que le préposé, qui répétait tout à Tanguay, alla écouter son émission de télé dans le local derrière la réception, elle saisit sa chance.

Elle composa le 0 et demanda la police.

Elle s'expliqua précipitamment, donnant une description précise de la voiture de Tanguay, incluant le numéro de plaque de celle-ci, et du lieu où il jetait les corps à l'eau en précisant qu'il s'y rendrait cette nuit-là avec deux cadavres, elle ignorait à quelle heure au juste.

Linda répéta tout deux fois puis raccrocha en vitesse en priant pour que la standardiste ait noté les informations.

— J'aimerais savoir c'était qui, pour la remercier. Grâce à elle, cette nuit-là, la police attendait Maurice Tanguay. Y'a eu un procès, y'a été condamné à vie pis j'étais confiante de pu jamais en entendre parler. Y m'a forcée à m' prostituer pendant presque un an. J'ai jamais été arrêtée, 'fait que j'ai jamais eu d'casier. Personne pouvait me rattacher à lui, sauf du monde qui avait pas intérêt à s'ouvrir la trappe. Les premières années, j'me réveillais la nuit. J'avais peur qu'il envoie quelqu'un pour me tuer. Tsé comment j'aime parler au monde :

une heure à jaser avec Maurice pis j'y avais déjà toute raconté ma vie pis d'où j'venais. Mais Maurice, c'était pas un gars important. Y'était pas assez gros pour avoir du monde en dessous d'lui. Sauf nous autres, les filles. Pis j'avais mes parents, qui ont jamais posé d'questions mais qu'y ont failli perdre connaissance en m'voyant arriver un soir, maigre pis habillée en catin, les bras plein d'trous. Y m'ont gardée enfermée un mois dans ma chambre pour me sevrer, à m'nourrir, à m'laver pis à m'changer, mais eux autres, c'était avec plein d'amour... Le médecin qu'ils ont appelé a été ben discret. Mais y'a été formel : j'pourrais jamais avoir d'enfant. J'avais l'intérieur tout défait, à cause des coups...

Les yeux bleu clair de Linda semblaient à cet instant regarder directement dans le passé.

— Après l'décès d'mon père, ma mère m'a raconté qu'il était parti m'chercher à Montréal. Toutes les fins de semaine pendant un an, à descendre à Montréal, à arpenter les rues pis les bars avec ma photo, pis à remonter à Malacourt... Prends-le pas mal, mon beau Vincent, mais pour la police, j'étais une fille disparue parmi combien ? Y avait pas d'miracle à attendre...

Linda marqua une seconde pause, exténuée d'avoir ressassé tout cela.

— Vendredi soir après avoir fermé l'restaurant, j'suis descendue ici pour remonter d'la sauce. J'étais en train de déballer la caisse quand j'ai vu une ombre par terre. J'me suis retournée pis y'était là. Pendant une fraction d'seconde, j'ai eu l'impression d'revenir en arrière, quand son souvenir me réveillait, la nuit. Mais y'était là pour vrai. Y s'est approché en faisant craquer ses jointures. *J'vas être reparti aussi vite que j'suis venu pis personne va rien savoir*, qu'il m'a dit. Y'avait toujours dit qu'il m'étranglerait... Moi, j'avais encore les mains dans la caisse. J'ai pris une des boîtes de conserve, pis j'ai frappé. J'ai frappé aussi fort que j'ai pu.

Maurice Tanguay avait porté une main à sa tête, une expression de surprise sur le visage. Puis, voyant l'abondance de sang qui s'écoulait de son cuir chevelu ouvert, il avait regardé Linda, incrédule.

Cette dernière n'avait même pas eu conscience de le frapper encore, aussi fort. Elle était de nouveau « comme un robot qui fonctionne ».

— Quand y s'est écroulé vers moi, j'me suis juste... enlevée du chemin. Sa tête est tombée près du drain. C'est là qu'ça s'est décidé, dit Linda en montrant le couteau à lame rétractable. Il respirait encore. Je... Je l'ai regardé, étendu par terre, pis j'ai sorti la lame pis je l'ai enfoncée dans son cou. Profond. Pis je l'ai laissé s'vider dans l'drain. Après ça, je l'ai enroulé dans des sacs de poubelle pis j'ai attendu. Vers trois heures du matin, j'ai tout lavé à l'eau d'Javel, sans

oublier la lame, puis j'ai approché mon char des portes pour les livraisons pis j'ai monté l'corps dans la valise de l'auto de peine et d'misère. Y'était lourd en ti-pepère. J'ai roulé jusqu'au débarcadère, j'ai inspecté les berges en m'enfonçant dans' neige, pis quand j'ai trouvé un spot dégelé dans la rivière, j'ai traîné l'corps pis je l'ai poussé sous la glace avec une pelle. Ç'a été difficile. Mon dos s'en ressent encore. Mais en même temps, ç'a été tellement facile. Ça m'a troublée comment ç'a été facile... Personne m'a vue, pis j'savais que lui s'était arrangé pour que personne le voie, forcément... Pis même si on l'repêchait, personne pourrait le lier à moi. Personne. Mais moi... Moi, chu pas capable de garder ça en dedans. J'pense que y a une partie d'moi qui voulait qu'tu comprennes, pis que c'est pour ça que j't'ai demandé de descendre ici, mon beau Vincent. Je... Je l'sais que j'pourrais dire que c'était d'la légitime défense. Pis c'en était, au début. Mais... Après qu'je l'ai assommé, j'aurais eu l'temps d'me sauver ben des fois pis de t'appeler. Je l'ai pas faite. Il m'avait trop pris. J'le voulais mort, comprends-tu ? J'étais pas obligée d'le tuer. C'était pas lui ou moi ; pas après que je l'ai eu frappé la deuxième fois. Mais j'ai décidé qu'il allait pas s'relever. Jamais. J'ai décidé ça. Moi.

Linda regarda autour d'elle, puis hocha la tête, résolue.

— OK, dit-elle en se levant. J'suis prête, là. Tu peux... Tu peux appeler ton monde. J'suis juste contente que Berthe soit pu là pour voir ça.

Vincent, qui s'était gardé d'interrompre Linda, observa longuement son amie. Enfin, il se dirigea vers elle, mais plutôt que de la placer en état d'arrestation, même sans menottes, il passa son chemin et s'engagea dans l'escalier. Puis, il s'arrêta, se retourna et se pencha vers elle.

Posant un baiser sur la tête de Linda comme sur celle de sa mère en matinée, il déclara :

— Oublie pas d'verrouiller la porte du resto derrière moi. Pour le reste... Comme dirait une femme merveilleuse que j'connais : on a tous nos p'tits secrets.



*Kanti remonta la bretelle de la carabine en demeurant attentive au moindre son, au faible vent nocturne dehors...*

*Pas de bruit de motoneige s'approchant pour l'instant.*

*Pas encore.*

*Ça ne saurait plus tarder...*

*S'il était un bon policier, cet homme qui lui avait permis de filer, Vincent, Vincent Parent, ça ne saurait plus tarder, non.*

*Son esprit s'égarant une seconde de sa ligne de pensées, l'adolescente vit*

*le visage de sa mère se former dans sa tête.*

*Son visage si beau, si aimant, si déterminé aussi.*

*Déterminée, sa mère.*

*Sa mère qui ces derniers temps lui disait qu'elle, Kanti, avait hérité de cet air-là. Mais trop tôt.*

*Bien trop tôt.*

*Les traits de Kanti se durcissent.*

*Le faible vent nocturne...*

*Pas de bruit de motoneige...*

*Déterminée, elle.*

## 14. Merci, le chat

**Dimanche, 16 février 2014, UN PEU APRÈS VINGT-TROIS HEURES** — Vincent avait complètement dégrisé lorsqu'il se mit en route vers la fourche du Diable.

Au bout d'une marche d'une vingtaine de minutes qui lui fut des plus profitables – c'était pas mal de révélations pour une seule fin de soirée –, il remonta son entrée de cour où il fut accueilli par les jappements de Gandalf, qui grattait furieusement à la porte du garage.

La voiture de Dominic était garée dans la cour et il y avait de la lumière dans la maison. Dominic avait dû vouloir que son chien, après une journée passée à l'intérieur, aille se dégourdir dehors.

Ou peut-être Gandalf était-il puni pour avoir fait un dégât ?

— T'es-tu échappé sur mon divan, mon gros chien ? demanda Vincent une fois arrivé à la porte.

Le saint-bernard ne s'était pas précipité sur lui en le voyant arriver... s'étonna Vincent *a posteriori*.

Il tourna la poignée puis, d'instinct, il retint Gandalf par son collier.

— Chut, Gandalf, lui intima-t-il. Tranquille.

Le chien obéit tout en poussant de petits geignements inquiets.

C'est ce qui convainquit Vincent que quelque chose clochait.

Jetant un coup d'œil furtif dans le garage, il trouva l'endroit désert ; la porte mitoyenne était close.

Vincent entra et lâcha le collier du chien, qui voulut aussitôt aller rejoindre son maître dans la maison.

— Gandalf, assis ! murmura Vincent avec fermeté. Reste.

Gandalf obéit aux paroles apprises.

Rapidement mais sans émettre le moindre son, Vincent retira son manteau, déverrouilla l'armoire de métal, y prit l'un des deux gilets pare-balles, l'enfila et remit son manteau.

Enfin, il décrocha son calibre .303 Lee Enfield Mk3.

Après l'avoir chargé en silence, il se dirigea vers la porte menant à la maison.

Il prit une bonne inspiration, tourna la poignée et ouvrit le battant en restant plaqué contre le mur du garage.

— Dom ! Chu rentré ! Pis j'pense que chu encore saoul ! cria-t-il d'une voix faussement enjouée.

— J'allais prendre une douche, répondit Dominic sur le même ton un peu faux depuis la salle de bain.

Vincent regarda à l'intérieur et vit un rai de lumière sous la porte de la salle de bain, tout au fond de la maison, en droite ligne avec sa position.



Malgré la lumière tamisée du salon, il pouvait voir des traces mouillées sur le plancher de bois franc en provenance de la cuisine. Quelqu'un était entré avec des bottes pleines de neige, et Vincent était certain qu'il ne s'agissait pas de Kanti.

Pas avec le ton de Dominic à l'instant.

Ainsi, le complice de Lemay avait décidé de se manifester...

Vincent remonta son arme et jeta un coup d'œil à travers le télescope intégré : les mêmes lignes minces de neige fondue barbouillaient le plancher devant l'interstice horizontal éclairé, là-bas.

Resté dans le garage derrière lui, Gandalf s'impatiait, sentit Vincent, qui repéra alors un mouvement dans la salle de bain : une ombre venait de se placer devant le rai de lumière visible sous la porte.

Détachant son œil du télescope, Vincent essaya de visualiser la scène.

Un plan tridimensionnel de la pièce se forma dans son esprit.

Dominic était à l'intérieur de la salle de bain.

Il voyait la porte devant lui.

Quelqu'un se tenait près de lui et braquait une arme contre sa tempe.

Mais de quel côté se tenait Dominic et de quel côté se tenait l'agresseur ? Lequel des deux se tenait devant la porte, et donc face à Vincent, embusqué dans l'accès au garage. Était-ce l'ombre de Dominic ou celle du complice de Lemay qui était visible par l'interstice sous la porte ?

Vincent entra dans la maison et braqua la .303 sur la porte de la salle de bain, ne sachant toujours pas où exactement tirer : droit devant ou à côté ?

C'est ce moment critique que choisit le chat pour émerger du sous-sol. L'air indifférent, le matou balafre alla se planter devant la porte de la salle de bain. Après réflexion, l'animal s'accroupit en plein centre et commença à lécher le sol.

Intrigué, Vincent jeta un nouveau coup d'œil par la lentille du télescope et constata qu'une flaque d'eau plus importante s'était formée sous la porte.

Sans plus attendre, il leva le canon en droite ligne, visa et fit feu sur la partie supérieure de la porte, y perçant un trou gros comme une boule de billard.

Le chat détala à la cave en feulant, outré.

— Dom ! Dom ! cria Vincent alors que Gandalf se précipitait à l'intérieur de la maison en jappant.

La porte de la salle de bain s'entrouvrit...

Dominic apparut indemne ; du sang avait giclé sur sa chemise neuve déboutonnée.

Vincent pouvait voir la main ensanglantée du mystérieux attaquant qui reposait par terre, secouée par des spasmes. Une arme gisait non loin sur le plancher, que Dominic poussa du pied hors de la pièce.

Alarmé par le bruit, Gandalf avait désobéi et s'apprêtait à aller trouver son maître.

— Gandalf, va coucher, mon chien, dit Dominic d'une voix éprouvée. Va, mon beau chien.

Le saint-bernard tourna sur lui-même, geignit, mais plutôt que de retourner dans le garage, se coucha où il se trouvait, près de Vincent, sans quitter son maître des yeux.

Secoué, Dominic rejoignit son ami. Incapable de parler, il appuya son front contre celui de Vincent et resta comme ça deux, trois secondes, avant de gagner le salon et de se laisser tomber dans le fauteuil qu'occupait habituellement son hôte.

— Il venait juste d'entrer, dit-il. Une minute pas plus avant toi. J'me préparais à prendre ma douche, j'me suis pas méfié : je pensais que c'était toi qui arrivais. C'est probablement pour pas trahir sa présence qu'il m'a pas tué tout de suite ; pour pas que t'entendes le coup d'feu pis qu'tu sois sur tes gardes. Il pensait sûrement qu't'étais dans' maison. Il pouvait pas savoir que t'étais resté au resto à Linda.

Refusant d'obéir davantage, Gandalf grimpa sur le fauteuil et se coucha sur Dominic en lui léchant frénétiquement le visage.

— Ben oui, mon chien, ben oui...

Puis, revenant à Vincent qui, entretemps, s'était approché de la porte de la salle de bain restée entrouverte :

— Il devait avoir compris qu'la jeune était venue t'parler, hier soir. Il a dû voir le char de Vadeboncœur quand il est venu après la jeune ; on connaît nos véhicules banalisés. C'était une *luck* pour lui qu'il soit venu t'parler après qu'on a ramené le corps au débarcadère. En étant dans le secteur, repérer le char qui s'en venait vers ici...

Tout en écoutant, Vincent, qui tenait toujours son arme, dut pousser la porte de la salle de bain.

— Quoiqu'il devait te garder à l'œil, poursuivait Dominic depuis le salon. Sa présence au débarcadère hier, ça devait juste être une excuse pour te jauger d'proche, par rapport à ton ancien partenaire, son complice...

Vincent poussa davantage sur la porte : le corps lourd et encore remuant d'Yves Frigon s'était en partie affaissé contre celle-ci.

En le voyant, le capitaine eut un dernier soubresaut d'énergie.

— T'étais pas saoul... à soir, accusa-t-il Vincent d'une voix rendue presque inaudible à cause du sang qui lui emplissait la bouche. T'en... t'enquêtais...

Frigon s'étouffa dans son sang.

Vincent l'avait atteint en plein dans le haut du thorax ; il avait dû

toucher un poumon.

Frigon émit un râle, puis plus rien.

Vincent quitta la salle de bain, blême, et suivit les traces mouillées jusqu'à la porte d'en arrière, celle-là même qu'avait crochétée Kanti.

Elle était cette fois déverrouillée, et pas forcée. Étrange.

Avant de rejoindre Dominic au salon, il se pencha pour examiner l'arme sans la toucher. Encore un .38. Encore un numéro de série effacé.

— Va falloir que j'appelle le C.G.A., pis aussi Vadeboncœur, dit Vincent sans donner le moindre signe qu'il entendait appeler sur-le-champ.

Souffler un instant, pensa-t-il.

Juste un instant.

— Techniquement, c'est pas admis comme cas de mort évidente, nota Dominic, les yeux clos. Tu devrais être en train d'essayer de réanimer la victime.

— La victime peut manger d'la marde, trancha Vincent en s'apprêtant à s'asseoir sur le divan.

Mais il n'en eut pas le temps. Du garage retentirent en effet trois coups frappés contre la porte extérieure.

Vincent et Dominic se consultèrent du regard puis, le premier toujours armé de son fusil de chasse, ils gagnèrent le garage sans mot dire en gardant Gandalf enfermé dans la maison.

Trois autres coups.

Plaqués de part et d'autre de la porte, ils attendirent un instant, puis :

— Oui ? demanda Vincent sans ouvrir tout de suite.

— Ouvre, Vincent. Je l'sais qu'il est là. Je l'sais qu'mon mari est là, répondit une voix féminine dans laquelle pointaient tristesse et lassitude.

Accablé d'avance, Vincent ouvrit la porte à Éliane.

Sur le visage de l'épouse de Frigon ne subsistait plus la moindre trace de cette bienheureuse insouciance affichée, par intermittence, à la fête un peu plus tôt.

En y songeant, ses yeux plongés dans ceux, humiliés, d'Éliane, Vincent eut l'impression que cette soirée hommage avait eu lieu des jours auparavant.

Il songeait à cela, à l'humiliation qu'il lisait dans le regard de l'épouse de son capitaine, et au fait que le temps paraissait s'être dilaté au point de renvoyer la soirée de tout à l'heure à un lointain souvenir, lorsqu'un violent choc au niveau du sternum lui coupa le souffle en le projetant par terre.

Vincent sentit sa tête heurter le sol de béton de son garage, mais pas trop durement, ses omoplates encaissant l'essentiel du choc. Il eut

conscience de la douleur dans son bras qui se ravivait, mais l'adrénaline pompait de plus belle.

Debout dans l'entrée du garage, l'hiver derrière elle lui faisant manteau glacé, Éliane lui adressa une expression désolée.

Prompt à réagir, Dominic tenta de la désarmer, mais elle braqua aussitôt le revolver dans sa direction.

Le bout encore chaud de l'arme à quelques millimètres de son front, Dominic déglutit.

Les yeux désormais rivés sur Dominic, Éliane demanda :

— Il est mort, hein ?

— Oui, répondit Dominic sans bouger.

Au sol, Vincent avait recouvré ses esprits. Le gilet sous son manteau avait stoppé la balle, qu'il sentait pointer contre sa poitrine. Il aurait une belle ecchymose, rien de plus.

À gestes mesurés, Vincent étira subrepticement la main pour récupérer son fusil tombé tout à côté de lui.

— Vous pourrez pas vous en tirer plus que votre mari, dit Dominic à Éliane afin de gagner du temps.

— Ben oui, j'avais m'en tirer. Personne va venir embêter la pauvre épouse cocufiée. Pis la jeune, si elle est pas morte de froid, elle vivra pas vieille pour autant.

La dureté dans la voix d'Éliane surprit Dominic.

— Yves a jamais été capable de m'faire des cachettes très longtemps. Quand il a appris qu'la jeune était enceinte, pis que ça s'pouvait que ça soit de lui...

Éliane ravala.

— ... Il m'a tout avoué, reprit-elle. On a deux belles grandes filles, quatre beaux petits-enfants, pis il est pas question qu'une p'tite saleté vienne gâcher ça.

— C'est trop tard, Éliane, rappela Dominic. Antoine Lemay est mort, votre mari est mort, pis Kanti Wabanonik est toujours vivante. Vous nous tuez tous les deux, Vincent pis moi, pis après quoi ? Vous pensez vraiment qu'personne va déduire ce qu'il y a à déduire après autant d'cadavres de policiers ? Vous rêvez, là.

Les yeux d'Éliane se vidèrent de toute expression l'espace d'une seconde, puis une acuité implacable les emplit de nouveau : femme-requin.

— J'croirais presque entendre mon Yves, là, lâcha Éliane en refrénant un sanglot amer. Vous réfléchissez toutes d'la même manière, y a pas à dire. C'est bien sûr qu'il va y avoir des déductions, comme tu dis. Mais aucune pour salir mon Yves. Ou moi. Ou nos filles. Moi, la veuve éplorée, je vais confier aux subalternes de mon époux qu'il soupçonnait le beau et surtout irréprochable Vincent Parent de traficoter avec son partenaire Antoine Lemay ; que la drogue planquée

chez Anna Wabanonik, c'était bel et bien lui. Tes collègues de Montréal vont avoir l'air fou quand on va découvrir encore plus de *dope* dans la maison de ton ami Vincent que chez l'autre. J'ai tout ce qu'il faut dans le coffre de l'auto. C'était prévu.

— Et c'était votre idée ?... s'enquit Dominic.

— Il a toujours eu besoin d'moi, Yves, répondit Éliane. Sans moi, il serait jamais monté capitaine. Sans moi, il aurait pas pu s'rendre ici cette nuit. C'est moi qui ai conduit, précisa-t-elle en ayant un mouvement vague de la tête en direction de la route du Rang 2 plongée dans le noir où elle avait dû attendre, tous phares éteints.

Elle se tut, appuyant le bout du revolver contre le front de Dominic.

— Il avait trop bu pour conduire sans risquer de déraper. Il m'avait juré qu'il aurait pas de problème avec vous deux... Maudite boisson. Cette fois-là aussi, il avait trop bu... ajouta-t-elle en une allusion implicite au viol de Kanti Wabanonik. Ils avaient trop bu.

Son doigt prêt à appuyer sur la détente, Éliane conclut :

— J'ai été contente de t'connaître, Dominic.

— Vous voulez pas tirer, Éliane, répliqua alors Dominic en invitant des yeux cette dernière à regarder en direction de Vincent qu'elle croyait à tort avoir neutralisé.

Toujours étendu sur le dos, mais solidement appuyé sur un coude, Vincent tenait Éliane en joue.

Un éclair de panique traversa le regard d'Éliane, qui se ressaisit aussitôt.

— J'veis tirer de toute façon, Vincent, le mit-elle en garde.

— Moi aussi, Éliane. Et tes filles vont vivre avec la honte qu'Yves et toi avez jetée sur elles. Pense à ton aînée, Andréanne, ajouta-t-il.

Le visage d'Éliane devint couleur d'hiver gris, et Vincent sut qu'il l'avait atteinte dans son point faible.

— Tu pourras jamais comprendre, Vincent : t'as pas d'enfants, asséna Éliane en retournant son arme contre elle-même.

Il recommença à neiger à ce moment précis.

Faisant fi des règles élémentaires de prudence et de logique, Vincent détourna son attention d'Éliane et la focalisa sur le tableau nocturne qui s'ouvrait derrière elle.

Du regard, il suivit un gros flocon encore à peu près solitaire dans sa chute jusqu'au sol.

Un coup de feu, une giclée écarlate, un corps qui s'affalait contre le chambranle de la porte du garage...

Les yeux vitreux d'Éliane Bienvenue-Frigon.

Vincent et Dominic regagnèrent le salon, encore secoués. Dominic s'était accroupi pour caresser son chien et Vincent s'apprêtait à

appeler Vadeboncœur lorsqu'il rangea son appareil.

— Vince, ça va ? s'inquiéta Dominic en venant se planter derrière lui.

Les sourcils froncés, Vincent s'était accroupi devant le divan, à l'endroit où Kanti l'avait attendu la veille au soir : il venait de remarquer une minuscule tache légèrement plus sombre sur le revêtement en lainage bourgogne, en plein milieu du coussin central.

De sa mémoire ressurgit le souvenir d'un rêve récent...

*Une goutte de sang qui s'envolait et allait s'abîmer sur un divan de velours brun, s'y confondant aussitôt.*

L'agente Hébert et le sergent-détective Vadeboncœur ne l'avaient pas remarquée à cause de l'effet ton sur ton, mais Vincent, qui connaissait les nuances de son mobilier, si. Une tache d'un centimètre de diamètre à peine...

Comme il l'avait fait chez Linda un peu plus tôt, il exhuma le mouchoir froissé de sa poche, en humecta un coin et le colla sur la petite tache qui se confondait avec le lainage.

Le coin imbibé vira au rose foncé, là aussi.

— La p'tite a des saignements, dit Vincent en se redressant précipitamment. C'est pas normal.

Ne pas laisser la panique entrer. Ne pas penser au pire.

— Vince, regarde-moi, dit Dominic. Dans les circonstances, elle avait pas mauvaise mine quand elle est venue. Elle avait pas le teint exsangue pis elle se déplaçait vite pis sans problème. Là on va la trouver, pis les médecins verront c'est quoi l'problème. C'est leur job. La nôtre...

— C'est d'la trouver, oui. OK, Dom. On pense, là.

Dominic se leva à son tour.

— Elle est ici, assise, qu'est-ce qu'elle te dit en premier ? Vince ?...

— Je l'sais pas est où, ciboire ! Dom... Elle peut être n'importe où ! C'est d'la *fucking* forêt partout !

— Non, Vince. 'Est pas n'importe où. Tu dis qu'elle est venue t'voir parce qu'elle a confiance en toi ? OK : on va partir de là. Elle a confiance. Elle vient t'voir. Elle risque d'être prise pis elle veut pas s'faire prendre, probablement à cause de Frigon. Mais elle vient quand même te voir. Pourquoi ?

— Peut-être pour me dire que Frigon était avec Lemay, justement.

— Me semble qu'elle te l'aurait dit en partant, non ? Parce qu'elle a confiance en toi ? Y a autre chose. Pourquoi elle est venue à toi ? Sa raison ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit, les mots exacts ?

— Elle... elle m'a dit qu'elle avait besoin d'personne...

— Quoi d'autre ?

— Bon... Euh... Elle m'a demandé si j'aimais chasser...

— Tu m'avais pas précisé ça avant, Vince.

— Ben... Elle a juste commenté ma déco. Elle a dit qu'elle aimait mes panaches... Que les originaux sont les fantômes de la forêt... Que...

Les yeux de Vincent brillèrent.

— Que je devrais épousseter mes panaches, ajouta-t-il en se retournant vers ceux-ci.

En entendant cela, Dominic s'approcha du mur afin d'investiguer l'arrangement de panaches.

— Vince, dit-il, c'est quoi, ça ?

Vincent vint examiner ce que Dominic avait découvert au creux d'une partie incurvée d'un des panaches, directement au-dessus de l'endroit où s'était assise Kanti.

Quelque chose qu'il était impossible de repérer à moins de chercher pour cela.

— J'sais où elle est, annonça Vincent en fixant Dominic.

— C'est quoi ? Du bran de scie ?

— Elle doit s'cacher quèqu'part dans l'moulin abandonné, celui qu'y ont reconverti en usine de transformation, précisa Vincent.

Pendant que Dominic se levait et entraînait Gandalf vers le garage, Vincent ferma la porte du sous-sol afin que le chat ne vienne pas contaminer la scène. Après une brève hésitation, il sortit son arme de service de son coffret et enfila sa ceinture de travail.

Vincent rejoignit Dominic dans le garage et lui tendit le second gilet pare-balles en précisant :

— Elle est armée. On sait jamais.

Dominic ne protesta pas et enfila le gilet sous son manteau.

Le chien laissé dans la maison, les deux hommes filèrent en motoneige à travers champs sous l'œil aux deux tiers clos de la lune de février.

Cette fois, Vincent conduisait, car lui seul savait quels sentiers emprunter pour se rendre rapidement au vieux moulin à scie.

En arrivant sur place, il préviendrait le C.G.A et Vadeboncœur. D'ici là, les cadavres d'Yves et d'Éliane n'iraient nulle part.

Kanti Wabanonik avait assez attendu.

En espérant qu'il ne soit pas trop tard... pensait Vincent en poussant son bolide au maximum de ses capacités.



*Kanti sentit un frémissement dans son ventre, puis quelque chose dans le fond de l'air changea.*

*— Ils arrivent, chuchota Mikael depuis l'autre côté de la noirceur.*

*— Oui, répondit Kanti en serrant les poings.*

## 15. Une berceuse avant de mourir

**Dimanche, 16 février 2014, AUX ALENTOURS DE MINUIT** — La motoneige monta une butte de neige durcie sans ralentir et, bondissant hors de la forêt, atterrit presque directement sur le chemin des Moulins.

Vincent, qui sentait la douleur dans son bras gauche se réveiller, négocia un périlleux virage à quatre-vingt-dix degrés sur la chaussée déneigée par la municipalité même si elle n'était plus guère fréquentée.

Derrière eux se trouvait le cimetière, puis Malacourt et, devant eux, le premier des deux moulins abandonnés : celui qui avait été reconverti, sans succès, en usine de transformation de copeaux de bois.

Vincent fit vrombir le moteur et accéléra de plus belle en apercevant dans la nuit légèrement bleutée la silhouette noire des bâtiments agglutinés.

Au bout d'une centaine de mètres, un haut banc de neige marquait la fin de la zone de déblaiement.

Sans ralentir, Vincent contourna le monticule et propulsa son bolide sur le chemin à présent surélevé à cause de la neige accumulée.

La motoneige atteignit bientôt une haute clôture surmontée de barbelé.

Arrivé devant les portes de grillage cadénassées, Vincent stoppa le véhicule sans éteindre le moteur. Détachant une lampe de poche qu'il gardait fixée près du siège, il alla examiner les cadenas qui retenaient une chaîne à gros maillons pendant que Dominic inspectait la base de la clôture en y braquant la lampe intégrée de son téléphone.

Rien n'avait été dérangé, constata Vincent.

De l'autre côté de la clôture, une couche de neige d'environ un mètre de haut, toute celle tombée depuis le début de l'hiver, ne montrait aucun signe d'activité humaine récente.

— Personne a l'air d'être allé là, observa Dominic en continuant de scruter la surface unie. Tu penses pas qu'des patrouilleurs l'auraient *spottée* ? Me semble que c'est évident, comme cachette...

— 'Sont pas d'la place, rappela Vincent. J'doute pas qu'ils sont venus vérifier, mais en voyant qu'la neige avait pas été dérangée, y'ont dû conclure qu'elle était pas ici. 'Est intelligente, Dom. Elle doit avoir plusieurs cachettes. Pour entrer ici, j'suis prêt à gager qu'elle est passée par la forêt, de l'autre bord. Ses traces auront été plus faciles à effacer. J'comprends juste pas pourquoi elle s'est donné l'trouble de m'laisser un indice d'où elle se cachait si elle était pas prête à juste tout m'dire... J'comprends pas sa logique, conclut-il en remontant sur



la motoneige.

Ils contournèrent le terrain et ses bâtiments protégés et s'enfoncèrent à nouveau dans la forêt.

Un immense entrepôt de tôle longeait la clôture à deux mètres de distance de celle-ci, à l'intérieur du périmètre grillagé.

Sans que Vincent eût à le lui demander, Dominic braqua la lampe de poche dans cette direction pendant que lui parcourait le secteur à très basse vitesse.

Les longues et rachitiques épinettes noires devenaient ici tellement cordées les unes sur les autres qu'ils durent se résoudre à abandonner la motoneige et à poursuivre leur inspection à pied.

Ils n'eurent pas à marcher longtemps dans la neige, moins épaisse en sous-bois à cause des arbres.

S'arrêtant le premier, Vincent fit signe à Dominic d'éclairer un point au sol.

Il avait repéré une piste dans la neige ; une piste qu'on avait soigneusement cherché à effacer en se déplaçant à reculons et en ne laissant pour toute trace qu'une légère irrégularité dans la neige balayée avec les mains ou, plus vraisemblablement, avec une branche de sapin.

En suivant la piste jusqu'à la clôture, ils crurent d'abord que celle-ci n'avait pas été vandalisée, puis Dominic s'aperçut qu'un fil de fer plus fin, du genre utilisé pour tendre des collets à lièvres, avait été enroulé autour de deux pans de grillage éventrés sur une hauteur d'à peine soixante centimètres à partir du sol. L'ouverture pratiquée était ainsi masquée.

Non sans peine, ils s'y introduisirent et gagnèrent l'entrepôt dans le flanc duquel ils trouvèrent avec plus de facilité une plaque de tôle dont on avait dévissé les boulons le long d'un des joints.

Vincent en souleva le coin inférieur en essayant d'éviter que le métal grince, puis s'engagea dans l'ouverture, suivi par Dominic.

Ce dernier ne ralluma pas la lampe tout de suite.

Ils commencèrent par laisser leurs yeux se familiariser avec l'obscurité des lieux.

— Sens-tu c'que j'sens ? demanda Dominic tout bas.

Vincent flaira une odeur de fumée, de feu de bois, mais nulle lueur orangée pour découper les silhouettes anguleuses des vestiges de machinerie fixe qui occupaient cet espace encore un an plus tôt.

Dominic ralluma la lampe en tenant l'éclairage au plus près du sol couvert de vieux bran de scie afin que Vincent et lui puissent s'orienter sans être repérés. Par terre, du bran de scie mouillé dessinait une piste plus ou moins délimitée.

Ils s'avancèrent à pas de loup en la suivant et trouvèrent près d'une

énorme déchiqueteuse en partie démantelée un baril de métal coupé et couché sur le côté.

Dominic retira son gant et passa sa main au-dessus des cendres qui le remplissaient à moitié.

— Encore chaudes, annonça-t-il en balayant les environs avec la lampe de poche.

Deux matelas de camping, des couvertures et des conserves vides, ainsi que tout un lot de cannage encore intact, reposaient par terre.

— C'est quoi, ça ? demanda Dominic en éclairant un petit dispositif de plastique noir posé près des conserves.

Vincent en avait un identique.

— Un adaptateur USB fait pour être branché sur une batterie douze volts, expliqua-t-il. Une batterie de motoneige. Pour recharger un téléphone, genre.

Pas trace de Kanti Wabanonik ni de Mikael Kistabish.

— Là ! dit soudain Dominic en voyant quelque chose remuer dans la noirceur.

Au moment où Dominic pointait le faisceau de la lampe dans cette direction, Vincent sentit le bout du canon de la 30-06 s'enfoncer entre ses omoplates.

Si Kanti s'avisait de tirer à cet instant précis, à bout portant, son gilet pare-balles ne le sauverait pas, se dit-il.

— Bougez pas, intima la jeune fille dans son dos tandis que Mikael sortait de l'ombre, un couteau de pêche à lame recourbée dans la main.

— Kanti, c'est moi. C'est Vincent Parent.

— Pourquoi ça t'a pris tellement d'temps à trouver l'bran d'scie ? demanda-t-elle en relâchant la pression de l'arme.

— Tu nous as pas facilité les choses, mais c'est pas important, répondit Vincent. T'as des saignements, Kanti ? Faut qu'tu voies un médecin, maintenant. On va être avec toi, Dominic pis moi. On va t'protéger.

— Vous allez me protéger ? répliqua-t-elle en venant se placer devant lui, son fusil de chasse pointant vers le sol. Qu'est-ce qui t'dit qu'ils vont t'laisser faire ?

— Ma chouette, intervint Dominic. La majorité des policiers sont comme Vincent. T'es tombée sur des pourris. Mais c'est eux autres, la minorité.

— Y a pu de danger, Kanti, promit Vincent. On s'est occupés... de l'autre, tantôt. Définitivement.

— L'autre ? Ils étaient pas deux : ils étaient trois ! cria-t-elle. C'est pas fini. Y a rien d'fini...

Vincent accusa le coup.

— On va... J'vais appeler l'sergent-déetective Vadeboncœur. Il est

chargé de l'enquête. C'est pas un policier d'la SQ, Kanti : il vient de Montréal. Il est fiable.

— Vos téléphones ! commanda Kanti d'un mouvement de fusil. Dans l'baril. Tout d'suite.

— Kanti, faut qu'tu m'laiesses app... plaïda Vincent.

— Maintenant !

Dominic et Vincent prirent lentement leurs appareils respectifs et les jetèrent dans le baril de métal.

Sans lâcher son arme, Kanti récupéra d'une main un contenant d'accélérant dans la poche de son manteau – de l'essence à briquet en déduisit Vincent à vue de nez – et en aspergea les deux téléphones.

Quand l'essence atteignit les braises sous la cendre, une flamme bleutée s'éleva et les appareils s'embrasèrent un sifflant.

Devant eux, Kanti se détendit. Vincent ne comprenait pas ce calme soudain.

— Dis-moi son nom, au troisième, reprit Vincent sans plus se soucier de l'arme pointée sur lui.

— Je le sais pas. Des trois, j'en ai vu deux. Un plus vieux, pis ton partenaire.

Le mot fit à Vincent l'effet d'ongles grattant la surface d'un tableau.

— C'est lui qui conduisait : celui qui a tué ma mère. J'rentrais chez nous avec un lièvre. Il s'est arrêté pis il m'a dit que j'braconnais pis qu'il pouvait m'arrêter. Mais il était pas dans une auto d'police. Y avait un gars sur le siège à côté d'lui pis un autre en arrière. J'pouvais pas voir leurs faces. Il m'a offert de m'ramener chez nous. Je l'ai envoyé chier. Il est descendu d'son auto pis j'me suis sauvée dans l'bois. Il m'a suivi. Pis ils l'ont suivi, lui, conclut-elle.

Elle n'en dit pas davantage.

— Mon ami pis moi, dit Vincent, on va t'amener à l'hôpital pis on permettra à personne d'autre qu'au médecin de t'approcher. Pis ensuite, j'vais t'montrer des photos de tous les policiers qui travaillent dans l'comté. Pis celui qu'tu vas reconnaître, j'te promets que j'voudrais pas être à sa place.

— Non, trancha Kanti. Je l'ai pas vu ! Il m'a pas laissée ! C'est toi pis ton ami qui allez vous cacher, maintenant. Moi, ça fait plus qu'une semaine que j'attends. Je savais pas s'ils seraient deux, ou juste un. Mais là, je sais. Merci.

— Kanti !? protesta Vincent. Tes saignements, c'est sérieux...

— C'est du sang de lièvre, le coupa-t-elle avec impatience. C'était pour que tu viennes plus vite. Et que les deux autres viennent à ta suite.

Avec quelque retard, Vincent comprit alors.

— J'étais ton appât. Tu savais qu'ils me surveilleraient moi, et que

donc, si moi je te trouvais...

— J'suis prête, résuma Kanti en reculant lentement dans les ténèbres.

Mikael avait disparu dans l'intervalle.

Vincent envoya un regard inquiet à Dominic, qui balaya l'espace avec le faisceau de la lampe, en vain.

Ainsi donc, Kanti avait décidé qui la retrouverait, de quelle manière et, peu ou prou, à quel moment.

Kanti qui s'était une fois de plus évaporée dans la nature, en témoignait le bruit diffus de tôle froissée que Vincent reconnut en tendant l'oreille.

— Ils ont pris l'bord d'la forêt, dit Dominic, qui avait lui aussi entendu.

Le bruit du moteur d'une motoneige ne tarda pas à s'élever du dehors : Kanti et Mikael avaient dû cacher la motoneige de la première non loin de la clôture, du côté de la forêt.

Vincent et Dominic se précipitèrent vers la trouée dans la tôle et retrouvèrent le froid et la neige.

Une double piste parallèle longeait la clôture passé l'ouverture à laquelle la première piste camouflée les avait menés.

Ils suivirent les traces de Kanti et de Mikael et aboutirent à une seconde ouverture dans le grillage. Ils s'y faufilèrent de peine et de misère, déchirant tous les deux leurs manteaux.

Ils suivirent les traces encore un instant de l'autre côté de la clôture, dans la forêt, lorsque la piste s'arrêta net en plein dans une clairière enneigée.

Ils revinrent sur leurs pas et repérèrent une deuxième piste, simple celle-là, qui démarrait près d'un sapin. Ils la suivirent et tombèrent sur Mikael qui était en train de retirer le drap blanc qui recouvrait la motoneige de Kanti.

Du branchage de camouflage reposait dans la neige, juste à côté.

La jeune fille, elle, n'était nulle part en vue.

Ce n'était donc pas le moteur de cette motoneige-là qu'ils avaient entendu à l'instant. Vincent espéra fugacement que c'était celui de sa propre motoneige que Kanti lui aurait volé, mais il en doutait.

Ses craintes se confirmèrent à l'instant même lorsqu'une ombre sortit de derrière un arbre et attrapa Mikael en appuyant un revolver contre sa tempe.

— Quand j'ai entendu tirer, tantôt, pis que j'vous ai vus filer en skidoo, j'ai compris que l'boss avait raté son coup, se désola le sergent-détective Samuel Dumontier en s'avancant vers eux avec son otage. Pis que, pour que vous le laissiez chez vous, y devait forcément être mort. À soir, c'était entendu que Frigon allait s'occuper de toi pis de ton chum chez vous, pis que moi je resterais en planque en bordure de

ton champ en attendant son signal. Il devait t'faire dire où est la jeune, pour qu'on y'aille après, lui pis moi. J'étais pas mal sûr qu'elle était passée chez vous hier soir : j'ai vu le skidoo partir de derrière chez vous. En revenant au débarcadère, j'ai conté ça à Frigon. Plutôt que d'renter tout d'suite, il est allé se stationner dans une entrée, en bordure de ton rang, pis il a attendu, pour voir si t'étais un bon policier.

Garé dans son VUS noir, tous phares éteints, dans l'allée de saules pleureurs qui menait à l'ancien terrain de Dominic, Frigon avait eu sa réponse en voyant passer Vadeboncœur et son assistante moins d'une demi-heure plus tard.

— Conscientieux pis fiable, mon Parent. T'aurais été un bon lieutenant. Donc... sachant ça, on a décidé d'pu prendre de chances, Frigon pis moi. Tu pensais nous avoir donné un bon show, au party ? On t'en a donné un meilleur : on t'a laissé croire qu'on t'croyait. Bref, les gars : où - est - la - jeune.

— Quatorze ans, Dumontier, dit Vincent. Quatorze ans.

— Elle faisait plus vieille !

Ces paroles infâmes, encore. C'était à croire que les trois acolytes s'étaient répétés ces mots exacts, comme si cela suffisait à les disculper.

— Vos armes. Jetez-les. Loin ! Ou l'garçon ici, y meurt tout d'suite.

Dumontier pressa un peu plus son arme contre la tempe de Mikael.

— Laisse-le partir, dit un Dominic que Vincent sentait sur le point de faire une connerie.

— OK, Dumontier, OK, dit Vincent en ouvrant lentement son manteau, puis en le retirant et en le balançant un peu plus loin.

Il sortit le Glock de son ceinturon, le jeta au loin dans la neige et tourna sur lui-même pour montrer qu'il ne cachait pas d'autre arme.

À ses côtés, Dominic, qui lui n'était pas armé, se livra au même manège.

— C'est des enfants, Dum... Samuel, rajouta Vincent en utilisant à dessein le prénom de son collègue en une tentative, vaine, d'en appeler à un fond d'humanité.

— J'vais passer un *deal* avec vous autres : j'vais vous tuer en premier, pis lui pis la jeune, après. Comme ça, vous verrez pas.

Le sergent-détective Dumontier se tut, comme si à cet instant, pendant un bref éclair de lucidité, il prenait la pleine mesure du monstre qu'il était devenu.

Avait toujours été ?

Aussi tenta-t-il de faire ce que tous les monstres savent faire le mieux : se justifier.

— Le bébé peut être de n'importe lequel de nous trois. Y peut pas naître, pis la jeune peut pas conter ça à personne. Pis vous autres non

plus.

— Tu vas tuer tout l'monde ? demanda Dominic en s'avançant vers Dumontier.

— Exact, répondit ce dernier en appuyant sur la détente.

Dominic agrippa son bras droit en poussant un cri étouffé. Dumontier tira à nouveau, le touchant en pleine poitrine.

Dominic fut projeté par terre par l'impact.

— Pis quand ce chargeur-là va être vide, y en aura un autre pour le remplacer, dit-il à l'intention de Vincent, secoué par la vision de Dominic gisant dans la neige. Personne va pouvoir retracer ce gun-là ni celui de Frigon.

— Éliane est morte, Samuel, lâcha soudain Vincent. Yves est mort, pis Éliane aussi.

— Ah ! parce que l'boss a encore supplié sa femme de torcher derrière lui, hein ? répliqua Dumontier sans s'émouvoir. Ça y ressemble : pas débrouillard. C'est moi qui lui ai donné la clé de chez vous : un double que j'ai fait par « mesure préventive », quand j'ai offert d'aller chercher des vêtements chez vous.

La visite de Dumontier à l'hôpital avait dû n'être qu'un prétexte pour déterminer si Vincent représentait ou non une menace.

Dumontier qui était redoutable en interrogatoire, oui...

Surtout quand il n'en avait pas l'air, le maudit Vincent.

— T'aurais dû les voir paniquer, Lemay pis Frigon, quand j'leur ai dit que j'avais aperçu la jeune pis qu'elle était en balounes... On n'avait pas d'capote, qu'est-ce tu veux.

Dumontier s'interrompit un instant, vérifiant du regard que Dominic ne bougeait plus, puis reprit à l'intention de Vincent avec un amusement sadique :

— Pis Frigon qui a amené sa femme, que tu m'dis, l'gros ? Même pas foutu de s'occuper lui-même du bout qu'il avait à gérer... Pis là sur ces bonnes paroles, Parent, tu vas m'dire où est la jeune !

— Pour vrai, on a perdu sa trace, répondit Vincent qui vit du coin de l'œil la neige se rougir sous le bras droit de Dominic.

La seconde balle s'était logée vis-à-vis du cœur de son ami, inerte.

— Moi, je l'sais où elle est, dit soudain Mikael.

Dumontier avança la tête sur le côté pour voir l'expression de l'adolescent en continuant d'appuyer son revolver contre sa tempe.

— Je l'sais où elle est cachée, répéta Mikael. Si j'te l'dis, vas-tu m'laisser m'en aller ?

— Peut-être... souffla Dumontier. OK, on y va. Lentement. Pis toi avec, Parent. Marche en avant avec lui.

Vincent fut soulagé que Dumontier n'oblige pas Mikael à passer près de Dominic.

L'adolescent les amena néanmoins à la piste double qu'avaient

suiwie Vincent et son ami. Rendu au bout, Mikael voulut continuer.

— Attends, dit Dumontier, méfiant. Y a pu d'traces. Elle a toujours ben pas volé.

— Non, dit Mikael. Elle a effacé ses traces avec une branche de sapin en marchant à reculons. C'est facile. Elle est cachée dans un camp d'chasse juste de l'autre côté d'la clairière. Faut pas faire de bruit.

Vincent scruta la trouée au milieu de la forêt et ne vit qu'une surface blanche parfaitement lisse, à l'exception d'un sapin de plus petite taille enseveli sous la neige, en périphérie, à environ quatre mètres d'eux.

En ramenant son regard vers Dumontier et l'adolescent qui se tenaient un peu derrière lui, il aperçut Dominic qui s'avavançait subrepticement vers eux en chancelant. Puis, il remarqua un éclat brillant à l'intérieur de la manche de Mikael.

En un tournemain, ce dernier glissa son couteau entre ses doigts et le planta dans la cuisse de Dumontier, qui hurla de douleur en relâchant momentanément son emprise.

Mikael fonça vers l'obscurité boisée, mais Dumontier fut plus rapide et continua de le tenir en joue tout en retirant la lame de sa cuisse.

Parvenu à leur hauteur, Dominic s'interposa de nouveau en se plaçant devant Mikael. Son bras droit pendait le long de son corps ; du sang s'en égoûtait.

— Gilet ? Ça m'apprendra à pas viser la tête, dit Dumontier. Bon ben les boys, là, c'est vrai qu'j'ai pu besoin d'vous autres. Après, ça va être ton tour, mon p'tit criss. Pis après, m'as aller pogner ta p'tite amie. Parent, tu m'excuseras...

Mâchoires serrées, Dumontier braqua son revolver sur Vincent.

Un coup de feu retentit.

Dumontier tomba à genoux : sa rotule droite venait d'éclater.

Au milieu de ses cris de douleur, un son mélodieux s'éleva : une berceuse.

Non loin d'eux, une partie de la clairière parut se mouvoir.

C'était le jeune conifère qui se... qui se soulevait en bordure de la clairière, constata Vincent, stupéfait.

Puis, à la faveur de l'éclairage lunaire réverbéré par la blancheur ambiante, il vit émerger le visage de Kanti Wabanonik.

Empanachée de sapinage, elle se dressa, déesse des neiges courroucée.

Dumontier voulut lever son arme.

Kanti fit encore feu, le touchant cette fois au bras droit.

Dumontier jura en échappant son revolver, qui s'enfonça dans la neige.

Kanti tenait Dumontier en joue, immobile.

La vision avait quelque chose de magnifique et de terrifiant.

Vincent et Dominic, celui-ci toujours en bouclier devant Mikael, étaient les témoins muets de la vengeance de Kanti.

Elle avait dit au sujet de ses agresseurs qu'elle « les attendait depuis plus qu'une semaine ». Qu'elle était « prête ». Elle n'avait pas menti.

Et sa mère Anna Wabanonik lui avait effectivement appris à chasser, réalisa Vincent.

Kanti était venue chez lui, il en était maintenant certain, dans le dessein de faire sortir les complices de leur tanière.

Comme Kanti ne pouvait pas prédire le futur, autant le provoquer.

Ainsi avait-elle anticipé le comportement des deux complices dans le but de les déjouer avec le concours involontaire de Vincent.

À la différence de ce dernier, Mikael, l'ami de Kanti, avait accepté en toute connaissance de cause d'être l'appât pour les proies qui se croyaient encore prédateurs.

Mais il ne restait que Dumontier, et c'était sur lui que l'adolescente déchaînait sa rage emmagasinée.

Kanti s'avança, puis s'arrêta de nouveau, comme hésitante.

— J'ai une fiancée... on va s'marier... elle veut des enfants, brailla Dumontier en serrant son bras droit avec sa main gauche.

À ces mots, les traits délicats de Kanti se convulsèrent. Puis elle poussa un hurlement qui semblait provenir d'un abîme de douleur insondable.

Une douleur qu'elle vomit sur Dumontier en tirant sur lui une troisième fois.

Atteint au bras gauche, il lâcha le droit ; il avait l'air d'un pantin désarticulé qu'on aurait oublié dans un coin.

Kanti riva alors son regard à celui de Vincent, qui le soutint.

— C'est lui qui était assis en arrière, dans l'auto. Je reconnais sa voix. Il riait. Il a pas arrêté d rire, dit-elle d'une voix inexpressive.

Vincent ne dit rien.

Il n'exhorta pas Kanti à épargner Samuel Dumontier.

Il aurait dû, en vertu de la loi.

Il ne le pouvait pas.

Et il ne le souhaitait pas, pas plus qu'il ne souhaitait que Linda soit inquiétée par la justice.

— J'm'excuse... chiala Dumontier.

En entendant cela, Kanti détacha ses yeux de ceux de Vincent puis, son visage redevenu impassible, elle tira.

Le contenu de la boîte crânienne de Dumontier jaillit sur la neige.

Et c'en fut fini.

Le silence, un temps...



Puis, Kanti raccrocha la carabine de sa mère à son épaule, se départit des branchages sous lesquels elle s'était tapie, puis elle marcha vers Mikael, Dominic et Vincent.

Sans s'arrêter, et sans un regard en arrière, elle prit la main du premier sans plus se soucier des deux autres.

— Kanti... l'appela Vincent.

Devant Dominic et lui, l'adolescente s'immobilisa. Après avoir chuchoté quelque chose à l'oreille de Mikael, elle revint vers eux.

Vincent allait reprendre la parole lorsqu'elle leva la main.

— Ça va aller, lui dit-elle d'un ton ferme. Je... Je sais que tu veux bien faire. Mais j'ai pas besoin d'être sauvée. J'ai un endroit à moi. Y a un camp, un ruisseau, tout c'qu'il faut.

— Tu peux pas aller squatter indéfiniment le camp d'un chasseur : le propriétaire va t'surprendre tôt ou tard. Lui, ou un autre chasseur.

— Je squatterai pas, insista Kanti.

Puis, sondant le regard de Vincent qui était à bout d'arguments, elle ajouta :

— T'as plus besoin de t'inquiéter pour moi. Là, je m'en vais, le temps qu'il faudra pour avoir la paix ; le temps qu'il faudra pour qu'on m'enlève pas mon bébé. Je m'en vais, mais je ne disparaîs pas. Moi, je ne disparaîtrai jamais.

# Épilogue : Ceux qui restent

*Le commissaire Engdahl sortit du commissariat de Malmö sis place David-Hall. En dépit d'un crachin que d'aucuns auraient pu juger malvenu en plein mois de juillet, il n'affichait que contentement.*

*C'était là chose extrêmement rare pour lui.*

*En réalité, il ressentait une profonde satisfaction même s'il savait que, malgré la preuve qu'il avait méthodiquement amassée contre Erland Benedek, l'architecte millionnaire n'irait pas en prison pour la simple et bonne raison que l'affaire ne se rendrait pas au procès.*

*Ambitieux et habile, Benedek avait des contacts dans toutes les sphères du pouvoir et savait de ce fait, à n'en pas douter, bien des choses sur bien du monde.*

*Du monde, ceci expliquant cela, capable et motivé à le sortir de ce fâcheux pétrin.*

*Mais le commissaire Engdahl, en envoyant des clés USB compromettantes à peu près à tous les médias d'importance et de moindre importance, s'était assuré de faire en sorte qu'à très court terme, la population puisse elle-même juger de la preuve, réelle, contre Benedek.*

*À la pensée que ce dernier trônait dans ses bureaux lumineux, l'esprit léger et prêt à lancer sa campagne pour la mairie de Malmö, la première étape d'une ascension politique d'ores et déjà réglée comme du papier à musique, Engdahl ne put réprimer un sourire. Ça valait bien une mise à pied un an avant la retraite.*

*Il avait tué dans l'œuf le futur politique du bonze néonazi et il en retirait un plaisir intense.*

*Peut-être trop, comprit-il en sentant un poing se former dans sa poitrine.*

*Engdahl voulut sortir son flacon de pilules, mais il se rendit compte, comme dans un rêve, qu'il s'était effondré.*

*Benedek ferait une de ces têtes... pensa le commissaire Engdahl, son visage fendu d'un rictus frondeur au moment de trépasser.*

Les yeux ronds, Vincent relut le dernier passage puis envoya le livre de poche valser dans un coin de la chambre d'hôpital.

— Hein ? Quoi ! ? bafouilla Dominic en se réveillant.

— Désolé, s'excusa Vincent en exerçant une gentille pression sur Dominic afin qu'il ne bouge pas.

Il avait utilisé son bras gauche, spontanément, et n'en ressentit

presque pas de douleur.

Il aurait eu raison au moins là-dessus : ça allait se passer.

Quatre jours s'étaient écoulés.

Le lundi en fin de journée, solennel et ne paraissant nullement déboussolé par le contexte peu orthodoxe, le notaire de feu Berthe Lacombe avait procédé à la lecture du testament de la défunte dans la chambre où Dominic se remettait de son intervention chirurgicale au bras droit. En présence de ce dernier, de Vincent et de Linda, l'homme, qui semblait surtout contrarié de n'avoir pu officier le matin à son étude comme il l'avait prévu, procéda.

Madame Berthe léguait à son amie Linda ses bijoux. À son ami Vincent, elle léguait sa porcelaine de mariage. Elle avait également partagé entre eux deux, à parts égales, un capital s'élevant à cent dix mille dollars.

À son ami Dominic, madame Berthe léguait sa propriété de Malacourt, maison et terrain inclus.

Depuis la lecture, la poussière retombait.

Celle-là, et surtout celle engendrée par le dénouement de l'affaire.

Dominic et lui recevraient certainement un blâme chacun, savait Vincent, mais il doutait que leurs services respectifs s'acharnent à avoir leurs têtes, au contraire.

On chicanerait pour la forme, mais suffisamment d'officiers avaient déshonoré l'insigne pour qu'on ne cherche pas à en ternir d'autres, autant que possible.

Et pour une fois, grâce à l'entêtement répréhensible mais efficient de Vincent et de Dominic, l'opinion publique revenait un peu du côté des forces policières.

Non que les deux principaux intéressés aient agi pour cette raison.

Le lieutenant Thibault, bientôt capitaine Thibault, avait surpris Vincent. La déposition du sergent-détective Parent à la main, il lui avait déclaré : « Je t'avais dit qu'tu comprenais pas la *game* qui se jouait, Parent. T'avais la vision trop étroite dans tes soupçons. Frigon, je l'avais à l'œil depuis un bout. Il avait déjà essayé d'me cochonner, à mes débuts, avec un coup monté : d'la coke que j'aurais détournée. J'ai été plus *smatt* que lui, mais j'ai jamais rien pu prouver. »

Malgré l'absence d'accusation contre Thibault, une fois inoculé dans le service, le poison de la rumeur avait fait son œuvre. Des années durant.

Une idée d'Yves Frigon... ou de son épouse ? n'avait alors pu s'empêcher de se demander Vincent.

Quoi qu'il en soit, dans les toilettes du club de golf, Thibault ne l'avait pas menacé : il l'avait tout bonnement invité à la prudence en l'aiguillant.

Thibault demeurait un ambitieux et un politicien dans l'âme, mais

à ce jeu-là, c'était Frigon qui n'avait eu aucun scrupule.

Bref, la suite ne lui appartenant pas... Vincent laissait retomber la poussière.

En apercevant le bouquin qui avait atterri sur le linoléum de sa chambre d'hôpital, Dominic s'enquit :

— C'était si mauvais ?

— Non, c'était bon, admit Vincent presque malgré lui.

— C'est quoi l problème, d'abord ? demanda Dominic en bâillant.

— Il le tue, à la fin. L'auteur, Andersson : il tue Engdahl !

Dominic observait son ami avec une expression de franche incompréhension.

— Oublie ça, maugréa Vincent en regrettant d'avoir abîmé le livre de la docteure Cusson.

— T'entrevois quoi, pour la p'tite ? s'enquit Dominic.

— J'vas t'répondre ce qu'elle m'a répondu quand j'lui ai demandé ça : elle a quatorze ans, sa mère est morte, pis elle est enceinte.

Ils ne se dirent plus rien pendant une minute, puis Dominic rompit le silence.

— Au sujet de ce qu'elle t'a demandé, Vince ? Tu comptes l'écouter ?

— Et la laisser tranquille ?

Dominic opina.

Vincent ne répondit pas.

En quittant l'hôpital, Vincent se remémora les paroles de Kanti, qui roulaient en boucle dans son esprit depuis quatre jours.

Ne plus s'inquiéter pour elle ?

En cas de besoin, elle savait après tout où le trouver. Et par surcroît, comment entrer chez lui s'il n'y était pas...

Elle savait tant de choses, Kanti Wabanonik, songea-t-il de plus belle en déverrouillant sa portière.

Puis, une remarque s'imposa, comme en surimpression sur les autres : « Je squatterai pas. »

Vincent trouva en ligne ce qu'il cherchait, dans le Registre foncier. Un fonctionnaire au bureau régional du ministère de l'Énergie et des Ressources naturelles lui en devait une.

Maggie Wapachee avait acheté un terrain, en zone forestière protégée, à une centaine de kilomètres au nord-est de Malacourt.

Un ruisseau y coulait.

Vincent n'alla pas interroger la propriétaire dudit terrain.

Pas plus qu'il ne chercha à savoir si quelqu'un avait commencé à l'occuper.

### Notes

1. Le Bureau des enquêtes indépendantes (BEI) n'a débuté ses activités qu'en 2016.
2. Voir *Une maison de fumée*, Alire, 2013.
3. Voir *Une maison de fumée*, op. cit.
4. « Ils vont manger ici, papa. »
5. Enceinte.

# Remerciements

... à Éric Bolduc, pour les procédures policières livrées sur la base de cas de figure fictifs parfois flous (il a été patient !)...

... à Marilou Gagné, pour les protocoles hospitaliers...

... à François Julien, pour les questions de médecine légale...

... à Chrystine B., qui sait nourrir, et pas qu'avec ses repas fameux...

... à l'équipe d'Alire, qui l'a attendu, ce roman-là (ils ont été patients eux aussi !)

# Biographie



François Lévesque est né en 1978, en Abitibi-Témiscamingue. Fasciné dès son plus jeune âge par les arts en général et le cinéma en particulier, il se découvre une passion pour l'écriture durant sa maîtrise en études cinématographiques. Après que plusieurs de ses nouvelles eurent successivement été publiées, notamment dans la revue *Alibis*, sa trentième année voit la parution de deux romans dont le premier, *Matshi, l'esprit du lac*, remporte le prix Cécile-Gagnon 2009. Noirs, fantastiques ou policiers, ses romans pour adultes, tels *Un automne écarlate*, *L'Esprit de la meute* et *Une maison de fumée*, ont été salués par la critique. François Lévesque, qui est journaliste culturel et critique de cinéma au journal *Le Devoir*, a remporté en 2012 le Grand Prix du journalisme indépendant, catégorie « Meilleure critique culturelle – écrit ».

Du même auteur :

*Matshi, l'esprit du lac*. Roman jeunesse.

Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop 162, 2008.

*En attendant Russell*. Roman.

Montréal : Tête première, 2015.

*En ces bois profonds.* Roman.  
Montréal : Tête première, 2017.

« Les carnets de Francis »

1. *Un automne écarlate.* Roman.  
Lévis : Alire, Romans 122, 2009.
2. *Les Visages de la vengeance.* Roman.  
Lévis : Alire, Romans 133, 2010.
3. *Une mort comme rivière.* Roman.  
Lévis : Alire, Romans 145, 2012.

*L'Esprit de la meute.* Roman.  
Lévis : Alire, Romans 137, 2011.

*Une maison de fumée.* Roman.  
Lévis : Alire, Romans 153, 2013.

*La Noirceur.* Roman.  
Lévis : Alire, GF 40, 2015.